

**Le**

**Simone Rihouet-Coroze**

**Rudolf Steiner**

**Paul Coroze**

**Ehrenfried Pfeiffer**

**Lien**

**Social**

*et*

**L'entente sociale  
entre les hommes**

**L' »organisme clos »  
en agriculture  
et dans la vie**

**Ce qui divise  
les hommes,  
ce qui les réunit**

**La fin du capitalisme**

LA SCIENCE SPIRITUELLE

QUINZIEME ANNEE

Numéro QUATRE-CINQ  
JANVIER-FEVRIER 1936

Numéro SIX-SEPT

MARS-AVRIL 1936

Rédaction et Abonnements  
Mme S. Rihouet-Coroze

90, rue d'Assas  
Paris-VIè



---

**SOMMAIRE**

<b>S. R.-C.:</b>	<b>Anthroposophie et Question sociale.</b>
<b>Rudolf Steiner :</b>	<b>L'entente sociale entre les hommes.</b>
<b>Paul Coroze :</b>	<b>Le lien social.</b>
<b>E. Pfeiffer :</b>	<b>L'organisme clos " en agriculture et dans la vie.</b>
<b>Rudolf Steiner :</b>	<b>Ce qui divise les hommes, ce qui les réunit.</b>
<b>Notes.</b>	

---

**ANTHROPOLOGIE ET QUESTION SOCIALE**

L'esprit universel que fut Rudolf Steiner, le créateur de l'Anthroposophie, si attentif à tous les problèmes qui intéressent l'évolution de l'humanité, ne pouvait manquer d'appliquer la force de sa pensée clairvoyante à la question sociale. Longtemps avant la guerre; déjà, il avait plusieurs fois parlé, selon son expression, des **TUMEURS** qui mûrissaient, de l'effroyable disposition de l'Europe à former des tumeurs sociales. Pendant la guerre, au cours de nombreuses conférences, il montra qu'à la base des conflits entre peuples se trouvaient les bouleversements sociaux de notre époque. Mais c'est avec la fin de la guerre, l'écroulement de la stabilité sociale en Allemagne et l'essai de transformation sociale qui s'ensuivit, que l'occasion s'offrit à Rudolf Steiner d'entrer vraiment en contact avec ces problèmes, contact qui ne peut s'établir que par les faits et dans l'action.

Rudolf Steiner engagea cette action en publiant un manifeste sous forme de Lettre ouverte au Peuple suisse, en 1919. Il y disait notamment :

« Des forces apparaissent à notre époque qui tendent à une structure sociale renouvelée ; elles éveillent une manière de voir les choses toute différente de celle qui est encore pratiquée aujourd'hui. Jusqu'à ce jour, les communautés sociales ont été formées surtout par les **INSTINCTS** sociaux de l'humanité. Pénétrer dans leur vie en pleine **CONSCIENCE**, voilà la grande tâche de notre époque.

« Le corps social est un organisme différencié comme l'est le corps humain. De même que pour penser, on se sert du cerveau « et non des poumons, de même le corps social a besoin d'une organisation dans laquelle aucun système n'empiète sur les fonctions d'un autre ; chacun reste Indépendant, tout en concourant à l'ensemble.

Dans un petit livre, qui fut alors traduit dans toutes les grandes langues européennes et vendu par milliers <sup>1</sup>, il découvrait clairement au grand public les racines du mal et les moyens de le combattre.

Pour lui, c'est une méconnaissance des grandes lois spirituelles -qui, avant toute autre considération de détail, a faussé le « lien social ». Il s'est créé, par suite des progrès brusques de l'industrie et du machinisme, un prolétariat nombreux. Et partout où il s'est formé, c'est-à-dire dans tous les pays civilisés, on a commencé à ne plus voir

---

<sup>1</sup> *Le triple aspect de la question sociale.* Paris, Fischbacher, éd.

cette armée d'ouvriers que sous l'aspect du rendement mécanique, au détriment de la qualité morale du travail, de la valeur individuelle du travailleur; on a commencé à pécher contre l'esprit individuel, contre l'esprit dans l'homme. Peu à peu s'est ainsi relâché le lien qui unit les hommes entre eux, ce qui a entraîné assez vite un dérèglement foncier du « sens social » qui vivait instinctivement dans les siècles passés.

La classe ouvrière, toujours plus accrue par les besoins croissants de l'usine, a pris conscience de sa force; faute de recevoir un aliment spirituel, faute d'être appréciée dans sa qualité morale, elle s'est laissée en moins d'un demi-siècle entièrement gangrener par le matérialisme le plus grossier; la pression irrésistible de son pouvoir massif a entraîné la classe des travailleurs vers un seul but : la possession de tous les biens dont ils étaient privés.

Or, les biens qui leur manquent, en réalité, sont tout autant ceux de l'esprit que ceux du corps. Les classes dirigeantes ne l'ont pas compris; et ce fut leur seconde faute. Elles ne se sont pas inquiétées de la soif d'Idéalisme qui vit si fortement dans le peuple ; elles ne se sont soucies que de sa force de production.

Dans les siècles passés, une même foi courbait toutes les têtes, aussi bien celle du seigneur que celles des serviteurs; l'apparente injustice de la terre trouvait une compensation naturelle dans l'idéal de justice divine unanimement reconnu.

Le lien de cette foi commune fut brisé. Les classes dirigeantes ont donné l'exemple de l'incrédulité; les plus pures satisfactions de l'activité spirituelle étaient à leur portée ; elles y ont ostensiblement préféré les grosses joies brutales qui comblent l'appétit physique. La leçon a porté, plus que les maîtres ne l'eussent désiré; et c'est dans l'âme tourmentée, scandalisée, de l'ouvrier, qu'il faut chercher l'aspect profond des troubles sociaux.

A la base de son mécontentement, il y a un intense besoin de vie spirituelle. Ce besoin avait été longtemps satisfait par les religions : il ne l'est plus aujourd'hui.

Sous les impulsions du temps, la pensée scientifique des cent dernières années, qui fut matérialiste dans son ensemble, a enrayé la foi religieuse. L'homme du peuple a mis un certain temps à s'en rendre compte, mais il ne s'y est pas trompé. Il n'avait d'ailleurs qu'à écouter la bourgeoisie. Mais alors que la bourgeoisie remplaçait sa foi ruinée par d'autres idéaux d'art, de philosophie, ou par la recherche de courants spirituels nouveaux, dans l'âme prolétarienne un vide, un gouffre se creusait. Comment et par qui le combler ? L'ouvrier a en grande partie reporté sur la Science la foi qu'il avait eue dans la Religion. Il a aimé s'instruire ; il a ressenti devant le technicien, l'ingénieur, un peu du respect, de l'attente du miracle, que ses pères avaient connus à l'égard du prêtre. Mais qu'est-ce que la Science a fait pour lui ? Elle n'a pu lui donner cette force morale, ce goût désintéressé du travail qui animait les anciennes corporations et qui donnait au compagnon, si humble soit-il, l'impression que « la vie valait la peine d'être vécue ». Bien au contraire. La science, telle, qu'elle a pu lui être infusée d'une façon primaire à l'Ecole, ou par bribes, au cours de sa vie d'ouvrier, la Science lui a appris qu'il n'était rien de plus qu'un produit naturel au sein d'un monde entièrement dominé par le mécanisme de lois naturelles. Elle lui a appris à trouver son origine non point en levant la tête vers Dieu, mais en la baissant vers le singe. Elle lui a finalement inculqué cette conscience que lorsque plus rien n'existait des anciennes « bêtises » : le bon Dieu qui vous aime et vous récompensera, la voix intérieure qui dit qu'on a bien agi, etc., du moins un grand orgueil était permis à l'espèce humaine parmi toutes les autres espèces

naturelles : celui de posséder l'intelligence qu'elle, la Science, possède, l'intelligence qui conduit aux grandes découvertes, l'orgueil de créer et de dominer la Machine.

C'était là un état d'esprit possible au début de l'ère des machines, quand celles-ci étaient encore à la mesure de l'homme et ne dépassaient pas leur rôle d'outils perfectionnés. Mais la machine s'est monstrueusement amplifiée et compliquée ; elle est non seulement devenue plus précise, plus forte, plus sûre, plus rapide que l'ouvrier; on l'a créée aussi mille fois plus intelligente que lui, calculant, triant, choisissant, avec une subtilité qui le confondait. Loin de dominer la machine, l'ouvrier a rapidement été dominé par elle, puis bientôt supplanté. Il est devenu à l'usine la quantité négligeable qu'on élimine ; son humble apport humain ne consistant plus qu'à nettoyer, graisser, fourbir le nouveau maître, - la machine.

L'ouvrier a vraiment bien de quoi ressentir un dégoût profond à l'égard de la vie qu'il mène. Son énergie humaine, ce travail qui use non seulement son corps, mais consume ses jours et sa part de destinée, est évalué au tarif de n'importe quelle marchandise. Et jusque sur ce plan strictement commercial où l'on a ravalé son travail, il est battu par un monstre d'acier qui le brime dans l'activité la plus primitivement ancrée au coeur même de la nature humaine : le goût du travail productif, la joie de créer.

Le noeud de difficultés qui surgit devient si complexe que la pensée ne s'y retrouve plus. Aucune solution n'est possible si l'on ne démêle tout d'abord l'écheveau embrouillé. Et c'est ce qu'a fait Rudolf Steiner en introduisant de la clarté dans notre conception de la vie moderne. D'où est née la confusion ? Du fait que les barrières n'ont plus été maintenues entre la vie morale de l'individu et sa valeur marchande, ou si l'on veut entre l'esprit et le corps. Tout a été ramené au corps, au profit matériel, au gain économique ; le contre-poids intérieur de la conscience humaine a été négligé, et: par là on a rompu un équilibre sans lequel aucune société ne peut plus se maintenir.

Que propose donc Rudolf Steiner ?

Que dans la conscience sociale de quelques hommes, puis d'un nombre toujours plus grand d'individus, une distinction s'établisse nettement entre les éléments suivants la vie spirituelle de l'homme et ses besoins moraux, -- la vie matérielle et les besoins économiques.

**L'ACTIVITE MORALE, LA VIE DES IDEES**, est assurée dans une société par les Ecoles, les mouvements religieux, les universités, les conservatoires, et surtout par une élite qui veille à respecter et à stimuler en chaque être humain cette activité libre de l'esprit qui donne son prix à la vie.

**LES FONCTIONS ÉCONOMIQUES** assurent la production, la circulation, la consommation des marchandises nécessaires à la vie.

Entre ces deux domaines, **Le BRAS JURIDIQUE** fait respecter des droits établis conformément aux sentiments de justice sociale et humaine du pays et de l'époque. Il règle par exemple, non pas la matière du travail (ce qui relève de la vie économique), mais ses conditions, son aspect social, humain.

C'est en partant de ces trois points de vue que Rudolf Steiner a esquissé un mode de reconstruction de la société, en distinguant, là où il n'y a actuellement que confusion et malaise, trois organismes distincts travaillant chacun en toute indépendance, comme dans l'être humain la tête, les membres et l'estomac forment trois fonctions bien

caractérisées qui ne peuvent empiéter l'une sur l'autre sans mettre en danger l'organisme entier <sup>(2)</sup>.

On ne peut lutter, par exemple, contre un étatsisme tentaculaire qu'en distinguant très nettement les points d'application où son pouvoir est légitime, ceux où il empiète sur les consciences ou sur la liberté économique. Il ne s'agit pas de s'insurger contre toute notion d'Etat. Ce serait un parti-pris d'anarchie, aussi exclusif que celui d'un Etat omnipotent. L'Etat règle les conditions de vie entre les citoyens et, à ce titre, il est Indispensable. Mais il doit rester à sa place. « Le mal, disait Rudolf Steiner, est un bien qui n'est pas à sa place. »

La devise même de la France peut donner le plus frappant exemple d'un idéal splendide, mais qui demeure stérile tant qu'il n'est pas mis à sa place.

Au temps de la grande Révolution, la vague qui montait et emportait à la fois l'âme populaire et l'élite philosophique vers une nouvelle constitution de l'ordre social, se cristallisa en ces trois mots Liberté, Egalité, Fraternité. Cette formule qui s'inscrit depuis lors au fronton de tous nos édifices ne naquit pas d'ailleurs du caprice ou de l'enthousiasme abstrait pour les idées qui régna sur toute cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle a toujours été conservée dans ces courants occultes qui peuvent rester secrets pendant des siècles ou des millénaires, s'il le faut, en attendant que l'heure vienne pour eux de livrer à la lumière les germes souterrains qu'ils ont mission de garder. C'est ainsi que cette devise ne résumait pas seulement en elle les tendances sociales et philosophiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais elle émanait de cet antique fonds de la sagesse des Mystères qui porte en elle toutes les données du problème humain et qui en livre à chaque époque une clé différente. Mais si la voix des Dieux parle encore aux hommes par ces secrets que les générations se transmettent, si elle éclate parfois au milieu de nos voix humaines au moyen de ces brusques « fortunes » faites à un mot, à une phrase qui vole de bouche en bouche et soude immédiatement toutes les consciences entre elles, il dépend encore de l'homme que ce mot soit compris par lui sous son vrai jour et appliqué à sa vraie place.

Cette devise : Liberté, Egalité, Fraternité, présente immédiatement une contradiction à celui qui étudie avec calme l'idéal social qu'elle propose. Si tous les hommes sont **LIBRES**, ils ne demeurent plus **EGAUX**, les uns employant leur liberté à s'élever au-dessus des autres, l'incapacité physique ou spirituelle d'un grand nombre faisant rapidement d'eux des débiteurs de l'élite qui sait tirer librement profit de ses dons. D'autre part, le point de vue de la **FRATERNITÉ** est infailliblement compromis par l'égalité. Car s'il y a pour tous commune mesure, pour tous une sorte de toise sous laquelle passent aussi bien le génie inventif que l'esprit d'imitation servile, l'héritier d'une profonde sensibilité artistique que le fils d'une race attachée à la terre, il n'y a plus de place pour une **FRATERNITE**. Celle-ci, en effet, ne naît pas du nivellement, mais du rôle **COMPLEMENTAIRE**, des spécialisations naturelles qui ont besoin les unes des autres, se recherchent, se désirent comme un pôle désire et attire son pôle contraire. La fraternité ne peut naître - comme la famille en est l'image - que de l'inégalité de situations qui se complètent les unes les autres. Il n'y a pas non plus place, en face de cette toise strictement égalitaire, pour la liberté; car il n'y a plus moyen de développer librement ce qui n'appartient qu'à soi, ce qui vous est individuel, ce qui fait de vous une personnalité et non pas un numéro matricule.

---

<sup>2</sup> Cet exposé est donné en détail dans *Le Triple aspect*

Cette devise semble donc pleine de contradictions. Elle l'était même en 89 et du point de vue historique, Il faut vraiment penser qu'elle a été Imposée aux hommes de la Révolution par une force qui dépassait leur conscience, pour qu'ils l'aient adoptée sans la raccourcir par leur logique. En effet, n'est-ce pas toute la hardiesse de l'esprit voltairien qui se résume dans « Liberté » tout le naturisme du « Contrat social » de Rousseau qui se condense dans « Egalité », tout l'« Esprit des lois » de Montesquieu qui trouve son expression dans « Fraternité » ? Ces trois tendances individuellement hostiles, en perpétuelles discussions et rivalités au cours du XVIIIè siècle qu'elles dominent, viennent toutes déboucher pêle-mêle dans la Révolution qui se sent, par ses diverses affinités, l'héritière des trois et les associe pour la première fois dans la devise qu'elle élève au-dessus de son oeuvre comme un drapeau.

Et pourquoi un tel sort fait à cette formule ? Pourquoi s'impose-telle avec une puissance qui dure depuis 150 ans ? Parce qu'elle contient bien réellement en elle la réponse à la question sociale, et que les contradictions que nous venons de faire ressortir n'existent que tant qu'on l'interprète dans sa lettre et non point dans son esprit.

La **LIBERTE** est à sa place dans le domaine où l'homme est véritablement libre, c'est-à-dire dans son esprit. Là, son individualité, sa conscience doivent être respectées. C'est une tromperie de réclamer la liberté dans le domaine politique, qui ne peut reposer que sur l'ordre et la discipline ; c'est un non-sens de parier de liberté individuelle dans le domaine économique, où la solidarité la plus étroite doit unir en des Associations producteurs et consommateurs. La **FRATERNITE** est l'idéal qui doit guider la production et la répartition des biens dont tous les hommes ont besoin pour vivre ; ce qui groupe les hommes, les aide à vivre en les unissant en syndicats ou coopératives d'intérêt strictement économique, est du ressort de la Fraternité. Quant aux fonctions juridique de l'Etat, elles s'appliquent exactement et avec la même mesure à tous les hommes, en tant qu'ils sont tous citoyens du même pays. L'**EGALITE** n'existe pas entre eux par l'esprit, car l'un naît pauvre d'esprit et l'autre riche, ni par la production économique, excellente chez l'un, médiocre chez l'autre, mais l'Egalité règne pourtant entre tous les citoyens à l'égard de l'Etat.

Chacune de ces trois aspirations humaines, placée sur son terrain et non point appliquée comme une panacée universelle, c'est le salut de l'ordre social. Et ce grand point d'Histoire reçoit une lumière nouvelle dans le système social de Rudolf Steiner, comme en fait foi la phrase que nous extrayons du « *Triple Aspect* »

« Les hommes de la fin du XVIIIè siècle qui ont proclamé le triple idéal : Liberté, Egalité, Fraternité et ceux qui l'ont répété après eux, eurent l'obscur pressentiment du monde nouveau vers lequel l'évolution entraîne l'humanité. Ils ne purent cependant abdiquer leur foi en l'unité de l'Etat. Mais la vie subconsciente de leur âme les poussait vers la triple organisation sociale **OU LEUR TRIPLE IDEAL S'ELEVERAIT A UN DEGRE SUPERIEUR D'UNITE**. Dans l'évolution à venir, l'humanité nouvelle tend vers cette répartition en trois systèmes ; il faut que ces forces d'évolution deviennent des volontés conscientes. »

\*

\* \*

Il y a, à la base de tout ce qui vit dans l'homme, une seule et même vérité : le type, l'archétype humain, qui s'exprime à travers toutes les manifestations de l'homme.

C'est sur lui que se fonde le véritable lien social.

Toutes les expressions de notre vie ne sont que métamorphoses d'un seul et même thème : l'archétype, l'idée divine de l'homme. Idée divine, certes, car elle est faite à l'image de l'idée de Dieu.

Comme le mollusque sécrète sa coquille, comme la noix imprime à sa coque les circonvolutions de sa chair, ainsi la société **EST**, en fait, une « sécrétion » de l'être intérieur de l'homme. Sa loi, c'est celle qui maintient l'équilibre dans un organisme aussi complexe et délicat que le corps, avec ses fonctions nerveuses, rythmiques, nutritives ; c'est celle qui assure l'harmonie entre la vie de l'instinct, celle de la pensée, celle des émotions. A tous les plans, l'être humain épouse étroitement, pour se maintenir, ce grand équilibre tripartite. Et à tous les plans, ce triangle d'équilibre a un centre, un foyer. Au foyer du triangle physique s'allume la vie; au foyer du triangle spirituel s'allume la conscience du moi. Sur le plan social, au centre, vit l'idéal de l'humanité, dans son ensemble, idéal qui est au-dessus de chaque homme et entre eux tous.

La faute lourde de notre époque, c'est d'avoir perdu la vision de tout idéal d'humanité, tel qu'il en existait dans le passé. Par là s'est perdu le lien social entre les hommes. Si ce lien peut se reconstruire, c'est parce qu'une force de pensée nouvelle va pouvoir donner à une élite la conscience d'un idéal nouveau. L'Anthroposophie, depuis que Rudolf Steiner en a formulé l'expression, est comme un appel constant à cette élite; d'elle et des pensées qu'elle aura la force de mûrir dépendra la manière dont les hommes seront Inspirés pour assumer leur tâche sociale.

S. R.-C.



## L'ENTENTE SOCIALE ENTRE LES HOMMES

-----  
Conférence de Rudolf Steiner  
faite le 10 octobre 1916 à Zurich<sup>3)</sup>

Mes chers Amis,

Les vérités spirituelles que nous poursuivons ne doivent pas être l'objet d'une science morte, mais d'une connaissance vivante qui nous introduise vraiment dans tous les joints essentiels de cette vie. La Science spirituelle, ce n'est que trop évident, demeure encore pour beaucoup actuellement une abstraction, et l'on s'en fait une sorte d'idée théorique, sans y découvrir les liens féconds qu'elle a avec la vie. C'est surtout dans les débuts qu'elle peut éveiller cette impression : à quoi cela peut-il bien servir de savoir quelles sont les différentes parties constitutives de l'homme, ou le nombre d'époques par lesquelles l'humanité a passé et passera ? Et les individus qui croient aujourd'hui mener la vie moderne et pratique qu'exige notre époque, tiennent la Science spirituelle pour un tissu de connaissances stériles. D'ailleurs ceux-là mêmes qui se sentent attirés par elle ne savent pas non plus en voir l'intérêt.

Et cependant, la Science spirituelle est quelque chose d'infiniment vivant et qui peut pénétrer la vie jusque dans ses détails les plus précis. Essayons de nous en rendre compte par un exemple.

Il est une notion qui est devenue familière à la plupart d'entre vous ; c'est que l'époque qui a précédé la nôtre était la quatrième époque après l'effondrement de l'Atlantide. Cette quatrième époque, dominée par deux grands peuples, les Grecs et les Romains, a exercé une influence sur les siècles suivants, jusqu'aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Nous sommes entrés, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, dans la cinquième période post-atlantéenne qui doit se prolonger encore pendant plusieurs siècles. En outre, nous savons qu'à l'époque gréco-romaine, une qualité intérieure s'est tout spécialement formée, et a imprégné les formes extérieures de civilisation : cette force de l'âme que l'on appelle l'âme d'entendement et de sensibilité ; tandis qu'actuellement ce qui apparaît et doit se préciser, c'est l'âme de conscience.

Si on le comprend bien, ce qui vient d'être formulé ici en quelques mots abstraits, c'est toute la destinée de notre cinquième époque d'évolution après l'Atlantide. Elle doit voir les divers peuples collaborer à l'expression de cette âme de conscience. Et c'est ce qui se dégage, en fait, de toutes les conditions actuelles de la vie. Aux temps gréco-romains, la vie humaine dans sa totalité était autre. Les hommes en étaient alors à un palier où les forces d'entendement et de sensibilité les pénétraient. La faculté de comprendre, de concevoir, est bien plus vaste et complexe qu'on ne se l'imagine aujourd'hui. Les Grecs, les Romains, avaient un tout autre rapport intérieur avec cette faculté d'entendement que nous ne l'avons dans les temps modernes. Pour l'usage qu'ils en faisaient, ils la recevaient toute armée, pour ainsi dire, comme un don naturel. Cette disposition innée dès l'enfance se déployait naturellement à mesure que l'homme

---

<sup>3</sup> Traduction française autorisée, d'après le texte original publié dans la, IV<sup>e</sup> année de la Revue *Das Goetheanum*, Dornach, Suisse.

grandissait. On n'avait pas besoin de travailler cet entendement spontané, comme à notre époque il est déjà nécessaire de le faire et le sera de plus en plus. Ou bien les enfants qui naissaient apportaient en s'incarnant, avec leurs autres dispositions naturelles, cette faculté d'entendement; ou bien, s'ils ne l'avaient pas, c'est qu'ils présentaient quelques troubles ; mais ce cas était anormal, inusuel.

Et il en était de même pour cette autre faculté, qui est faite de sensibilité et d'affinité compréhensive <sup>(4)</sup>. Un homme en rencontrait un autre et il savait immédiatement à quoi s'en tenir à son égard (l'histoire extérieure n'en rapporte que peu d'exemples, mais il en était vraiment ainsi). Et c'est là encore une grande différence entre les hommes qui ont vécu avant le XV<sup>e</sup> siècle et ceux qui viennent après. Les premiers ne se seraient jamais croisés dans la vie les uns les autres avec autant d'indifférence que c'est le cas de nos jours. Pour que deux êtres qui se frôlent prennent vraiment contact, il faut souvent aujourd'hui un temps très long. Il faut avoir toutes sortes de renseignements sur quelqu'un avant de lui donner sa confiance. Ce qui ne s'établit aujourd'hui qu'après de longues fréquentations, et ne vient parfois jamais, était acquis d'un coup à la première rencontre dans les temps anciens, et notamment aux temps gréco-romains. Le contact entre les individus se faisait vite ; il n'était pas besoin de longs échanges. S'il était profitable à deux hommes, à un groupe, aux membres d'une société, de faire connaissance, celle-ci était tôt faite. La sensibilité intime se transmettait d'un être à l'autre avec une force spirituelle bien plus grande qu'aujourd'hui. A notre époque, nous avons, par exemple, une perception exacte du monde sensible, de la couleur des plantes, etc. (il ne faut pas croire d'ailleurs que nous l'aurons encore sous cette forme à la septième époque post-atlantéenne; il faudra des circonstances toutes spéciales alors pour connaître la nature) ; cette perception, exacte, on l'avait autrefois à l'égard des hommes.. Il faut songer que cette sorte de lien, d'affinité entre les hommes, était absolument adaptée à l'époque gréco-latine. Le réseau de sentiments qui nous relie entre nous est tout autre aujourd'hui. La plus grande partie des rapports entre les hommes, à la quatrième époque post-atlantéenne, reposait sur des liens personnels... Toutes les relations, tous les accords, étaient conclus d'homme à homme. C'est au début de la cinquième période, la nôtre, que se fait la découverte de l'imprimerie qui a complètement dépersonnalisé les rapports, les modifiant ainsi d'une manière qui ne cesse de s'amplifier. En outre, les nouvelles conditions de transport introduisent des liens superficiels qui rendent les hommes, de plus en plus indifférents les uns aux autres.

Et la vie intérieure est aussi organisée à l'avenant; notre sensibilité ne possède plus d'instinct sa spontanéité d'autrefois; notre entendement ne possède plus d'instinct la force pénétrante qu'il avait. Modifiés par l'âme de conscience, entendement et sensibilité ont un caractère plus séparé du reste, plus individuel, plus égoïste aussi, et isolent davantage l'homme en lui-même. L'âme de conscience a pour effet d'individualiser l'homme, mais par là de l'isoler, par elle, il est plus seul dans la vie qu'il ne l'était par l'âme d'entendement, l'âme d'affinité. Un trait de notre époque, et qui ne fera que s'accroître, c'est que les hommes sont enfermés en eux-mêmes. C'est dû à l'âme de conscience. Il devient bien plus difficile de faire connaissance ou de se familiariser avec autrui ; on a besoin aujourd'hui de toutes sortes de circonstances et de présentations.

---

<sup>4</sup> . En allemand : *Gemüt*.

A quoi arrivera-t-on par là ? c'est ce que nous comprendrons si nous tenons compte d'une vérité de la Science spirituelle qui nous dit : La manière dont nous entrons en rapport les uns avec les autres, dans la vie, n'est en aucun cas vraiment due au «hasard». Notre destinée nous unit à certains êtres et non à d'autres. Or tout cela repose entièrement sur l'action qu'exerce le « karma » des individus <sup>(5)</sup>. Car nous en sommes à une période d'évolution qui a porté jusqu'à un certain palier les progrès que selon leur karma les hommes ont accomplis. Songez donc combien peu les hommes avaient amassé de karma aux premiers âges de la terre ! Chaque fois que nous nous incarnons, une nouvelle part de karma se forme. Il a fallu se rencontrer sur terre dans des situations où l'on n'avait pas encore pu se rencontrer auparavant, où de tout nouveaux liens s'établissaient. A maintes et maintes reprises nous sommes revenus nous incarner en ce monde et de si nombreux rapports se sont formés qu'au fond il n'est personne que nous ne rencontrions, et avec qui nous n'ayions eu, en règle générale, quelque chose en commun dans une vie antérieure. Une rencontre se produit, semble-t-il, « au hasard »; en réalité les liens s'étaient déjà noués dans des incarnations précédentes et ont engendré les forces qui ont travaillé à ramener les circonstances de cette rencontre.

Nous vivons à l'époque où doit se fortifier cette âme de conscience qui a pour caractère d'être concentrée en elle-même ; l'une des conditions de son développement est que les relations que nous établissons avec les autres hommes aient moins d'importance pour nous que ce moi intérieur qui monte en nous du fond des anciennes incarnations dont il est le souvenir, le fruit, Lorsqu'à l'époque gréco-romaine, deux hommes se rencontraient dans la vie, chacun ressentait l'impression spontanée de ce qu'était l'autre. Quand nous nous rencontrons, afin que l'âme de conscience, plus isolée en l'homme, puisse s'épanouir, il faut qu'agisse davantage ce qui monte, chez l'un et chez l'autre, du fond des incarnations antérieures. Cela exige naturellement plus de temps qu'un lien noué au premier contact; mais il faut peu à peu, instinctivement, que le sentiment fasse ressurgir ce qui a été jadis vécu en commun. Et c'est bien cela qui est nécessaire aujourd'hui, de se connaître les uns les autres, de limer les angles individuels; l'effort fait en ce sens est inspiré, encore inconsciemment, instinctivement, par les réminiscences, les conséquences de nos vies précédentes. L'âme de conscience ne peut s'éduquer que si l'on tire davantage de soi-même le lien qui unit à autrui ; tandis que l'âme d'entendement et d'affinité élective, s'est formée par des contacts spontanés au premier coup d'oeil.

Ce que je viens de vous caractériser ne fait que commencer avec la cinquième époque post-atlantéenne. Il sera toujours de plus en plus difficile aux hommes, au cours de cette époque-ci, d'établir entre eux des relations satisfaisantes, car il faut justement pour cela de la maturité intérieure, de l'activité intérieure. Il sera de plus en plus fréquent que des personnes réunies par le karma auront de la difficulté à s'accepter, à se comprendre, car d'autre part et pour d'autres raisons karmiques, elles n'ont peut-être pas la force de revivre instinctivement les rapports qui reposent sur un passé lointain ! Voici des êtres que le destin unit; ils s'aiment : c'est l'effet d'incarnations antérieures. Mais d'autres forces viennent à l'encontre de cette réminiscence; ils se séparent. Lorsqu'on se rencontre ainsi dans la vie, il faut examiner si l'élan qu'on- ressent a

---

<sup>5</sup>. Voir : *Les manifestations du karma*, par Rudolf Steiner, éd. Sc. spirituelle

vraiment assez de portée pour fonder un lien durable; et non seulement dans ce cas, mais il en est de même pour un fils, une fille, un père, une mère, il est de plus en plus difficile d'établir des liens de compréhension entre parents et enfants, frères et soeurs. Ils se comprennent de moins en moins les uns les autres, parce que cette compréhension réclame.- de plus en plus que nous prenions d'abord conscience intérieurement de l'apport du karma en nous.

La perspective ouverte à l'époque actuelle est, vous le voyez, celle assez négative d'une difficulté de compréhension, entre les hommes. Il en résulte pour nous le devoir de regarder bien en face ce signe des temps et de ne pas nous enfermer dans un rêve illusoire; car cette condition de notre développement est absolument nécessaire. S'il n'était pas imposé à cette cinquième vague d'humanité post-atlantéenne, d'établir plus difficilement des liens réciproques, les hommes vivraient plus en commun et sur une base naturelle. L'individualité de l'âme de conscience ne pourrait se former en ce cas. Il faut donc qu'il en soit ainsi ; il faut que l'on passe par cette épreuve pour que l'âme de conscience puisse éclore en l'homme.

Il ne surgirait, de toute évidence, que des guerres et des luttes jusque dans le plus infime rapport, si seul s'exprimait l'aspect négatif de cette cinquième époque.

Un seul mot peut me permettre de rendre sensible à chacun de vous quel remède on pourrait trouver pour résoudre le problème de la compréhension entre les hommes. Et c'est celui-ci : il faut acquérir toujours plus la conscience - puisque nous sommes à l'âge de la conscience, - d'une *compréhension sociale*. C'est ce qui résume en un seul mot des besoins qui, à l'époque précédente, n'ont absolument pas existé dans la même proportion. Si l'on connaît bien la structure sociale des Grecs et des Romains, on sait que l'individualisme n'y était pas aussi ancré dans l'homme qu'il l'est aujourd'hui chez l'européen ou chez l'américain, qui est un dérivé de l'européen. Vous le comprendrez bien mieux encore si vous comparez, aux hommes les espèces animales. Pourquoi les membres d'une même espèce animale vivent-ils entre eux enfermés dans leurs limites précises ? Parce que leur âme-groupe, l'âme de l'espèce les y oblige. C'est quelque chose d'inné en eux, d'inévitable : mais ils ne peuvent pas non plus s'élever au-dessus de cette espèce; ils y demeurent confinés. L'homme doit s'élever au-dessus de l'espèce. Il doit se former dans son individualité : et notamment à l'âge de la conscience, ce développement de soi-même est une tâche essentielle. Il plane encore sur la civilisation gréco-romaine, de toute évidence, une nuance d'âme-groupe. Les hommes sont encore enchâssés dans une structure sociale qui, tout en s'inspirant déjà des forces morales, a pourtant encore une forme rigide. Ces formations sociales se dissolvent à mesure qu'on entre dans la cinquième époque. Les survivances d'âmes-groupes, qui coloraient encore la quatrième époque post-atlantéenne, n'ont plus de sens pour la nôtre. Par contre, la *compréhension sociale* doit s'établir sur une base plus consciente. Il doit monter au premier plan tout ce qui émane d'une connaissance plus profonde de l'individu, de la personnalité. Un sens tout spécial de l'homme, un intérêt pour tout ce qui est humain, voilà ce qui prendra jour, surtout si la Science spirituelle n'est plus conçue abstraitement, mais sous une forme concrète, si elle prend racine dans la vie, et cela au sein des cercles qui la cultivent. Il y aura des hommes qui sauront enseigner à leurs frères comment s'expriment les différentes nuances de tempéraments, les différents types de caractères, pourquoi il faut traiter celui-là de telle manière et cet autre d'une autre. Les hommes qui sont spécialement doués pour saisir ces nuances les enseigneront à ceux qui doivent l'apprendre. Il faudra étudier la psychologie pratique, l'étude

pratique de l'âme et aussi de la vie; et il en résultera peu à peu une véritable compréhension sociale de l'humanité, ainsi que de son évolution.

Cette « bonne intelligence » sociale, comment a-t-elle essayé jusqu'ici de se réaliser ? Des théories abstraites sont apparues, tout un ensemble contradictoire d'idéalismes abstraits, toutes sortes de socialismes recherchant le bonheur de l'homme et du peuple. Si l'on voulait vraiment mettre en pratique les idées sociales ainsi enfantées, on verrait alors qu'elles ne sont pas réalisables. Ce dont il s'agit en réalité, ce n'est pas de fonder des sociétés ou des partis à programme arrêté, mais *de faire comprendre l'homme* et notamment de répandre la connaissance humaine qui permet de comprendre l'enfant, de développer chaque enfant en rapport avec sa personnalité. Ainsi nous apprendrons à trouver notre place dans la vie et, lorsque par le karma, nous rencontrerons un autre être qui deviendra pour nous un intime, nous saurons cultiver les liens véritables et durables qui sont dans la vie les plus féconds.

Une *connaissance pratique de l'homme*, un intérêt concret et effectif pour l'homme, voilà ce qui nous importe le plus. De nos jours, nous sommes encore bien loin de compte! Qu'est-ce qui nous vient actuellement à l'esprit quand nous faisons la connaissance de quelqu'un ? - Il est sympathique ou antipathique. Observez bien autour de vous, et vous verrez que dans la plupart des cas, c'est là le seul jugement que l'on fasse, ou, si l'impression est un peu plus complexe, elle est dominée par cet unique point de vue : cela m'est sympathique en lui, ou m'est antipathique. Opinions toutes faites ! On s'est forgé en soi l'idéal d'un certain type, et d'après que ceux que l'on rencontre, s'en rapprochent ou non, on laisse sur eux tomber son jugement. Avant que ne soit passée cette manière d'établir des sympathies ou des antipathies sur des préjugés, des parti-pris pour tel ou tel genre de caractère, et avant que ne soit répandue l'habitude de prendre les hommes tels qu'ils sont, une véritable connaissance pratique de l'homme ne pourra avancer d'un pas.

Songez combien il est fréquent aujourd'hui, lorsque deux êtres sont mis en contact par les circonstances, que de l'antipathie surgisse, et que toutes leurs relations s'établissent sous ce signe de l'antipathie. Un rapport karmique est par là très souvent étouffé, ou bien il prend une fausse direction et doit être rejeté jusqu'à l'incarnation suivante, où les deux personnes se retrouveront à nouveau. Sympathies et antipathies sont les plus grandes ennemies du véritable intérêt social. On ne s'en rend presque jamais compte. Celui qui sait combien cette compréhension des hommes entre eux est importante pour l'évolution à venir de l'humanité, observe avec un serrement de cœur souvent douloureux les maîtres qui, par exemple, dans leur classe, ont des sympathies ou des antipathies préconçues pour leurs élèves qu'ils traitent en conséquences. Alors que leur tâche consisterait à prendre chaque enfant comme il est et à tirer de ce qu'il est le meilleur possible.

Mais cette tendance pénètre jusque dans nos institutions, nos lois sociales. Elles écartent toujours les individualités qui pourraient comprendre impartialement et former ; elles ne tiennent aucun compte de ce qu'est la véritable personnalité. C'est là que la Science spirituelle peut introduire une connaissance concrète de l'âme, de la psychologie humaine. Il est indispensable, pour la compréhension sociale entre les hommes, de créer ainsi le contre-poids à la peine de plus en plus grande que nous avons à nous comprendre réciproquement.

Quand des forces contraires traversent la route, on ne peut faire son chemin qu'en triomphant des épreuves. Ces parti-pris de sympathie et d'antipathie vont se développer

encore, et ce n'est qu'en luttant consciemment contre leur superficialité, que l'âme de conscience pourra vraiment se réaliser. Par exemple, la compréhension sociale entre les hommes sera de plus en plus tenue en échec par les sentiments et les passions nationales qui n'ont pris au fond qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la forme excessive qu'ils ont actuellement. Ils sont un obstacle de première taille à la compréhension sociale, à l'intérêt vivant qui doit unir l'homme à l'homme. Aujourd'hui, ces oppositions nationales, ce régime de sympathies et d'antipathies nationales, sont une formidable épreuve pour l'humanité. Le salut ne peut venir que si l'on arrive à les maîtriser. Si les jugements de parti-pris qu'inspire le nationalisme arrivaient à grandir au point de tout régenter, - comme il y en a apparence, - *l'âme de conscience ne se développerait pas dans une humanité perdue dans son rêve national*. Car le nationalisme suit une direction qui est opposée à l'âme de conscience ; il tend à ce que l'homme n'arrive pas à la liberté individuelle ; il vise à en faire une sorte de copie, d'échantillon d'un type commun à tous les êtres de la même nationalité.

Voilà ce qu'en première ligne nous devons considérer si nous voulons vivre concrètement cette phrase qui sinon demeure abstraite, à savoir qu'à la cinquième époque post-atlantéenne, l'âme de conscience doit tout spécialement être développée.

## LE LIEN SOCIAL

### ----- LE REAJUSTEMENT DU LIEN SOCIAL, UNE NÉCESSITÉ DE NOTRE ÉPOQUE.

Paul Coroze

Les transformations lentes et organiques, ou brutales et révolutionnaires, qui se sont produites depuis plusieurs siècles dans la structure des sociétés, visaient essentiellement un changement dans les formes de gouvernement, dans la politique. On imaginait, avec Rousseau, qu'en changeant les institutions, on arriverait à agir dans le domaine des liens sociaux et même dans le domaine moral. Aujourd'hui, les hommes, bien que d'une façon plus ou moins consciente, commencent à reconnaître que c'est l'inverse qui doit avoir lieu. Même à côté du communisme, des mouvements qui paraissent en être l'antagonisme, comme le national-socialisme allemand ou le fascisme italien, insistent sur la nécessité de modifier les liens sociaux existant entre les individus, de créer entre les hommes une façon nouvelle de s'unir, et c'est seulement ensuite que les institutions viendront cristalliser ces nouveaux liens.

*L'état fasciste, écrit par exemple Mussolini, forme la plus élevée et la plus puissante de la personnalité, est une force, mais une force spirituelle. Une force qui résume toutes les formes de la vie morale et intellectuelle de l'homme. On ne peut donc pas le limiter à de pures fonctions d'ordre et de protection, comme le voulait le libéralisme. Ce n'est pas un simple mécanisme qui limite les sphères des soi-disant libertés individuelles. C'est une forme, une règle intérieure et une discipline de toute la personne; elle pénètre la volonté comme l'intelligence. Son principe - inspiration centrale de la personnalité humaine vivant en communauté civile - pénètre au plus intime de l'individu et dans le coeur de l'homme d'action, comme du penseur, de l'artiste, comme du savant : c'est l'âme de l'âme. » Mussolini, Le Fascisme. Le Contenu de l'Etat, page 25.*

C'est donc consciemment qu'à l'heure actuelle un mouvement comme le fascisme italien cherche à modifier, non pas seulement les institutions ou la forme politique du gouvernement, mais même les liens sociaux, et à le faire en reconnaissant que c'est la vie morale et intellectuelle de l'homme qui donne sa forme à la société.

Comme les liens sociaux n'ont changé au cours des derniers siècles que par une lente évolution, on ne se rend pas compte, à l'heure actuelle, qu'un tel changement soit possible. On pourrait croire aisément que les liens sociaux se sont établis à toutes les époques de la même façon. Il nous faut remonter dans l'histoire à plusieurs siècles en arrière, jusqu'à l'époque féodale, pour voir que les liens qui s'établissent entre les hommes ne se formaient pas alors de la même façon qu'aujourd'hui, car il n'y a pas eu, en fait, de modifications importantes des liens sociaux en Europe occidentale depuis la fin du Moyen Age, depuis la disparition de la féodalité. Cette disparition a demandé au moins deux siècles, depuis le début du XV<sup>e</sup> jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle; elle ne s'est achevée qu'au début du XIX<sup>e</sup>. Elle n'a jamais été, à aucun moment, l'objet d'un programme précis, sauf à l'instant même où elle s'achevait avec la Révolution française.

On peut dire que, sauf à ces derniers moments, ces changements profonds n'ont pas été perçus par les contemporains. Si dans certains pays, comme; en France, cette évolution a été hâtée et aidée par la politique des rois et les théories des légistes, qui tendaient à étendre toujours davantage le pouvoir royal, ces efforts et cette politique n'en sont pas la seule cause, car elle s'est produite également et, en fin de compte, a abouti à des formes analogues chez les autres peuples européens, même s'ils étaient placés dans des conditions politiques très différentes. C'est essentiellement la façon dont se formaient les liens sociaux qui établit une différence absolue entre l'époque féodale et la nôtre. Une comparaison entre la façon dont sont formés les liens sociaux à l'époque féodale et la manière dont ils se créent de nos jours, est utile pour comprendre à la fois ce que sont ces liens et comment se pose le problème de nos jours.

### LE LIEN PERSONNEL AU MOYEN AGE. SON CARACTÈRE MORAL.

Les liens sociaux, à l'époque féodale, reposaient essentiellement sur les services personnels que l'on se devait d'homme à homme. Ces services étaient déterminés par la possession de la terre, C'est ce qu'on a appelé la double chaîne des terres et des hommes.

\*

\* \*

En principe général, tout possesseur de terres avait le droit de recevoir, d'un seigneur ou d'un suzerain, protection et justice. En revanche, il lui devait des prestations, de l'aide et des services. Le possesseur de terres roturières devait des redevances en nature, une partie des produits de sa terre et des services sous forme de main-d'oeuvre, la corvée pour des travaux d'utilité générale : entretien des routes, du château, curage des rivières, etc. Le possesseur des terres nobles devait les services de cour et de conseil, c'est-à-dire aider le seigneur à rendre la justice, le conseiller loyalement lorsqu'il avait une décision grave à prendre, et l'entourer à l'occasion des cérémonies d'apparat. Enfin, le vassal devait le service d'ost, ou service militaire (en général pendant 40 jours par an). Le vassal même noble devait, dans certains cas, une contribution en nature ou argent, « l'aide aux quatre cas » : lorsque le suzerain marie sa fille. lorsqu'il arme son fils chevalier, lorsqu'il est fait prisonnier, pour payer sa rançon, et enfin lorsqu'il part pour la croisade. Tous, nobles et roturiers, doivent l'hommage, qui symbolise l'obligation de rendre les services prescrits. Le suzerain ou le seigneur doit protéger son vassal contre les attaques provenant de l'extérieur. Il doit maintenir l'ordre en rendant la justice. Il assure enfin des services publics comme, par exemple, la voirie. Mais tous ces services, quels qu'ils soient, le seigneur ne les doit qu'à ses vassaux. Le vassal ne les doit qu'à son seigneur ou à son suzerain. L'étranger n'a aucun droit; on n'a envers lui que des obligations purement morales. Il n'a même, en principe, le droit de rien posséder ; aussi, lorsqu'il meurt, sa succession revient-elle au seigneur. C'est le « droit d'aubaine ». Ainsi; les liens sociaux, à l'époque féodale, sont-ils constitués uniquement par des échanges réciproques de services réglés par la possession de la terre. A part quelques rares marchandises, surtout de luxe, rien ne s'achète ni ne se vend. Le service est la condition essentielle de la possession de la terre. Si la famille qui



l'a possédée s'éteint, la terre retourne au suzerain. Si le possesseur est incapable de rendre le service, il doit être remplacé ; si c'est une femme, le suzerain peut l'obliger à se marier ou remarier; son mari rendra le service pour elle; si c'est un enfant, le seigneur reprendra provisoirement la possession de la terre, en percevra les revenus à son profit, mais il sera tenu de pourvoir à l'éducation du mineur et lui rendra sa terre à sa majorité. Cette sorte de tutelle est le droit de « mainbournie ». Le vassal ne peut ni vendre ni donner, ni échanger sa terre sans l'autorisation du seigneur, qui peut accepter ou refuser de recevoir les services d'un autre. Le vassal ne peut, même pas abandonner sa terre, « déguerpir » sans cette autorisation, et cela, même pour entrer dans les ordres par exemple, car, en devenant « cleric », il est dégagé de tout service.

Inversement, tant qu'il rend le service, le seigneur ne peut retirer sa terre au vassal. Le serf est attaché à la glèbe, le seigneur est attaché à son fief, parce qu'ils ont envers leur suzerain une obligation personnelle de services. Le suzerain, de son côté, est personnellement obligé de maintenir ses vassaux en possession de leurs terres et de leurs droits. Un seigneur n'a aucune possibilité d'ôter à un de ses vassaux ses possessions, à moins que celui-ci n'ait commis un crime.

Les liens personnels ne peuvent donc s'éteindre sans le consentement commun des intéressés. Ils sont la conséquence de la possession de la terre, mais c'est l'obligation personnelle de servir qui est le lien essentiel, puisqu'on ne peut s'en affranchir en abandonnant la terre.

La littérature de l'époque reflète l'importance de ces liens personnels. Plusieurs des plus célèbres chansons de gestes exposent les conflits nés du fait qu'un suzerain a été injuste envers un de ses vassaux. Celui-ci est-il, par là même, délié de toutes obligations envers son seigneur? Ce problème, ce cas de conscience, préoccupait tous les esprits, puisqu'il est le sujet de tant de poèmes comme la « Chanson de Raoul de Cambrai » et de presque tout le cycle de « Guillaume d'Orange ». Le lien social d'obligation personnelle est présenté, dans ces oeuvres, sous son aspect de lien et d'obligation morale. C'est le plus important, car c'est sous cet aspect que nous découvrons la véritable nature du lien social.

Le lien personnel, tel qu'il était pratiqué au Moyen Age, ne peut exister en effet, de façon utile, que si chacune des parties est certaine de recevoir des services efficaces. C'est la qualité des services qui importe. Il faut que le suzerain soit juste, qu'il veille paternellement sur ses vassaux, qu'il soit prêt à se dévouer, à se battre pour eux en cas de danger; il faut que le vassal, de son côté, soit fidèle, serve loyalement son seigneur. Les qualités morales sur lesquelles repose toute la société féodale ont été magnifiées dans l'idéal du chevalier, tel qu'il a été maintes fois décrit.

#### LE SERVICE RENDU DEVIENT OBJET DE MARCHÉ. LA LIBERATION DU TRAVAIL HUMAIN. SA RANCON : LE MERCANTILISME.

La société moderne s'oppose à la société féodale du fait que les liens personnels sont réduits au minimum. C'est un axiome du droit moderne dans tous les pays, qu'on peut s'affranchir d'un lien personnel par le paiement d'une somme d'argent, que toute obligation de faire se résout en dommages-intérêts »: Les liens de famille eux-mêmes, les plus personnels de tous, ont tendance à se résoudre en dommages-intérêts. Dans huit cas de divorce sur dix, par exemple, on ne plaide que sur le montant de la rente.

L'individu est devenu, libre de toute obligation personnelle, mais il n'a plus droit à la protection. Seul, il doit, pour subsister, subir un autre esclavage, l'esclavage impersonnel et anonyme de l'argent,, car tout s'achète et tout se vend.. Les liens sociaux, dans les sociétés modernes, s'établissent sur le modèle des obligations commerciales. Ils sont fondés sur le mercantilisme.

Toutes les sociétés européennes se sont constituées sous cette forme depuis plusieurs siècles. Un phénomène aussi général, aussi durable, n'est pas l'effet du hasard. Il n'a pu se maintenir aussi longtemps, que parce qu'il apportait à l'humanité des avantages et des bienfaits certains. La disparition des liens personnels a été ressentie comme une libération ; en effet, il y a bien eu libération en un certain sens. L'organisation mercantile de la société moderne est en effet celle qui, au cours de l'histoire, a le mieux permis à un nombre croissant d'individus de « vivre honnêtement de leur travail, sans rien devoir à personne ». C'est là une formule d'un idéal bourgeois peut-être, mais qui n'est pas sans valeur morale. Il suffit de penser à cette page célèbre de Jean-Jacques Rousseau, qu'on donne en dictée à tous les enfants, et où il vante la liberté du travailleur manuel, à qui il suffit « d'emporter ses bras avec lui », car il est toujours certain de vivre partout de son travail. Ceci était vrai à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant une partie du XIX<sup>e</sup>. Ceci ne l'est plus aujourd'hui, et ce seul fait montre que l'idéal de liberté dans le travail, sans rien devoir à personne, n'est plus possible aujourd'hui. Les liens sociaux fondés sur lui ne sont plus viables.

Il est curieux de noter que l'excès même du mercantilisme a suscité des tentatives de retour à une sorte de néo-féodalisme. En Prusse, avant l'arrivée au pouvoir du national-socialisme, et au Japon, pays où des souvenirs de féodalité sont encore vivants, des seigneurs et des paysans, également ruinés par la crise, ont rêvé à l'unisson d'un état social où ils échangeraient mutuellement des services, à défaut d'argent qu'ils n'avaient plus. Aux Etats-Unis, d'autre part, des camps de chômeurs, transformés rapidement en ville de baraquements, se sont constitués en communauté autonome où rien ne s'achète, et où tout s'obtient par échange de services. L'argent se refusait à eux, ils s'en sont affranchis.

Ce sont là, bien entendu, des cas exceptionnels, des curiosités, mais qui sont intéressants pour caractériser nettement la tendance contemporaine à rechercher des liens sociaux nouveaux. Cette recherche se fait, dans les cas que nous venons de citer, en essayant de restaurer des formes moyen-âgeuses. Il est toujours plus facile, en effet, de reprendre des traditions anciennes, même périmées, que d'inventer des formes nouvelles adaptées à des circonstances actuelles sans doute, mais qui ne sont pas encore entièrement développées et qui sont, par conséquent, impossibles à définir et malaisées à caractériser. C'est parce que la pensée ne peut encore que difficilement saisir les circonstances extrêmement complexes au milieu desquelles nous vivons, que la nécessité d'y parer vient se manifester par des impulsions souvent désordonnées. Le corps social réagit comme un organisme qui souffre, sans en comprendre la raison, et qui cherche, dans l'agitation, un remède à son mal.

\*

\* \*

Pour bien voir ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, revenons encore une fois à la façon dont ont disparu les liens sociaux du Moyen Age. Nous touchons au

coeur même du problème, lorsque nous voyons que le régime féodal disparaît aussitôt que la majorité des hommes a conscience qu'il est plus commode de payer des services, car on est mieux servi, et qu'on est plus libre lorsqu'on reçoit un salaire; qu'il est plus équitable que la justice, la défense nationale et tous les services publics soient assurés par un organisme indépendant de liens personnels avec tels ou tels individus, l'Etat. Dans le régime féodal, le service public et le service privé sont intimement mêlés. C'est là le point faible du régime, faiblesse qui, peu à peu, est devenue une tare. Ceci a été facilement reconnu par tous les historiens. Le défaut de la féodalité est évident. Il est dû à ce que le domaine politique est confondu avec les intérêts privés, avec le domaine économique. Mais on insiste moins sur les raisons profondes pour lesquelles ce défaut est resté inaperçu, ou tout au moins facile à supporter, pendant plusieurs siècles, et pourquoi il est apparu comme une tare insupportable à un certain moment. C'est qu'il s'est produit un changement dans la conscience morale des individus. On a préféré la liberté et la protection anonyme de l'Etat aux liens personnels et aux obligations morales qu'elles imposent aux uns et aux autres. La modification de l'état social, qui s'est produite avec la disparition de la féodalité, est sans doute liée à un problème politique, mais ce n'est qu'un aspect de cette transformation. L'essentiel est la différence de conscience morale entre les deux époques.

#### LIBERE DU LIEN PERSONNEL, LE TRAVAIL RETOMBE EN ESCLAVAGE, PAR LE DEVELOPPEMENT DE LA VIE ÉCONOMIQUE.

Ce qui distingue nettement la façon dont se formaient les liens sociaux à l'époque féodale et de nos jours, c'est la différence qui existe dans la conscience humaine. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, toute l'organisation féodale repose sur l'ensemble de qualités morales qui a formé ces traits que la littérature nous a transmis comme l'idéal chevaleresque : la justice, la loyauté, la fidélité. Les sociétés modernes établissent leurs liens sociaux en fonction d'un idéal tout à fait différent, celui de l'homme qui gagne honnêtement sa vie sans rien devoir à personne. L'idéal du chevalier peut paraître, à première vue, plus noble, plus désintéressé aussi, mais il faut reconnaître que, dans les faits, il est beaucoup plus difficile à atteindre. Il suppose également chez chaque individu un besoin de servir, d'abdiquer une partie de sa personnalité au service des autres, et surtout d'un autre, le seigneur. L'idéal moderne, s'il vise moins haut, semble-t-il, assure évidemment beaucoup mieux la libre expression de la personnalité de chacun. C'est là une étape que l'humanité devait nécessairement franchir. Cependant, aujourd'hui, l'idéal moderne, avec toutes les conséquences sociales qu'il entraîne, se heurte à des difficultés qui nécessitent une transformation profonde de l'organisation sociale telle qu'elle était acquise au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

De même que l'idéal féodal se heurtait à des difficultés dans la réalisation pratique, parce qu'il reposait presque exclusivement sur la conscience de chacun, de même l'idéal moderne se heurte à des difficultés d'ordre pratique. Mais maintenant, c'est le monde extérieur, les faits économiques eux-mêmes qui rendent sa réalisation de plus en plus difficile. Etre libre, sans rien devoir à personne est quelque chose que les nécessités économiques rendent quasiment impossible. Cela suppose en effet une égalité entre les hommes, qui ne peut exister dans le domaine économique. La liberté est de l'essence même du domaine spirituel, et l'égalité, si elle doit être à la base du

système politique, ne peuvent ni l'une ni l'autre être introduites dans le domaine économique. Les hommes en effet diffèrent naturellement, et dès la naissance, par l'intelligence et par leurs capacités de productivité économique. Ils diffèrent également par leurs besoins; les uns se contentent de peu, d'autres consomment davantage.

La liberté dans le domaine économique signifie rapidement, et surtout à l'heure actuelle, asservissement. Un homme en effet, lorsqu'il ressent le besoin absolu de se nourrir, de se vêtir, lui et sa famille, acceptera n'importe quelles conditions de travail. Dans une société dominée par le mercantilisme, l'ouvrier qui a donné son travail et reçu sa paye n'est plus intéressé en quoi que ce soit par l'entreprise à laquelle il a collaboré.; le travail n'a plus d'intérêt moral pour lui. Inversement, l'employeur qui a payé ses ouvriers n'a plus aucun devoir envers eux. Une telle situation a été encore aggravée par l'apparition du machinisme, par le développement de la concentration industrielle. Il n'y a plus de rapport direct entre employeurs et employés. Dans des entreprises de plus en plus vastes, l'organisation elle-même est pour ainsi dire mécanisée dans toute une hiérarchie qui passe du contremaître à l'ingénieur, au directeur, au conseil d'administration. Il n'y a plus de rapport humain possible entre les uns et les autres. Tout l'organisme, de plus en plus compliqué, ne peut fonctionner que grâce à une discipline stricte où les hommes ne sont plus eux-mêmes qu'un rouage. Une telle organisation perd tout caractère humain.

\*

\* \*

Cependant, comme l'idéal de liberté et d'égalité subsiste partout dans la société, et que chaque individu, même lorsqu'il en est pénétré et voudrait le réaliser, est impuissant à lutter contre des forces qui dépassent infiniment les siennes, on doit recourir à l'intervention de la puissance de l'Etat pour rétablir un peu de l'égalité que les faits, inexorablement, tendent à faire disparaître. C'est; l'Etat qu'on va charger de la défense des plus faibles, en réglementant certaines conditions de travail, en organisant des hôpitaux, des institutions charitables, des secours et des allocations. Mais l'Etat, puissance anonyme, a, lui aussi, un caractère inhumain. Les avantages qu'il accorde ne peuvent être des « bienfaits » ; ils n'ont jamais aucun caractère moral. L'aide qu'il peut donner est une aide matérielle ; ce n'est pas un acte de bonté. Le secours distribué par un fonctionnaire rogne, ou tout au plus indifférent, ne représente qu'un pouvoir d'achat toujours inférieur aux besoins qu'il voudrait satisfaire. Ce n'est pas seulement au point de vue étymologique que charité vient d'amour. Quoi qu'en dise la devise apposée sur nos monuments, l'Etat, le pouvoir politique, ne peut agir par fraternité. Or, un secours, une aide apportés grâce à un sentiment de fraternité pénétré d'intelligence, peuvent seuls être efficaces, peuvent seuls apporter un véritable réconfort.

A ceux qui ne doivent rien à personne, personne ne doit rien; ils restent seuls avec leurs propres forces; malheur à eux si elles sont trop faibles. C'est ce que tant d'hommes ressentent aujourd'hui d'une façon plus ou moins confuse. Ils vont donc s'efforcer de créer des liens sociaux nouveaux, de s'entr'aider les uns es autres, mais, ,pour s'entr'aider, ils se lient eux-mêmes. Ils perdent leur liberté, car ils doivent agir tous ensemble, encadrés dans une organisation, répondant à des mots d'ordre, obéissant à des chefs, et l'égalité après la liberté, vient, elle aussi, à se perdre. Les lois de l'époque

révolutionnaire, inspirées par la crainte des liens personnels, par la volonté de les détruire, interdisaient toute « coalition » des intérêts économiques, aussi bien ouvriers que patronaux. Elles les considéraient comme si répréhensibles que c'était un délit de se « coaliser » pour agir dans le domaine économique.. Aujourd'hui, la situation est entièrement renversée. Il n'est guère d'ouvriers qui ne soient syndiqués, guère de patrons qui n'appartiennent à quelque chambre syndicale, à quelque cartel, qui ne s'inféodent à un trust, qui ne recherchent les moyens d'organiser des bureaux d'achat et de vente en commun. Tous, même les plus forts, cherchent à s'unir par des liens personnels qui leur permettront de subsister. Sociétés, associations, ligues de toutes sortes, unissent des intérêts particuliers sous des formes extrêmement diverses et pour toutes sortes de buts. Au sein des confessions religieuses, des partis politiques, se créent des organisations sociales qui cherchent à grouper leurs membres, à développer entre eux la possibilité d'une entraide fraternelle et, de plus en plus on cherche à agir, en partant de l'idéal religieux ou politique, jusque dans le domaine de la vie sociale tout entière et même dans la vie économique. On assiste comme à la naissance de petits organismes sociaux au sein d'û plus grand organisme que constitue une nation. Il semble pour certains que l'idéal serait que les hommes partageant certaines convictions puissent vivre entièrement entre eux, prendre ensemble leur repas, leurs distractions, leurs vacances, n'acheter qu'aux commerçants qui -font partie du même organisme, former en un mot une société fermée et subvenant entièrement à tous les besoins, non seulement spirituels, mais même économiques. Nous trouvons là l'indication très nette de cette création spontanée de liens sociaux nouveaux.

Si on cherche à caractériser l'idéal moral sur lequel reposeraient ces nouveaux liens, on s'aperçoit qu'il s'agit bien d'un véritable idéal de fraternité. Certes c'est souvent une fraternité mal comprise, car elle a pour premier effet d'opposer les membres du groupe à tous les autres hommes et de faire de ces petits organismes des faisceaux ou des cellules de combat. Ces tendances ont en outre un défaut essentiel : elles confondent les liens d'ordre spirituel ou politique et les liens d'ordre économique. Or, ils ne peuvent être ni de même nature, ni de même forme <sup>(6)</sup>. La fraternité doit s'exercer tout spécialement dans le domaine- économique, mais le domaine spirituel ne peut vivre que dans la liberté. Pour assurer la fraternité entre les membres de tels groupes, on est amené nécessairement à restreindre leur liberté spirituelle, à les contraindre d'obéir aveuglément au mot d'ordre, au programme que tous doivent défendre en abdiquant leurs sentiments ou leurs idées personnels. Mais ce qui ressort avec évidence de ces tendances, que nous voyons apparaître partout, c'est le désir qui naît de créer ces liens sociaux nouveaux fondés sur un nouvel idéal de fraternité. La société moderne, fondée sur le mercantilisme, ne peut satisfaire ce désir. Refoulé pendant trop longtemps, il cherche à se manifester sous des formes encore chaotiques presque naissantes. Il est comme la réaction contre le mercantilisme de la civilisation moderne.

## LA TRIPLE ORGANISATION DU CORPS SOCIAL, PROBLEME D'ACTUALITE.

---

<sup>6</sup> . Voir ci-dessus S. Rihouët-Coroze, *Anthroposophie et Question sociale*.

La triple organisation du corps social, telle que l'a proposée Rudolf Steiner, et dont les grandes lignes ont été esquissées dans l'article précédent, paraît à première vue fort loin des préoccupations impérieuses que fait naître la situation économique et sociale de l'heure présente. Sa réalisation à notre époque peut même paraître chimérique. Pourtant, lorsqu'on examine sans théorie préconçue les faits qui se déroulent devant nous, on est amené à reconnaître qu'une telle organisation permet de trouver une solution aux problèmes que pose l'évidente décomposition sociale au milieu de laquelle nous vivons. Mais, pour qu'apparaisse sa nécessité, il faut avoir le courage de se placer résolument en face des faits et le courage plus grand encore de ne pas s'arrêter à des solutions de facilité qui ne peuvent être, si habiles soient-elles, que des palliatifs.

\*

\* \*

La brusque transformation économique et sociale à laquelle nous assistons et qu'on a baptisé « crise », ne rappelle que d'une façon fort superficielle ce qui est appelé dans les manuels d'économie politique « crise économique ». Les crises qui ont eu lieu au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et qu'on appelle aussi fréquemment « crises cycliques », se sont reproduites à intervalles réguliers et avec des caractéristiques tout à fait nettes. La crise actuelle a débuté d'une façon analogue à ces crises cycliques, mais elle a acquis bientôt un aspect tout à fait différent. Dès lors, c'est à juste titre que l'instinct profond des masses a cherché une solution en dehors du domaine purement économique, en s'efforçant obscurément de modifier les liens sociaux.

On a dit que cette crise était surtout une crise morale, mais ce ne sont pas les défaillances de tels ou tels individus, ou même certaines modifications des mœurs, parfois regrettables, qui sont la cause profonde de la crise; elles en sont plutôt un premier effet. Cependant, il est juste de voir qu'il y a bien un fait d'ordre moral qui est à la base même de cette révolution, et, ainsi que nous l'avons vu par les exemples donnés plus haut, il y a bien une interdépendance étroite entre la conscience morale de chaque individu et le lien social. En fait, c'est à la disparition graduelle du mercantilisme, comme lien social essentiel, que nous assistons, et il disparaît parce qu'une modification de la conscience morale s'est produite. Si on regarde les faits d'une façon tout à fait objective, on peut se rendre compte que, par delà les remous que produit une telle révolution, on voit se dessiner quelques lignes générales, qui marquent le chemin à suivre. Ces lignes générales imposent à tous les esprits qui veulent regarder ces faits sans idée préconçue, la nécessité d'une organisation sociale nouvelle, fondée sur la triple organisation définie plus haut.

Pour y parvenir, il faut naturellement écarter les éléments en quelque sorte épisodiques, qui sont nés pour la plupart du désir de restreindre les effets de la crise, ou d'épargner les effets autant que possible à un pays, et qui ont eu en réalité pour conséquence de rendre les difficultés économiques et sociales plus inextricables encore. Il faut donc écarter tous les effets dus à des mesures comme les protections douanières excessives, les contingentements, les modifications dans la valeur de la monnaie, etc., pour s'en tenir aux éléments plus profonds que nous retrouvons dans tous les pays, éléments auxquels, d'ailleurs, les mesures dont nous venons de parler ne sont pas parvenues à porter remède d'une façon efficace.

Si nous nous en tenons aux caractéristiques profondes et essentielles de l'état économique actuel, nous pouvons les grouper sous trois chefs : chômage des hommes, chômage des terres, chômage des capitaux. Il semble en effet, dès qu'on jette les yeux sur le monde, que partout il y a trop d'hommes, que tous ne peuvent pas s'employer. Des capitaux passent d'un pays à l'autre, sans parvenir à se fixer, ajoutant au désordre économique un désordre financier. Enfin, il semble qu'il y ait trop de produits agricoles, trop de terres cultivées, car presque tous les gouvernements s'efforcent, par des mesures artificielles, de limiter les surfaces cultivées.

### CHOMAGE DES HOMMES.

Nous nous trouvons ici en présence du phénomène le plus douloureux de la crise, et en même temps peut-être le plus général. On se rend bien compte que le chômage des hommes est l'élément essentiel de la crise, et qu'elle ne pourra être considérée comme définitivement vaincue tant qu'il subsistera. On espère toujours que, le jour où la production industrielle s'accroîtrait jusqu'à revenir à la « prospérité », le chômage disparaîtrait par là même. Les faits, malheureusement, ne confirment pas ces espoirs.

Lorsqu'on consulte les statistiques, on s'aperçoit que le chômage ne diminue pas proportionnellement à l'augmentation de production industrielle, que l'on constate d'une façon régulière depuis 1932. Ce fait ressort du tableau suivant établi par M. Jean Dessirier :

|

	Pays- Bas	Suisse	A	B	Alle- magne	Angle- terre	Bel gique
1924 (mo.) .....				----	645	1.203	(.
1925 (mov.) .....				----	720	1.338	9
1928 (mov.) .....				----	1.317	1.290	5
1929 (mov.) .....				- 4 --	1.915	1.262	8
1930(mov.) .....	- 13		2	45	3.139	1.994	23
1931 (mov.) .....	138	25		55 354	4.573	2.717	79
1932(mov.) .....		271	44	274 882	5.580	2.:846	161
1933 (mov.) .....		323	56	276 636	4.733	2.567	168
1934(moy.) .....		333	50	341 760	2.658	2.159	182
1934 .....		333	57	346. 708	2.798	2.202	183
- mai .....		295	- 323	727	2.529	2.090	170
- juin .....		292	35	311 716	2.482	2.092	165
- août .....		302	- 325	784	2.398	2.136	165
- septembre .....		310	38	323 803	2.282	2.082	173
- octobre .....		329	- 344	815	2.268	2.120	173
- novembre.....		366	- 369	847	2.354	2.121	193
- décembre .....		414	72	419 867	2.604	2.086	213'
1935 mars .....		384	73	484 948	2.400	2.153	206
- mai .....		355	- 428	860	2.020	2.045	159
- juin .....		333	45	403 820.	1.877	2.000	146
- août .....		353	- 381	780	1.706	1.948	136
- septembre .....		366	51	373 776	1.71.3	1.958	136
- octobre .....		382	- 381	748	1.828	1.916	131
- novembre.....		415	- 404	740	1.985	1.918	-
- décembre .....		- -	440	748	2.506	1.868	-

NOTA. - (a) 5 pays; neufs.: Japon, Australie, Canada, Nouvelle-Zélande, Chili. - France : A. chômeurs secourus ; B, total des chômeurs secourus et des chômeurs équivalant au chômage partiel. - Europe dernier chiffre provisoire. - Etats-Unis d'après Nation. Ind. Confer. Board (chiffres inférieurs de plus d'un million aux statistiques de la Feder of Labor). - Suisse, chômeurs complets (caisses de chômage).

M. Dessirier commente lui-même ce tableau dans les termes suivants (<sup>7</sup>)

« Le chômage chronique existait déjà, surtout en Angleterre et en Allemagne, en 1928-1929, au maximum de la hausse économique antérieure. Il s'est largement développé depuis lors en de nombreux pays, particulièrement dans les vieilles nations industrielles.

« On comprend qu'il ne s'agit pas actuellement d'un chômage purement transitoire, destiné à disparaître dès que l'activité économique reprendra. Depuis trois ans et demi - depuis le centre de 1932 - notre indice de la production industrielle mondiale, relatif à vingt nations principales, a marqué une reprise moyenne de 47 % (indice en décembre 1935 : 138 sur la base 100 en 1913, contre 94 en juillet 1932). C'est, dans un tel intervalle de temps, l'un des plus larges redressements industriels qui ait été enregistré dans l'histoire (la stagnation économique en France, aux Pays-Bas et en Suisse ne constitue qu'une exception tout à fait anormale).

« Or, dans les trois dernières années, le chômage mondial n'a décliné dans une proportion assez faible, et l'amélioration tend plutôt à se ralentir dans la phase 1935-1936, malgré tous les moyens artificiels mis en oeuvre (dépenses étatiques, armements, conscription militaire, camps de travail, abaissement de la durée de travail, etc.).

« Il est clair maintenant qu'on se trouve en présence d'un mal réellement organique, appelant une modification profonde des idées et des politiques jusqu'à présent appliquées au cours de cette « crise ».

<sup>7</sup> . Paris-Midi



Ainsi depuis 1932, qui marque le point le plus profond de la dépression économique, malgré l'accroissement considérable de l'activité industrielle, dans les trois dernières années, le recul du chômage mondial est resté assez limité, et de plus en plus lent. En 1932, il y avait environ 24.000.000 de chômeurs dans le monde. Le recul du nombre de ces chômeurs ne s'est élevé, pour les trois dernières années, qu'aux chiffres suivants :

1933 .....	3.719.000
1934 ..... ;;;;	1.653.000
1935 .....	1.309.009

et, tandis que certains pays comme l'Angleterre et les Etats-Unis ont une activité industrielle sensiblement égale ou même supérieure à celle de 1913, ils comptent encore des millions de chômeurs : près de 10 millions pour les Etats-Unis, près de 2 millions pour l'Angleterre. Il faut se souvenir, d'ailleurs, d'ailleurs, qu'au plus fort de la période dite « de prospérité », en 1929, l'Angleterre avait déjà 1.262.000 chômeurs, l'Allemagne 1.915.000, et cependant c'était l'époque où les usines tournaient à plein. Ce n'est donc pas seulement la diminution des affaires qui a entraîné l'apparition et l'augmentation du chômage. C'est un phénomène plus général, plus profond que la dépression économique qui est apparue depuis 1929 et qui a eu son point le plus bas en 1932.

Lorsqu'on parle de la diminution du chômage dans plusieurs grands pays, il faut tenir compte également du fait qu'on a supprimé des listes des chômeurs un assez grand nombre d'hommes qui n'ont pas, pour cela, été rendus à l'activité économique. En Allemagne et en Italie, par exemple, la diminution du chômage n'est pas due uniquement à une augmentation de l'activité industrielle, mais, pour la plus grande part, au service militaire. Aux Etats-Unis, plusieurs millions de chômeurs paraissent avoir été employés à des travaux organisés par l'Etat et d'une utilité économique peut-être contestable, en tout cas à une activité entretenue d'une façon artificielle, notamment par une inflation du crédit, qui ne saurait se maintenir pendant de longues années. Le problème du chômage n'est donc pas uniquement une question d'activité industrielle. Il est dû à une cause plus profonde une transformation de la vie économique. Par suite des progrès de la technique, le nombre d'hommes employés, pour un même volume de production, a diminué considérablement depuis 20 ans. Ces progrès de la technique ne font sans cesse que s'accroître. Une augmentation de l'activité industrielle pourrait avoir un résultat d'apparence paradoxale : une nouvelle augmentation du chômage au lieu: d'une diminution. Un grand nombre de travaux, qui devaient être exécutés à la main; le sont de plus en plus par la machine. La rationalisation du travail a encore diminué la part de la main-d'oeuvre. La diminution du travail humain, dans certaines industries, atteint parfois un caractère prodigieux. Dans la fabrication des lampes électriques, par exemple, une production qui nécessitait, en 1913, 2.500 heures de travail humain, parce que la plus grande partie de la fabrication était faite à la main, peut être accomplie aujourd'hui en une heure de ce travail grâce aux machines. Il paraissait impossible, il y a peu d'années encore, de confier certains travaux à une machine, la vérification de pièces fabriquées par exemple; il existe aujourd'hui des machines qui, avec une sûreté et une rapidité inégalables par les sens humains, peuvent vérifier

l'exactitude de la fabrication d'une pièce mécanique, ou qui contrôlent le nombre de cigarettes ou d'objets quelconques contenus dans une boîte.

L'évolution industrielle tend de plus en plus à diminuer la main-d'oeuvre. Les nations qui sont parvenues, depuis un petit nombre d'années, au stade du développement mécanique moderne, se sont outillées de telle sorte qu'elles peuvent concurrencer les vieilles nations industrielles ; c'est le cas du Japon par exemple. Or, pour lutter contre cette production à bas prix, il est certain que les nations européennes (qui ne pourront pas toujours vivre à l'abri de tarifs douaniers élevés ou de contingentements) seront obligées de produire à leur tour en série, et avec une rationalisation qui diminuera encore la capacité d'emploi. Ce chômage, dû au progrès industriel, est ce qu'on appelle le « chômage technologique ». Loin de disparaître, il ne peut, quoi qu'il arrive, que se développer ; ce n'est donc pas un problème simplement industriel ou économique que pose le chômage, c'est un véritable problème démographique. Par rapport à la production sans cesse accrue, tout se passe comme si c'était la population qui s'était brusquement développée. Ainsi que l'a dit maintes fois Rudolf Steiner : lorsqu'on parle de la population du monde au point de vue économique, il faut bien compter qu'à côté des hommes en chair et en os, il y a un nombre, dix fois plus grand peut-être, d'hommes en acier que sont les machines. Les uns et les autres sont en concurrence et, dans cette concurrence, c'est l'homme de chair qui est toujours battu.

Sans doute un problème analogue s'est déjà posé dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'apparition de la machine à vapeur a produit une transformation telle de la production industrielle qu'un grand nombre d'hommes ont été brusquement privés de leur gagne-pain. On se rappelle les fameuses émeutes des canuts de Lyon, aux environs de 1835, où les ouvriers déchaînés contre les tissages mécaniques, qui leur ôtaient tous moyens de subsistance, envahissaient les usines et brisaient les métiers. A la même époque, on admettait qu'à Paris, un habitant sur cinq, était réduit à la mendicité. Le phénomène, d'ailleurs, s'étendait à l'Europe entière. Mais on a trouvé, à ce moment, une soupape, d'échappement à cet engorgement humain : l'émigration. C'est le moment où tous les pays d'Europe ont envoyé des millions d'homme coloniser les pays neufs, les Etats-Unis d'abord, puis l'Afrique du Sud, l'Australie, l'Amérique du Sud. Ce courant d'émigration n'a diminué qu'entre 1860 et 1880. Pourtant, même jusqu'à la guerre de 1914, il a continué, bien que plus faiblement.

Mais aujourd'hui, les pays dits « neufs » sont dans l'impossibilité de recevoir un accroissement de population. Il ont, eux aussi, leur chômage. Les Etats-Unis, qui furent pendant si longtemps le paradis de tous ceux qui ne trouvaient plus d'emploi dans leur pays et voulaient chercher fortune ailleurs, sont aujourd'hui, de tous les pays, celui qui possède le plus fort pourcentage de chômeurs. D'ailleurs, de tous côtés, des lois, toujours plus rigoureuses, interdisent le libre passage des hommes comme des marchandises. L'émigration n'est plus une solution possible du problème démographique qui est aujourd'hui posé.

Dans ces conditions, il faut bien voir qu'il y aura désormais, par le monde, et sauf événement tout à fait imprévu, *plusieurs millions d'hommes qui, plus jamais, n'auront la possibilité de trouver du travail*. Puisqu'on ne peut pas trouver normalement, dans les circonstances actuelles, une possibilité de résorber complètement, de faire disparaître le chômage, il faut résolument prendre le problème par un autre côté et chercher à *organiser le chômage*.

Un certain nombre de traits caractéristiques du chômage actuel y obligent d'ailleurs. C'est un fait remarqué, par exemple, qu'au cours de ces dernières années il a fallu, pour l'exécution de certains travaux de France, recourir à l'emploi de main-d'oeuvre étrangère, alors qu'il y avait des chômeurs dans la région. Ainsi, pour la construction de barrages destinés à des usines hydro-électriques, dans le Centre, on a dû embaucher plusieurs milliers de travailleurs étrangers, tandis que, dans le même département, il y avait un nombre égal de chômeurs inscrits. Mais ceux-ci préféreraient vivre de leur allocation, si maigre soit-elle, dans la ville où ils habitaient, plutôt que d'aller, pendant plusieurs mois, loger en pleine campagne dans des baraquements. Tous les offices de placement enregistrent d'ailleurs presque continuellement des offres de travail qu'on n'arrive pas à satisfaire, tandis que de nombreux chômeurs ne trouvent pas d'emploi. Mais les offres visent des travaux pour lesquels il faut des ouvriers qualifiés. Dans un pays comme la France tout au moins, qui ne compte qu'un nombre de chômeurs relativement petit, on peut admettre qu'un bon ouvrier ayant des connaissances techniques suffisantes n'est que rarement en chômage ; il trouve presque continuellement un emploi. Les chômeurs sont donc presque uniquement composés soit d'ouvriers non qualifiés, soit de mauvais ouvriers que les chefs d'entreprises n'emploieraient qu'en cas de nécessité absolue. Une sorte de sélection se fait parmi les ouvriers. Ce sont les plus mauvais ou les plus vieux, ou les incapables, ou les paresseux, qui sont en chômage. Une telle situation est évidemment grave ; on ne saurait impunément laisser pendant des années des hommes dans l'inaction et dans la misère, sans que cela ne produise à la longue des troubles -moraux et sociaux. *Il y a en Angleterre plus d'un million d'hommes qui n'ont pas travaillé depuis 1921, depuis 15 ans. En Allemagne, depuis 1923, 500.000 hommes n'ont pas travaillé; plus d'un million n'ont pas travaillé depuis 1928.* Dans ces pays, on peut rencontrer des hommes de plus de trente ans qui n'ont jamais travaillé et qui, vraisemblablement, ne travailleront jamais. Non seulement ils ne trouveront probablement pas d'embauche, mais encore il est douteux qu'ils parviennent à se plier à un travail présentant quelque difficulté ou exigeant un effort. D'ailleurs, physiologiquement, ces hommes sous-alimentés n'en seraient probablement guère capables. Il est à craindre que leurs enfants ne soient dans le même cas; c'est toute une population que guette la misère physiologique, conséquence de sa détresse. A Paris, dans certaines écoles, on admet que 50 % des enfants sont sous-alimentés.

Au point de vue social, cette armée inemployée est un danger certain; il suffirait qu'elle soit organisée et ait conscience de sa force pour qu'elle puisse menacer de façon très sérieuse l'ordre social.

Financièrement, il semble impossible que, pendant de longues années, une part importante de la population, 10% aux Etats-Unis, 5 % en Angleterre, soit entretenue dans l'oisiveté absolue par l'activité du reste de la nation.

Les mesures qu'on a prises jusqu'ici contre le chômage ont toutes été inspirées par l'illusion qu'une reprise des affaires viendrait faire disparaître automatiquement le chômage. Nous avons vu qu'il n'en est rien ; que la reprise d'activité industrielle, très nette depuis 1932, est loin d'avoir résorbé une fraction proportionnelle du nombre des sans-travail. Les grands travaux publics entrepris dans certains pays, en Amérique par exemple, pour donner du travail aux chômeurs, ne peuvent en absorber qu'une infime partie, d'abord parce qu'on ne saurait indéfiniment engloutir les sommes nécessaires pour des travaux d'un rendement hypothétique, d'autre part parce que ces travaux ne

peuvent permettre directement l'embauche que d'un petit nombre d'hommes, tous étant loin d'être aptes à des travaux exigeant un effort physique considérable et un grand nombre d'autres refusant de faire cet effort. On ne peut pas demander à un tailleur, à un pédicure ou à un comptable de devenir subitement terrassiers. Quant à l'embauchage indirect qui résulterait du fait que ces grands travaux viendraient stimuler l'activité industrielle, il ne faut pas non plus le surestimer. Dans la plupart des cas, en effet, l'augmentation du rendement des usines n'entraînerait pas ou n'entraînerait guère d'embauchage nouveau; on cherchera à obtenir bien plutôt une augmentation du rendement par un perfectionnement de l'outillage ou la rationalisation du travail.

On a proposé un autre remède au chômage : le retour à la terre. Là encore, les difficultés se montrent à peu près insurmontables. Les avances nécessaires pour mettre en train la plus modeste exploitation agricole, juste suffisante pour entretenir une famille, suppose une mise de capitaux relativement importante ; même en admettant que les fonds soient fournis par quelque caisse de crédit agricole, il n'y a que bien peu de chômeurs qui aient les capacités nécessaires pour se livrer à une entreprise de ce genre. Il leur faudrait pour le moins un apprentissage de plusieurs années. En outre, les méthodes agricoles employées de nos jours ne permettent guère d'obtenir un rendement intéressant pour de toutes petites exploitations. Il faudrait, pour qu'un mouvement de retour à la terre vraiment efficace ait lieu, qu'on se décide à employer non seulement d'autres méthodes culturales, mais encore qu'on apporte au travail de la terre un esprit complètement nouveau. Nous examinerons cette question à propos du chômage des terres.

Il semble donc bien, quand on regarde les faits d'une façon tout à fait objective, qu'il n'y a pas d'autre solution au problème du chômage qu'une organisation sociale nouvelle. Une telle organisation est possible ; elle a existé en d'autres temps et en d'autres lieux.

Les Grecs de l'antiquité donnaient aux grands hommes, à tous ceux qui paraissaient avoir bien mérité de la patrie, lui avoir rendu ou être susceptibles de lui rendre des services signalés, un suprême honneur. Ils étaient nourris au Prytanée ; la cité subvenait à leurs besoins. Par un étrange retour des choses, ce sont, ainsi que nous l'avons vu, les plus médiocres parmi les travailleurs qui sont aujourd'hui entretenus aux frais de l'Etat. Ne serait-il pas juste de revenir à la conception des Grecs ? Les chômeurs ont, à l'heure actuelle, des loisirs qu'ils ne peuvent employer, parce qu'en dehors d'un travail manuel ou quasi-automatique, ils ne savent rien faire d'autre. Par contre, d'autres hommes, qui seraient capables d'avoir une activité intéressante, sont absorbés par le souci du -gagne-pain. N'y a-t-il pas, à Paris, un grand magasin qui a réservé à des ingénieurs en chômage le soin de faire fonctionner tous les matins, avant l'arrivée du public, ses aspirateurs à poussière ? Ce grand magasin trouve par là la possibilité d'aider des hommes cultivés qui sont dans un état de misère souvent plus tragique que celui des ouvriers puisque des ingénieurs ne touchent pas d'allocations. Mais le travail qu'on leur donne, presque par charité, n'est guère plus élevé que celui d'un manoeuvre, et les manoeuvres, par contre, ne trouvent pas d'embauche. On remarque le même décalage dans un grand nombre d'emplois ; on exige, pour les moindres travaux, toujours plus de certificats ou de diplômes, ceci à seule fin d'opérer une sélection. Mais, si l'on donnait aux ingénieurs du grand magasin l'argent qu'on distribue aux manoeuvres sans ouvrage, ils pourraient, eux, peut-être occuper leurs loisirs, serait-ce à des travaux d'ordre tout à fait désintéressé, et il faut bien qu'il en soit ainsi,

sinon ce seraient d'autres travailleurs qui seraient à leur tour privés d'emploi. Dans les sociétés antiques auxquelles nous faisons allusion plus haut, tous les travaux manuels étaient accomplis par des esclaves ; les hommes libres, les citoyens, ne se livraient guère qu'à des travaux désintéressés. C'est ainsi qu'a fleuri la civilisation grecque où abondaient les artistes, les philosophes et les savants.

Le Moyen Age a connu, lui aussi, des classes d'hommes qui, par état, ne devaient pas se livrer à un travail ayant un rendement économique : la noblesse et le clergé. Lorsqu'on étudie d'une façon objective l'histoire des sociétés, on est amené à reconnaître que toutes les civilisations brillantes, n'ont apparu que lorsqu'il existait une catégorie importante d'hommes qui n'étaient pas absorbés par la production économique. C'est un état sain, pour une société, qu'une partie de ses membres ne soient pas occupés à des travaux productifs ; c'est là quelque chose qui paraît certes paradoxal. On admet volontiers, de nos jours, que tout homme doit produire économiquement, et non, seulement tout homme, mais toute femme. Il n'est guère, aujourd'hui, de jeune fille qui n'ait l'ambition d'avoir, elle aussi, sa situation, même si l'état de ses parents lui permettait, au besoin, de ne pas entrer dans la vie économique. Depuis la guerre, la population productive a, de ce fait, augmenté dans des proportions considérables. Le machinisme, ainsi que nous l'avons vu plus haut, vient encore accroître le nombre des producteurs. Lorsqu'à la fin de l'Empire romain, les moulins à eau se répandirent à travers l'Empire, cette invention nouvelle fut saluée comme marquant le début de transformations sociales importantes. Jusqu'alors, les moulins étaient tournés parfois par des bêtes de somme, la plupart du temps par des esclaves. L'apparition de la force hydraulique paraissait à certains devoir entraîner, à plus ou moins bref délai, la suppression de l'esclavage. Aujourd'hui, la machine nous offre des pouvoirs infiniment plus grands. Des millions et des millions de bras d'acier tournent dans les usines ; il suffit de quelques hommes pour en surveiller la marche, mais, au lieu d'apporter un bienfait social, plus de bien-être et plus de loisirs, *le développement de la machine, par une sorte de choc en retour diabolique, n'apporte que la misère aux uns, un travail épuisant aux autres*. Il appartient aux hommes, par un effort d'organisation, de briser cette sorte de cercle diabolique où ils semblent être enfermés. Une production sans cesse accrue, pour un travail humain toujours moindre, doit permettre d'assurer des loisirs à un nombre toujours croissant d'individus. Il faut que ces loisirs soient donnés moins à ceux qui ne les sauraient employer qu'à ceux qui en tireront profit. Il est sain, pour le corps social, qu'*un certain nombre d'hommes soient retirés de la vie économique* et puissent concentrer tous leurs efforts, sans souci du gagne-pain, au développement culturel et spirituel de l'époque. L'Eglise, au Moyen Age, assurait à ses clercs une vie modeste, mais qui pouvait être employée uniquement à des buts spirituels. La culture et l'art du Moyen Age sont nés à l'ombre des cathédrales et dans les cloîtres. Aujourd'hui, l'artiste ou le savant doivent, pour subsister, employer la plus grande partie de leur temps à commercialiser leur oeuvre. Lorsque les travaux poursuivis n'ont pas un but qui puisse être directement commercial, il leur faut trouver d'autres expédients pour vivre. Un savant qui ne travaille pas dans un laboratoire d'usine doit devenir professeur, même s'il n'a en fait aucun talent pédagogique, ce qui arrive, les qualités du professeur et celles du savant étant souvent antinomiques. Les historiens, les géographes, les mathématiciens doivent, eux aussi, s'ils n'ont pas une large fortune personnelle, enseigner pour vivre ; lorsque leur talent leur a assuré une certaine renommée, on trouve parfois un biais pour leur assurer les loisirs nécessaires ; ils ne font pas leurs

cours, sous prétexte de mission, par exemple, mais alors ce sont les étudiants qui ont le droit de protester.

La nécessité, pour l'artiste ou le littéraire, de commercialiser leur oeuvre, n'est-elle pas souvent profondément néfaste pour l'art ou la littérature ?

Si la vie économique souffre d'une abondance trop grande de travailleurs disponibles, par contre, tout ce qui est travail d'ordre spirituel ou culturel souffre d'une pénurie d'hommes. Le défaut d'organisation sociale est ainsi éclatant. Il faudrait donc assurer l'existence d'une organisation culturelle qui emprunterait ces hommes à l'organisation économique. Il ne s'agit pas, sans doute, de revenir purement et simplement à l'organisation moyen-âgeuse; ce sont d'autres procédés que ceux de l'époque féodale qu'il faudrait employer pour assurer la sélection nécessaire et l'organisation de la vie spirituelle moderne. Néanmoins, les époques passées nous donnent bien l'exemple d'une vie sociale extrêmement active, où une partie notable de la population était retirée de la vie économique et employé à des fins entièrement désintéressées. Une telle société était cependant loin de manquer de richesses ; il suffit, pour s'en convaincre, de penser à telles villes des provinces françaises, dont la population n'a guère varié depuis le Moyen Age, et d'imaginer les sommes considérables qui furent nécessaires pour construire leurs immenses cathédrales: La plupart d'entre elles ont été construites en vingt ou trente ans ; on peut évaluer à plusieurs centaines de millions, en monnaie de nos jours, les sommes nécessaires pour leur construction, surtout si l'on tient compte d'une ornementation souvent aujourd'hui en grande partie disparue : vitraux, tapisseries, peintures murales, etc. Il serait difficile aujourd'hui de réunir les capitaux nécessaires. Le fait que, non seulement les prêtres, mais encore tous les artistes employés à ces oeuvres étaient retirés de la vie économique, n'était donc pas une raison d'appauvrissement. C'est une illusion de croire qu'une société repose uniquement sur la vie économique, qu'elle seule est essentielle. *Il en est des sociétés comme des individus, ils ne vivent pas seulement de pain. Une vie spirituelle organisée est indispensable au corps social comme elle est indispensable à chaque homme*; sinon, il n'y a plus pour les hommes de raison de vivre. Retirer des hommes, et surtout les meilleurs d'entre eux, de la vie économique, ne serait donc pas entraîner l'anémie, le dépérissement du corps social. Ce serait au contraire l'enrichir.

Prenons un exemple : lorsqu'on traverse un petit-bourg de province française, on y trouve presque toujours une église ancienne du Moyen Age, belle de proportions et d'ornementation, souvent on y trouve également un hôtel de ville, de vieilles maisons élégantes ou pittoresques, d'aventure une caserne du XVIIe ou du XVIIIe siècle, aux lignes sévères et nobles. Si on cherche, par contre, ce qu'y a apporté le XIXe ou le XXe siècle, on ne trouvera qu'un hideux groupe scolaire, une caserne de pompiers et un monument aux morts, que les moins difficiles ne sauraient qualifier d'oeuvre d'art. Le goût a-t-il donc dégénéré à ce point dans une petite ville ? Les artistes manquent-ils donc ? On ne saurait le croire. Il y a pourtant quelque chose de changé; il n'y a plus, dans cette ville, de vie spirituelle. Il y en avait une, autrefois ; elle s'est exprimée dans ces monuments du passé que nous admirons. Aujourd'hui, elle est morte. Les habitants eux-mêmes le perçoivent ; ils se sentent étouffés et, s'ils le peuvent, ils émigreront vers un plus grand centre. En pleine campagne c'est pire encore. On a parlé à juste titre de la neurasthénie des paysans qui abandonnent parfois entièrement certains villages, et on s'efforcera ensuite, par mesure administrative, de coloniser ces villages morts avec des étrangers ou des immigrants venus d'autres provinces. Et que dire de la vie dans

les faubourgs des grandes villes ! Lorsqu'on en parcourt certains quartiers, on ressent combien il est impossible que les hommes vivant perpétuellement entre l'usine et ces taudis puissent estimer que la vie vaut vraiment la peine d'être vécue. On cherche quelle peut être leur raison de vivre, toute leur vie spirituelle ne pouvant être alimentée que par le cinéma, la lecture du journal, ou parfois un meeting politique. Cela ne saurait constituer une nourriture spirituelle.

La vie spirituelle au Moyen Age était autrement riche, même dans la moindre bourgade, même pour le paysan isolé dans sa ferme. La religion pouvait encore nourrir efficacement la vie spirituelle, et celle-ci se manifestait par la création d'oeuvres d'art que nous admirons encore. Ces oeuvres n'étaient certes pas issues spontanément des forces populaires. Elles étaient créées par des artistes groupés en écoles et dirigés par un « maître de l'oeuvre » qui n'était pas un architecte, mais un docteur, de telle sorte que « l'ouvrage » a réellement une pleine signification spirituelle; et l'église, la cathédrale, « bible des illettrés », s'élevait grâce à l'effort, aux contributions de tous ; mais si elle était l'oeuvre d'une élite tous la comprenaient et l'aimaient. C'est parce qu'ils sentaient que leur vie spirituelle était nourrie par de telles oeuvres que les hommes contribuaient de toutes leurs ressources à leur édification, car on ne donne que si d'abord on a reçu. L'ornementation répétait en formes plus concrètes, plus directes, l'enseignement donné par les sermons du haut de la chaire, les jeux de Mystères sur le parvis venaient à leur tour animer les statues de la façade, faire descendre les personnages des Ecritures ou de la Légende dorée jusque sur la place publique, les mêler à la vie quotidienne. La vie spirituelle cultivée par une élite, devenait finalement le bien de tous.

Tout ce qui, de nos jours, est du domaine du spirituel, de la culture de l'art, semble réservé à une classe, être devenu étranger à la masse populaire. C'est la conséquence nécessaire du fait que tout le domaine culturel a subi, lui aussi, la loi du mercantilisme. L'art est essentiellement un objet de luxe, et le plus cher de tous. Il n'est fait que pour ceux qui peuvent payer. L'artiste sera amené tout naturellement à ne travailler que pour ceux qui le paient. Il ne s'efforcera pas d'être compris par la masse populaire, qui l'ignorera toujours: inversement, cette masse elle-même, privée de tout contact avec quoi que ce soit d'artistique, perd le goût, car le goût lui-même doit être travaillé, cultivé, enrichi. Il n'y a plus d'art populaire, il n'y a plus de public populaire pour les oeuvres d'art. Certes, il ne saurait être question de créer artificiellement un « art pour le peuple ». Il faudrait suivre le chemin inverse et développer d'abord dans les masses populaires un goût pour l'art qui est une des formes de la vie spirituelle. Alors seulement un contact réel et vivant pourrait naître entre les artistes et le peuple.

Privées de toute vie spirituelle, les masses populaires ressentent un désespoir profond. Quelque chose qui devrait être le centre de leur vie leur manque; mais comme elles n'en discernent pas la cause, qu'elles n'en voient pas le remède, il ne peut se traduire qu'en sentiments de haine, qu'en tendances à la révolte. Le seul remède qu'on pourrait apporter à ce grand désespoir ne pourrait être que la création d'une organisation spirituelle et culturelle capable de satisfaire ce besoin profond d'une vie plus complètement humaine, d'une vie qui connaisse autre chose que la satisfaction des seules nécessités économiques.

Puisque des millions d'hommes doivent perdre tout espoir de trouver une place dans la vie économique, qu'ils doivent en être retirés parce qu'aujourd'hui la machine produit trop, la solution de ce terrible problème du chômage, qui ne peut manquer de

devenir chaque année plus aigu, ne peut se trouver que si, renversant entièrement les tendances actuelles à éliminer les moins bons ou les plus faibles, on s'efforce de retirer de la production économique ceux qui peuvent et doivent jouer le rôle d'animateurs de la culture et de la spiritualité. Le corps social tout entier, et même l'activité économique, ne pourraient en retirer qu'un bienfait certain. Ce ne serait pas ralentir l'activité économique, loin de là; ce serait au contraire sauver l'humanité du désastre économique qui la menace.

### CHOMAGE DES CAPITAUX.

On a souvent dénoncé, comme l'une des causes responsables de la crise actuelle, la thésaurisation. Il résulte des statistiques publiées par la Banque de France que, dans notre pays seulement, 25 à 30 milliards en billets de banque ont été thésaurisés par des particuliers. La circulation des billets atteignait en effet à peine 50 milliards au moment de la stabilisation en 1928, alors qu'on se trouvait en pleine période de prospérité. Actuellement, malgré le ralentissement des affaires, et par conséquent un moindre besoin de moyens de paiement, la circulation atteint près de 80 milliards. D'autre part, la Banque de France remarque une demande anormale de billets de grosses coupures, 500 et 1.000 francs, les moins pratiques comme moyens de paiement, alors surtout que l'usage du chèque pour les paiements importants s'est de plus en plus répandu.

C'est d'autre part un trait caractéristique de l'époque moderne que des capitaux importants soient continuellement en train de circuler d'une place financière à une autre. Les journaux enregistrent périodiquement les promenades de barils d'or allant de New-York à Londres, de Londres- à Paris, en retournant à leur point de départ après de petits circuits sur Amsterdam ou Bâle. Ces capitaux volants, qui ne parviennent à se fixer nulle part, à s'immobiliser, créent un véritable danger pour la vie financière dans les pays qu'ils honorent de leur visite, puis qu'ils désertent brusquement. Quelques-uns se laissent parfois geler..., mais on en retrouve toujours courant en chemin de fer, en bateau, voire en avion, à la recherche d'une place de refuge.

Tous les économistes expliquent gravement que la crise serait peut-être terminée si ces capitaux voulaient enfin se stabiliser, s'investir dans des entreprises productrices. Comment se fait-il que des capitalistes conservent ainsi indéfiniment des sommes fabuleuses sans emploi rémunérateur ? On a accusé le goût de la spéculation ; il n'explique qu'en partie l'amas de ces réserves improductives. Les thésaurisateurs français, qui cachent entre deux piles de draps 25 à 30 milliards de gros billets, sans parler sans doute de quelques louis d'or, ne sont certainement point des spéculateurs. L'insécurité politique est déjà une meilleure explication. Elle ne suffit pourtant pas, car tous les pays ne ressentent pas également une menace de cet ordre. Le taux des emprunts d'état, en Angleterre et en Amérique par exemple, qui s'établit aux environs de 2 %, quelquefois moins, montre bien que les particuliers ne sont pas partout assaillis par de pareilles craintes, et ce taux lui-même montre que ces pays, où l'on constate pourtant, un renouveau très net d'activité commerciale depuis 1935, possèdent, eux aussi, une grande abondance de capitaux disponibles.

Cependant, les entreprises industrielles, même les plus sérieuses, manquent de capitaux. Comment se fait-il donc que nous trouvions, en face de ce phénomène aux aspects contradictoires, d'une part une quantité importante de capitaux improductifs, d'autre part des entreprises anciennes et sûres manquant d'argent ?



Si les capitalistes conservent de l'argent qui ne rapporte rien, c'est qu'ils ne trouvent pas d'emploi rémunérateur pour leurs capitaux, étant donné les risques qu'ils courent. Les entreprises, de leur côté, ne peuvent augmenter le taux de leurs emprunts sous peine de succomber sous le fardeau des intérêts à payer. Un tel phénomène a évidemment des causes fort complexes. L'une d'elles, et la plus apparente, a été maintes fois dénoncée : les entreprises industrielles succombent souvent sous le poids des impôts et des charges sociales qu'on leur a imposés.

Mais ce chômage des capitaux a des causes plus profondes et plus durables. La guerre et la période de facilité d'après guerre ont évidemment entraîné une véritable multiplication des capitaux mobilisés et flottants. - Pour financer leurs dépenses, tous les Etats ont été amenés à prendre des mesures d'inflation, c'est-à-dire, en définitive, à mobiliser une part très importante des ressources de leurs nationaux, mobilisation gagée sur le crédit de l'Etat et le rendement futur des impôts. Cette masse de capitaux mobilisés a pu être, à certains moments, supérieure à la capacité d'absorption des marchés financiers, d'où un reste de capitaux inemployés.

Mais un autre phénomène apparaît peu à peu, qui est plus grave encore et plus profond. Le développement de la technique moderne se fait à un rythme toujours accéléré. Une entreprise ne s'est pas plutôt créée et outillée qu'un concurrent peut, avec des moyens techniques plus perfectionnés, lui rendre impossible l'écoulement de ses produits. On en a vu un exemple extrêmement net dans l'industrie de l'aviation. Il s'écoule plusieurs années entre le moment où une usine a mis à l'étude un projet de nouvel avion et le moment où elle est capable de sortir des appareils en série. Il faut en effet établir des plans, des modèles, essayer ces modèles, construire un prototype, l'essayer, accomplir, grâce à lui, quelques performances démontrant aux acheteurs éventuels les qualités de ce nouvel appareil, puis recueillir des commandes, réunir les matières premières nécessaires à leur exécution, construire enfin. Lorsqu'on est arrivé à la fin de ce stade, et quelquefois même avant, une autre usine propose un appareil plus perfectionné, présentant des qualités supérieures, et tout ce long travail de préparation est anéanti. Si l'industrie de l'aviation est typique à ce point de vue, les mêmes processus se retrouvent dans presque toutes les industries. La concurrence efficace que les pays qui commencent, depuis quelques années seulement, à développer leur industrie, peuvent faire victorieusement aux vieilles nations industrielles, provient en grande partie du fait que ces nations ont pu s'équiper avec le matériel le plus moderne. Les vieilles nations industrielles, qui possèdent un matériel ancien, sont obligées, ou de renoncer à la lutte, ou de produire avec des moyens nouveaux. Mais si les progrès de la technique sont si rapides, il va arriver que ce nouveau matériel va être démodé avant même d'avoir été amorti ; avant que le prix de l'outillage ait été payé avec le bénéfice de la production obtenue grâce à lui, il faut le renouveler si on veut continuer à vivre. Les capitaux qu'on va investir dans ces industries ne pourront donc jamais être rémunérés.

Il y a là un danger plus grave encore pour le développement industriel que celui qui provient du fardeau supporté par les frais généraux du fait des impôts et des charges sociales. Car on peut modifier ou diminuer ces charges par une autre organisation fiscale, tandis que le développement trop rapide de la technique est une menace qui pèse sur toutes les industries et qui ne peut être évitée. Quelques esprits, frappés par

ce danger, ont proposé d'interdire pendant quelques années de prendre des brevets d'invention. C'est là évidemment une idée inapplicable.

Le renouvellement continu de l'outillage a d'ailleurs pour effet d'accroître sans cesse la production. Les machines les plus modernes sont celles qui donnent un rendement toujours plus élevé avec une main-d'oeuvre toujours moindre. Il en résulte, d'une part une accumulation sans cesse accrue de marchandises, de produits, et d'autre part un chômage toujours plus grand, entraînant une réduction de la capacité d'achat des hommes. Nous retrouvons ici, sous un nouvel aspect, le cercle diabolique dans lequel nous nous trouvons déjà enfermés lorsque nous étudions le chômage des hommes.

Nous nous trouvons donc en présence de la situation suivante : d'un côté *une masse artificiellement gonflée de capitaux disponibles*, d'autre part *une grande difficulté de leur trouver un emploi rentable* du fait que des charges d'exploitation ont été hypertrophiées et que le rythme du développement technique rend difficile l'amortissement du matériel industriel avant qu'il soit démodé. A côté du chômage des hommes se développe parallèlement *le chômage des capitaux*. En face de l'un comme de l'autre, un seul remède sérieux et efficace est possible : décongestionner la vie économique et, -pour cela, *retirer de cette activité aussi bien des capitaux que des hommes*.

L'histoire économique nous montre en effet que le phénomène de la multiplication des capitaux s'est produit à maintes reprises. Mais ces capitaux en excès ont été plus facilement absorbés que de nos jours. La thésaurisation, l'épargne ne peuvent qu'empirer le mal. Quand des capitaux se trouvent en quantité excessive dans un pays ou à une certaine époque, c'est qu'ils doivent en partie être consommés. Il se constitue des capitaux lorsque des biens ont été épargnés et n'ont pas été consommés. Les capitaux naissent toujours d'*une consommation retenue*; c'est pourquoi on imagine qu'en mettant ces capitaux thésaurisés en circulation, on obtiendrait une reprise économique. Mais si, en réalité, on ne consomme pas ces capitaux, si on les réintroduit dans la vie économique sous forme d'investissement industriel ou commercial, on n'obtiendra jamais le résultat désiré; on ne fera qu'aggraver encore la situation, puisque, finalement, ils reviendront sous forme de produits nouveaux, susceptibles d'être à leur tour épargnés et thésaurisés. On ne peut sortir de ce cercle vicieux qu'*en retirant ces capitaux de la vie économique*. Or, cela ne se peut que si on les utilise, non plus comme capitaux, mais comme argent de consommation, que si « *on les mange* ».

Il y a sans doute une autre façon de les faire disparaître, c'est de les engloutir dans des entreprises sans rendement ; mais c'est ce que, précisément, ces capitaux cherchent à éviter lorsque, pour ne pas être gelés, on les voit s'échapper de pays en pays afin de trouver un refuge sûr. Si à d'autres époques la disparition d'un excès de capitaux a été plus facile, cela tient à ce que, précisément, des sommes importantes étaient retirées de la vie économique pour être employées à d'autres fins.

Nous avons déjà remarqué plus haut les sommes considérables qu'on a dû employer, au Moyen Age par exemple, pour la construction des grands édifices religieux, des cathédrales. A cette époque-là, des quantités considérables de capitaux étaient ainsi employées pour la vie spirituelle et culturelle. L'Empire romain a connu, lui aussi, l'abondance des capitaux. Les vieux Romains, dont Caton est resté le type, protestaient contre l'enrichissement fabuleux d'un assez grand nombre de citoyens. Les deux premiers siècles de l'Empire ont connu, eux aussi, un accroissement continu des

richesses. Mais ces capitaux ne pouvaient pas être accumulés comme de nos jours en raison de la rareté des valeurs mobilières et ils restaient disponibles. D'ailleurs, la coutume s'était très rapidement établie que tous ceux qui briguaient quelque fonction publique (et il n'était pas de citoyen un peu fortuné qui n'en eût l'ambition) devaient, de leurs deniers, doter leur ville de quelque monument. Des hommes riches donnaient qui une fontaine, qui un jardin. Les plus munificents élevaient des bains publics, des thermes ou des cirques. D'immenses sommes étaient ainsi retirées sans cesse de la production économique pour être investies dans des fondations à but désintéressé. Au début des temps modernes, et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les rois, les princes, les fermiers généraux, les magistrats et les financiers enrichis élevaient des châteaux fastueux, avaient l'orgueil de montrer leur fortune par la munificence des bâtiments qu'ils élevaient, voulant manifester ainsi la puissance de leur « maison », de leur famille. Le luxe, que ce soit le luxe pour Dieu comme au Moyen Age, le luxe public comme chez les Romains, le luxe privé comme au début des temps modernes,, est le moyen qui permet de consommer les capitaux en excès. A l'heure actuelle, l'étalage du luxe paraît être une faute. Combien de nouveaux riches de la guerre et de l'après-guerre ont fait construire un château, tracer un parc ? Aucun. Les châteaux anciens qui subsistent tombent trop souvent en ruines par défaut d'entretien. Ils sont invendables. Pourtant, il n'est pas d'économiste qui ne l'ait remarqué, le développement du luxe est un stimulant énergique pour la vie économique. Le luxe privé, l'étalage des richesses,, malgré les joies d'amour-propre ou d'orgueil qu'il donne, est comprimé, et la France, où fleurissaient tant d'industries de luxe, en est tout particulièrement atteinte. Mais si le luxe privé est aussi contraire à nos mœurs, il resterait cependant le luxe suprême, qui est précisément celui du développement: de la spiritualité et de la culture.

Pour combattre le chômage des hommes, nous ne voyions tout à l'heure d'autre remède que de distraire des hommes de la vie économique au profit de la vie culturelle. Pour combattre le chômage des capitaux, il n'y a d'autre remède que de distraire également de la vie économique une partie de ces sommes inemployées et inemployables, pour *les consommer en alimentant la vie spirituelle*. On pourrait se demander comment financer une organisation spirituelle de nos jours. La chose n'a rien d'impossible, en présence précisément de cette accumulation de capitaux qui ne peuvent trouver, dans les entreprises économiques, leur emploi. Si les détenteurs de ces sommes considérables ne comprennent pas d'eux-mêmes la nécessité de faire sortir une partie de leur fortune du cycle économique, le châtement ne se fera point attendre. Il faudra, coûte que coûte, faire disparaître ces capitaux, les éliminer. Il sera bien facile d'y parvenir par les dévaluations successives, des mesures de confiscation, des écrasements d'impôts, à moins qu'ils ne se perdent d'eux-mêmes dans des entreprises non viables. Pour le chômage des capitaux comme pour le chômage des hommes, il n'y a donc qu'un remède : une organisation spirituelle qui, en donnant un équilibre à l'accroissement continu de la production économique, assurera une vie harmonieuse au corps social tout entier.

## CHOMAGE DES TERRES.

Le chômage des terres nous montre l'aspect le plus paradoxal, peut-être, de la crise actuelle, l'existence de quantités considérables des produits les plus nécessaires à la vie coexistant avec une masse considérable d'hommes souffrant de la faim et

incapables de se procurer ces mêmes produits. Des hommes meurent de faim et, par ailleurs, le blé est si abondant qu'on est obligé de le détruire. Des millions d'hommes ne peuvent se vêtir, et on fait des feux de coton.. L'abondance de ces produits semble une véritable catastrophe; on souhaite de mauvaises récoltes, on voudrait que les charançons détruisent les stocks de blé amassés. L'abondance de richesses paraît créer la misère.

En vérité, la situation n'est paradoxale qu'en apparence. Il n'y a pas trop de blé, de coton, de café, de laine; etc., il y a trop de produits trop chers. L'agriculteur ne peut plus, en vendant normalement sa production, couvrir ses frais ; il produit à perte. Le consommateur ne peut plus acheter ces produits parce qu'ils sont trop chers pour ses ressources. Il y a donc un déséquilibre entre le prix de revient de la plupart des produits agricoles et la possibilité pour les ouvriers de les payer, et si l'on ne peut sortir de cette situation par une simple élévation du taux des salaires, c'est qu'une élévation de salaires aurait pour conséquence de rendre les produits manufacturés encore plus chers, par conséquent de plus en plus invendables eux aussi. Si bien qu'en dernière analyse, nous voyons que ce dérèglement provient d'un déséquilibre entre les prix des produits industriels et des produits agricoles. Dans une situation économique harmonieuse, les produits de l'industrie et les produits agricoles devraient pouvoir normalement s'échanger et, par conséquent, permettre à l'ouvrier d'acheter par ses salaires tous les produits naturels qui lui sont indispensables pour la vie courante. D'où vient donc ce déséquilibre fondamental ?

\*

\* \*

Pour bien comprendre cette situation, il ne faut pas perdre de vue qu'il y a une différence essentielle entre la production industrielle et la production agricole au point de vue du prix de revient par rapport au rendement. Dans l'industrie, plus on fabrique par grandes quantités, plus le prix de revient de chaque objet diminue. C'est là un fait qui est bien connu et dont les conséquences deviennent chaque jour plus importantes. Les progrès de la technique permettent en effet de plus en plus de produire à bon marché en grandes quantités, grâce à la production en série, qui permet tout à la fois de diminuer l'importance des frais généraux par rapport à chaque objet, d'obtenir des prix moindres pour l'achat des matières premières et, enfin, d'économiser de la main-d'oeuvre. La plupart des machines les plus perfectionnées ne peuvent être employées d'une façon utile que si on produit une grande quantité d'objets. L'industrie tend donc toujours davantage à produire en masse et, chaque fois qu'augmente la production, le prix de revient de chacun des objets diminue..

En agriculture, c'est le phénomène inverse qui se produit.. En effet, les terres qui sont cultivées les premières sont dans les pays de développement agricole normal, les terres les plus riches. Lorsqu'on veut augmenter la production de la terre, il va falloir recourir à deux méthodes, et il n'y en a que deux qui soient possibles. Ou bien étendre la surface cultivée en travaillant des terres qui étaient jusqu'alors laissées en friche et qui, généralement, surtout dans les pays formés et déjà exploités depuis longtemps, sont les terres les moins fertiles, celles dont le rendement, par rapport au travail et au capital, est le moindre. L'autre méthode consistera à chercher, par des méthodes

culturelles perfectionnées à obtenir, sur la même surface, un rendement plus grand. Mais cette seconde méthode exige que l'on emploie plus de travail, plus d'engrais et, par conséquent, qu'on investisse dans la culture plus de capitaux. Or, les frais supplémentaires qu'on va faire ainsi donneront un rendement proportionnel moindre que les premiers frais faits sur cette même terre.

Supposons que, dans un domaine, on obtienne un rendement de 20 quintaux à l'hectare et que, pour cela, on dépense en engrais, main-d'oeuvre, semences, etc., 1.000 francs. Si, sur cette même terre, pour obtenir une plus grande quantité de blé, on dépense 2.000 francs, on n'obtiendra pas 40 quintaux, mais peut-être 30. Si on double encore la mise de fonds et qu'on dépense maintenant 4.000 francs à l'hectare, le rendement montera peut-être seulement à 32 quintaux.. Les 2 quintaux supplémentaires obtenus vont donc coûter beaucoup plus cher que les 20 quintaux du rendement primitif. Le résultat, au point de vue du prix de revient, sera le même si, au lieu d'employer des méthodes culturelles plus intensives, on étend au contraire la surface cultivée en exploitant des terres moins fertiles. En dépensant la même somme, soit 1.000 francs par hectare, qui, dans les terres les plus fertiles, donnait un rendement de 20 quintaux, on n'obtiendra plus ici qu'un rendement de 10 quintaux. Le prix de revient de ces 10 quintaux sera donc le double de celui obtenu dans les terres fertiles.

Quelle que soit la méthode employée, on arrive donc toujours à ce même résultat : lorsqu'on s'efforce d'augmenter la quantité des produits agricoles, on voit le prix de revient devenir de plus en plus élevé, alors que, dans l'industrie, le prix de revient diminue à mesure que les quantités augmentent <sup>(8)</sup>. -accroissement rapide de la production agricole va donc amener nécessairement un renchérissement du prix de revient.

En outre, les méthodes de culture modernes exigent l'emploi d'un capital de plus en plus important pour l'achat de machines, d'engrais chimiques, etc. Les agriculteurs, pour se procurer ce matériel et ces fonds de roulement, sont amenés à emprunter, et cela surtout dans certains pays où le développement du crédit est entré profondément dans les moeurs, comme par exemple aux Etats-Unis ou en Suisse. Mais, dans ce cas, la moindre baisse des produits de la culture va mettre l'agriculteur dans l'impossibilité de rembourser les avances qui lui ont été faites et même d'en payer les intérêts. La terre absorbe des capitaux qui, une fois qu'ils y ont été engloutis, ne peuvent plus être retirés. Une telle situation s'est montrée tout à fait tragique aux Etats-Unis, au moment où le président Roosevelt prenait le pouvoir. Le service de la dette grève les prix de revient des produits agricoles, qui ne peuvent pas baisser sans que le cultivateur soit ruiné. Pour maintenir les prix, la plupart des gouvernements ont essayé, entre autres expédients, de réduire la surface cultivée, ou de restreindre certaines cultures. Aux Etats-Unis, on accorde des primes importantes aux agriculteurs qui diminuent les surfacesensemencées en coton. En France, on paie les cultivateurs qui veulent bien arracher une partie de leurs vignes. Ces moyens ne sont jamais que des palliatifs qui ne peuvent avoir comme résultat que d'aider momentanément les cultivateurs. Ils

---

<sup>8</sup>. La courbe n'est pas régulière. Il est bien entendu qu'à certains moments, le rendement, même dans l'exploitation agricole, peut être plus que proportionnera la mise de fonds. De même, dans l'industrie, il y a aussi un moment où, malgré l'augmentation de la production industrielle, le prix de revient de chaque objet deviendrait stationnaire et pourrait même baisser. Mais en fait, et dans les exploitations industrielles et agricoles des pays économiquement développés, tout se passe comme il est indiqué plus haut.

conduisent d'ailleurs à des résultats assez paradoxaux eux aussi. On diminue les terrains cultivés en coton, aux Etats-Unis par exemple, afin de maintenir les prix dans ce pays. Pendant ce temps, on augmente la culture du coton aux Indes, au Soudan, en Egypte, on l'entreprind même au Brésil, demain peut-être au Niger. L'abondance excessive du blé, qui s'est produite ces dernières années, est due d'une part à une suite d'excellentes récoltes, et d'autre part à l'imprévoyance avec laquelle on avait développé la culture de cette céréale à la fin de la guerre et pendant les années qui l'ont suivie. Il y a eu, pendant quelques années, des besoins considérables de blé et, dans tous les pays, on a favorisé cette culture. On l'a encouragée, pour des raisons de nationalisme économique, afin que le pays ne dépende pas du ravitaillement étranger, et on faisait valoir en même temps que c'était, pour l'agriculteur, une excellente affaire ; elle l'a été, en effet, pendant quelques années. Vouloir, par mesure administrative, réduire maintenant les emblavures, peut conduire très rapidement à de nouvelles catastrophes.

On ne peut arriver à résoudre le problème agricole par quelques décrets hâtifs pris dans un moment de crise. Il faut voir plus loin et plus profond. Ce sont la méthode et la conception mêmes de la production agricole qui doivent être réformées. Prenons un exemple : L'an dernier, en Vaucluse, les agriculteurs, ayant vu que certains des leurs avaient fait, les années précédentes, de gros bénéfices grâce à la récolte des melons, se sont mis à cultiver des champs immenses de melons. La saison venue, il y en avait une telle surabondance, et les débouchés étaient si maigres, que le melon était invendable. Ils pourrissaient en tas au bord des chemins. Par contre, l'huile de ricin étant employée en grande quantité pour les moteurs d'aviation, quelques cultivateurs, qui avaient planté des ricins, ont fait de gros bénéfices. Tous les autres ont aussitôt juré de ne plus cultiver de melons, mais des ricins. L'année prochaine, il y aura sans doute crise de nouveau, mais sur le ricin cette fois.

On peut voir par ce petit exemple où est le vice que nous cherchons. Il se trouve dans une *industrialisation de l'agriculture*, qui incite le cultivateur à se livrer à une sorte de spéculation extrêmement dangereuse dans ce domaine. La culture, en effet, exige une longue préparation ; il faut un an au moins avant d'obtenir une récolte, et encore ne peut-on pas semer n'importe quoi dans n'importe quelle terre ; il faut souvent, pour rendre une terre propre à telle culture, la préparer pendant plusieurs années, et si on laisse la terre inculte, on perd très rapidement tout le capital qui y a été immobilisé. L'agriculteur risque donc d'être toujours la victime d'à-coups imprévisibles, s'il s'obstine à *ne travailler que pour le marché* et à produire les plus grandes quantités possibles de ce qui pour le moment, rapporte le plus. On ne peut envisager une solution de la crise agricole, que si les cultivateurs se décident à produire essentiellement et d'abord *pour satisfaire les besoins de leur exploitation, de leur famille et de leurs ouvriers, et à ne vendre que le surplus de leur production.*

Il faut donc revenir à l'exploitation patriarcale d'autrefois, où chaque domaine était essentiellement *un organisme fermé*. C'est parce qu'il *produit uniquement pour le marché que l'agriculteur est victime de ce marché même*. N'est-il pas extraordinaire et paradoxal de voir, dans beaucoup de campagnes françaises par exemple, un agriculteur produire des quantités considérables de céréales ou de betteraves, et aller acheter des légumes ou du beurre au marché le plus voisin ?

Il n'y aurait pas de surabondance de produits, entraînant la ruine du paysan, si toutes les petites et moyennes exploitations travaillaient d'abord essentiellement pour nourrir la famille qui les exploite, pour produire à peu près tout ce dont elle a besoin. La

majeure partie des terres y seraient employées, et ce ne serait jamais que le surplus qui pourrait être à vendre. Une baisse de prix sur ce surplus n'aurait qu'une importance minime, et, de toutes façons, la vie de tous ceux qui coopèrent à l'exploitation serait assurée, au moins dans ses éléments essentiels. Il ne s'agirait certes pas d'amener des paysannes à filer la quenouille ou à fabriquer la chandelle consommée dans la maison. Une certaine mesure doit nécessairement être observée, mais néanmoins, bien des objets pour lesquels on recourt aujourd'hui à la fabrication industrielle pourraient, eux aussi, être fabriqués dans chaque ferme, ou tout au moins dans des *ateliers d'artisans villageois* où pourraient s'occuper un grand nombre d'hommes ne possédant qu'une exploitation agricole insuffisante pour assurer leur vie. On pourrait trouver ainsi une solution viable et non pas artificielle au problème du *retour à la terre*, et absorber une partie des chômeurs que l'industrie ne peut plus employer.

Pour que l'agriculteur ne soit pas obligé de travailler essentiellement pour vendre, et puisse chercher d'abord à subvenir à ses besoins. Il faut qu'il ait le moins possible à acheter. Il lui faudrait changer également, pour y parvenir, ses méthodes culturales. Il faudrait qu'il n'ait pas à acheter des machines, des engrais chimiques, qui exigent une sortie importante de capitaux, qu'il ne peut rembourser qu'en vendant sa récolte. Il faut que, le plus possible, le travail soit fait à la main et que les engrais employés soient des engrais naturels provenant de l'exploitation elle-même. Actuellement, les engrais naturels seraient insuffisants, à eux seuls, pour donner un rendement intéressant. Il faut que ces engrais puissent être dynamisés, que leur valeur fertilisante soit stimulée. Or, c'est là le but même de la méthode bio-dynamique<sup>(9)</sup>.

Pour qu'une telle transformation soit possible, il faudrait sans doute qu'un changement intervienne dans la mentalité de l'agriculteur. Celle-ci s'est profondément modifiée depuis quelques dizaines d'années. L'industrialisation de l'agriculture tend petit à petit à rendre le paysan plus étranger à la terre. Il ne s'intéresse plus à la terre pour elle-même, ou plutôt il s'y intéresse moins. On voit, dans certaines régions, comme dans le sud-ouest de la France par exemple, le paysan quitter la campagne pour se précipiter dans les grandes villes. Mais, là même où il continue à cultiver, il considère de plus en plus son métier comme une exploitation. A la terre, comme dans le commerce ou dans l'industrie, on veut s'enrichir rapidement. L'amour de la terre et de la vie du sol, qui était autrefois si enraciné dans l'âme paysanne, tend à se perdre. La vie à la campagne devient souvent plus fastidieuse et on ne l'accepte, on ne la supporte qu'à cause des profits qu'on en retire. Elle ne paraît plus attrayante ; elle semble terne auprès de la vie dans les villes. Jusqu'à il y a peu d'années, l'immense majorité des paysans, surtout dans un pays comme la France, ressentait encore profondément une sorte de joie instinctive à vivre de la vie de la terre. Cette joie s'efface peu à peu. De l'amour de la terre, il ne reste de plus en plus que l'amour du gain qu'on en tire. De même que l'ouvrier n'a souvent point de joie de son travail, le paysan, lui aussi, commence à perdre la joie qu'il tirait de son labeur même. Il lui faudrait retrouver la science des forces qui agissent dans la terre et dont l'agriculture est le régulateur, force

---

<sup>9</sup> . Voir *La méthode bio-dynamique en agriculture*, Science spirituelle n°9-10 ,juillet-septembre 1935, et voir également plus loin *L'organisme clos en agriculture et dans la vie*,<sup>9</sup> de M. Pfeiffer.

10. Une photocopie de cet article est disponible auprès de : [briard.christian@orange.fr](mailto:briard.christian@orange.fr) , 35, ch. des Bois de lait, 97436 Saint-Leu (2009)

du sol, force du ciel, qui viennent s'unir dans la vie des plantes et des animaux. L'agriculture, telle que l'enseigne la Science spirituelle, montre l'action de ses forces suprasensibles qui agissent partout dans la nature. Le paysan en avait autrefois une vague conscience, qui s'exprimait au travers des légendes, des dictons, des recettes, qui se transmettaient de génération en génération ; mais aujourd'hui, les légendes ne sont plus que contes de bonnes femmes ; on méprise les dictons et les recettes, qu'on abandonne au profit d'une science qui s'avère souvent moins solidement fondée que les préceptes anciens. C'est toute la vie paysanne qui devrait être formée à nouveau par une spiritualité renouvelée qui rendrait au paysan le sens de sa mission, en même temps que l'amour de la terre. Elle lui rendrait la joie de vivre en contact avec la nature, et lui ferait sentir la grandeur de son rôle.

Ainsi, lorsque nous cherchons les causes profondes du bouleversement économique et social au milieu duquel nous vivons, nous trouvons un triple symptôme : le chômage des hommes, le chômage des capitaux,, le chômage des terres. On ne saurait remédier au mal profond qui se manifeste par ces symptômes en ayant recours à des palliatifs, à des mesures d'exception tendant uniquement à en effacer momentanément l'aspect le plus douloureux, en attendant que les choses s'arrangent d'elles-mêmes grâce à un retour de prospérité qui ferait définitivement disparaître le mal. De tels remèdes n'ont d'autre effet que celui d'un calmant donné à un malade. L'activité industrielle, en accroissement constate depuis 1932, et revenue au niveau de 1913, si même elle ne le dépasse pas, laisse subsister le chômage des hommes, des capitaux et des terres.

La machine, servante d'acier, dispense du travail des millions d'hommes ; elle produit pour eux, et sa production leur est retirée. Les richesses, en s'entassant, engendrent la misère. L'épargne des siècles passés reste stérile et l'or pour lequel tant d'hommes ont souffert et sont morts afin de le faire `sortir du sol voudrait y rentrer pour s'y cacher. La terre n'est pas faite pour rester inculte. Mère nourricière, elle peut encore faire vivre dans la joie des millions d'hommes. Mais, elle ne donne ses produits qu'à ceux qui l'aiment et la comprennent et non pas à ceux qui violentent ses lois sereines et sévères en cherchant à la ployer aux règles du mercantilisme industriel.

L'instinct populaire ne se trompe donc pas lorsqu'il réclame un changement de l'organisation sociale. Mais, il commet une tragique erreur lorsqu'il imagine guérir ses maux par simple accroissement des moyens économiques. En réalité, nous assistons à l'agonie d'une société où le principal lien entre les hommes était fondé sur le mercantilisme. C'est la primauté de l'économique qui a fait faillite.

L'homme ne vit pas seulement de pain. Une société ne peut pas être organisée uniquement en vue de la production et de la consommation, avec un seul idéal pour tous les individus: produire toujours plus pour consommer toujours davantage.

En contre-partie de l'organisme économique, il faut édifier un organisme spirituel qui utilisera les hommes et les capitaux surabondants, et qui rendra à ceux qu'absorbe le souci de la production la joie de vivre en leur montrant les raisons, d'exister. L'organisme politique ne doit pas intervenir dans ces deux domaines, sinon pour les équilibrer et faire partout régner l'équité. Mais, si l'organisation spirituelle ne doit pas dominer les deux autres, il faut cependant que l'impulsion de la spiritualité vienne traverser la société entière, car elle est en dernière analyse le lien suprême entre tous les hommes.



# LA FIN DU CAPITALISME

Paul Coroze

Au cours de précédentes études, nous avons cherché à examiner les faits économiques et sociaux au milieu desquels nous vivons, d'après les données de la Science spirituelle anthroposophique. Il est en effet extrêmement important de nous efforcer de penser d'une façon nouvelle et conforme à l'enseignement de l'Anthroposophie les événements au milieu desquels nous vivons, et dont on donne chaque jour dans les journaux toutes sortes d'explications contradictoires. Cette étude sur le capitalisme se rattache d'ailleurs étroitement à celles qui ont déjà été publiées dans *La Science spirituelle* sur le lien social. Nous y avons vu, à propos du chômage des capitaux, un des aspects de la crise que traverse actuellement la fortune mobilière constituée de nos jours presque exclusivement par des titres ou valeurs. Cette fortune paraît aujourd'hui tout particulièrement menacée dans tous les pays, et elle se confond très souvent, dans l'esprit de la plus grande partie du public, avec ce qu'on appelle le « capitalisme ». La menace qui paraît peser sur elle, est due à des causes profondes que nous allons chercher à découvrir en partant, non de théories préconçues, mais de l'étude objective des faits. Nous serons amenés par là même à étudier un des points les plus complexes et les plus difficiles du Cours d'économie politique de Rudolf Steiner - la question de l' « argent fondant »..A vrai dire, et bien que Rudolf Steiner emploie cette expression d' « argent fondant », je préférerais dire « capitaux fondants », et ceci afin qu'il n'y ait pas de confusion entre la notion exprimée par Rudolf Steiner et les projets de « monnaie fondante » qui ont été inventés ces dernières années par des économistes peu sérieux.

A l'heure actuelle, dans tous les pays, quelle que soit leur forme de gouvernement, la fortune mobilière est incontestablement menacée. Un certain nombre de faits tout à fait récents le montre d'une façon frappante.

En Italie, le régime fasciste a procédé il y a quelques semaines à une opération qui peut être considérée comme très proche du collectivisme; opération extrêmement grave par les conséquences qu'elle peut entraîner. La Banque d'Italie a été nationalisée. Le gouvernement a racheté les actions aux particuliers. En même temps, les banques privées étaient soumises à un contrôle fort étroit de l'Etat.

Aux Etats-Unis, les Chambres discutent un projet du président Roosevelt qui, à une échéance plus lointaine, doit presque fatalement amener, lui aussi, la mainmise de l'état sur le plus grand nombre des entreprises privées importantes. Ce projet consiste à couvrir une partie du déficit du budget américain à l'aide d'un prélèvement de 33 % sur les bénéfices non distribués aux actionnaires par les sociétés. Autrement dit, quand une société met de l'argent en réserve sur ses bénéfices, au lieu de les distribuer intégralement sous forme de dividendes à ses actionnaires, le 33 % de ces réserves sera pris par l'Etat. Le résultat d'une telle mesure est évident : les sociétés mettront de moins en moins d'argent en réserve pour éviter de le voir confisquer par l'Etat. Tout d'abord, personne n'en paraîtra souffrir ; les actionnaires seront enchantés, puisqu'ils toucheront plus de dividendes. Mais cette joie générale risque d'être de courte durée l'économie américaine est sujette en effet à des sautes extraordinaires ; elle connaît

périodiquement des moments d'activité prodigieuse, qu'on appelle des « booms », suivis rapidement de « krachs » plus retentissants encore. Le dernier et le plus frappant de ces mouvements spasmodiques a été le boom de 1929, suivi du krach qui a été la première manifestation de la crise dans laquelle nous vivons depuis lors.

Si la plus grande partie des sociétés américaines peut supporter cette activité en dents de scie de booms et de krachs, c'est parce qu'elle possède des réserves fort considérables. Si on fait disparaître ces réserves, la première fois qu'il se produira une de ces crises spasmodiques, toutes les sociétés risquent de se trouver brusquement sans ressources disponibles, faute de réserves. Que feront-elles? Il est impossible que toutes les grandes entreprises américaines soient mises brusquement en faillite. Tout naturellement, elles se tourneront vers l'Etat et lui diront : Nous sommes sans ressources, nous allons être obligées de fermer les banques, d'arrêter les usines, le commerce. Toute la population ouvrière sera en chômage. Cela va entraîner une révolution. L'Etat leur répondra à coup sûr Vous voulez de l'argent - nous allons en fabriquer, vous en aurez, mais à telles conditions que je vais vous dicter. C'est dès lors la mainmise de l'Etat sur toutes les entreprises.

En Allemagne, par suite de la crise d'abord, des tendances du gouvernement national-socialiste ensuite, l'intervention de l'Etat existe en fait dans la plupart des grandes entreprises bancaires et industrielles. L'Etat entre autres a le contrôle étroit sur la métallurgie lourde qui fut autrefois groupée dans le trust qu'avait formé Stines.

En Autriche, à la suite de la faillite du « Kreditanstalt », qui fut un des événements dramatiques du début de la grande crise actuelle, l'Etat a, lui aussi, le contrôle de fait des banques.

Il est à peine besoin de signaler que la fortune mobilière n'existe plus en Russie en tant que propriété privée.

En France, l'Etat a des intérêts puissants et un pouvoir de contrôle sur un grand nombre d'entreprises importantes. Il a acquis ces droits beaucoup moins par volonté d'étatisation qu'en raison des difficultés financières subies par les sociétés qui n'ont pu continuer d'exister qu'en appelant à l'aide le trésor public. C'est ainsi que les principales compagnies de navigation ne sont plus en fait que des entreprises d'Etat masquées. Il en est ainsi tout particulièrement des Messageries-maritimes et de la Compagnie Transatlantique. De même pour la navigation aérienne Air-France est en réalité l'Etat français. Les transports terrestres, eux aussi, sont sous sa dépendance. Le réseau de l'Etat lui appartient. Il contrôle les autres par l'intermédiaire du fonds commun.

L'Etat dispose d'autre part de capitaux énormes du fait qu'il détient et gère les fonds de la Caisse des Dépôts et Consignations, des Assurances Sociales, des Caisses d'Epargne, de la Banque de France, etc... En fait, l'Etat est le plus grand administrateur de capitaux de tout le pays. Les projets gouvernementaux et les « expériences » en cours tendent à précipiter cette mainmise de l'Etat sur les capitaux mobiliers.

Il résulte de ce rapide aperçu, très incomplet, que dans tous les pays du monde, quel que soit leur régime, l'Etat, de plus en plus, cherche à mettre la main sur la fortune mobilière des citoyens. Il le fait d'ailleurs de deux façons par ces véritables nationalisations que nous venons d'examiner, et par l'impôt.

En ce qui concerne ce second moyen, voici par exemple ce que l'Etat français prélève sur les revenus des valeurs mobilières :

En 1932, les sociétés françaises ont travaillé pendant 254 jours sur 365 pour l'État. Si on représente par 100 le chiffre des bénéfices nets de ces affaires, 70 francs ont été versés à l'État, 22 francs aux actionnaires, et 8 francs aux obligataires. Par conséquent, 70 % des bénéfices réalisés ont déjà été prélevés par l'État entre les mains de chacune des sociétés. En outre, les particuliers, au moment de toucher leurs dividendes, ont dû encore payer quelque chose à l'État : 18 à 25 % environ du montant de leurs coupons. Ceci étant à ajouter aux 70 % prélevés sur la société, on peut dire que 75 %, environ les trois quarts du revenu des fortunes mobilières, sont saisis par l'État. Ce n'est pas tout il faut encore payer l'impôt sur le revenu... !

Personne n'ignore qu'il est des projets plus radicaux encore qui consisteraient à confisquer, non seulement les revenus, mais même une partie du capital mobilier. Si bien qu'on peut vraiment, à l'heure actuelle, parler d'*une fin du capitalisme* considéré en tant que *fortune mobilière privée*. Les autres sources de revenus paraissent moins directement menacées. C'est avant tout le revenu des valeurs mobilières qui est l'objet des attaques les plus directes. Comme ce fait se produit, non seulement en France, mais dans tous les pays, même de régime absolument différent, comme la Russie des Soviets, les États fascistes italien ou allemand, ou la démocratie américaine, il faut bien reconnaître que nous nous trouvons en présence d'un mouvement général tendant à bouleverser l'ordre économique existant depuis plus d'un siècle. Partout, l'État tend à se substituer aux entreprises privées, à devenir le seul possesseur et administrateur de la fortune mobilière, sinon même le seul propriétaire de cette fortune. Nous allons tâcher de tirer au clair ce phénomène, si caractéristique et universel. Il nous faut voir d'où vient cette fortune mobilière. Elle n'a pas toujours existé sous la forme où elle se présente aujourd'hui. Cette forme est en réalité quelque chose de très récent dans l'histoire économique de l'humanité.

Au Moyen-Âge, on ne connaissait pas la fortune mobilière sous forme de titres ou de valeurs. Lorsqu'on avait de l'argent disponible, qu'en faisait-on ? On accumulait des métaux précieux, des pièces d'or ou d'argent. Pas trop cependant, car il existait déjà quelque chose que nous ne connaissons que trop aujourd'hui : l'inflation. Une des ressources les plus courantes des souverains besogneux consistait à falsifier les monnaies. La plupart du temps, la fortune mobilière consistait en bijoux et en vaisselle d'or ou d'argent. Les gens riches ne mangeaient que dans de la vaisselle en métaux précieux. Les inventaires après décès que nous possédons, nous montrent jusqu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles des accumulations prodigieuses d'orfèvrerie. On possédait également des bijoux sous forme de chaînes d'or ou d'argent massif qui formaient en réalité des réserves, des « petits magots » qu'on vendait en cas de besoin, ou qu'on donnait en récompense. Les chaînes des huissiers en sont le dernier souvenir... mais elles ne sont plus en argent massif.

Les rois possédaient un amoncellement d'orfèvrerie et d'argenterie, et quand les affaires allaient mal, on envoyait toute cette vaisselle à la monnaie. La dernière fois que cela s'est produit, c'est au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand la France était dans un état de crise financière grave à la suite de la guerre de la Succession d'Espagne. Louis XIV a envoyé son orfèvrerie et son argenterie à la Monnaie, ses courtisans l'ont imité. On a remplacé la vaisselle en métaux précieux par de la faïence décorée. Le succès de la faïence de Rouen date de cette époque. Auparavant, lorsque les affaires allaient mieux, on renouvelait l'argenterie. Mais à partir du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne l'a plus fait.

C'est qu'alors commence le développement de la fortune mobilière sous la forme que nous lui connaissons. Le premier exemple de grande entreprise conçue sous une forme un peu analogue aux grandes sociétés modernes est celle qui a eu pour objet la construction du canal du Midi, entreprise par le célèbre Riquet, Les parts de cette société ont été rachetées par l'État en 1898 seulement. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on voit apparaître une valeur qui ressemble beaucoup à nos valeurs modernes, puisqu'elle avait un cours, les actions de la Compagnie des Indes, qui a créé entre autres le port et la ville de Lorient. Des grandes sociétés du XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'en subsiste guère plus qu'une, la Société des Mines d'Anzin, qui n'a pas subi depuis lors de modification profonde.

Mais la fortune mobilière s'est constituée surtout à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à ce moment que les grandes entreprises, industrielles, commerciales ou bancaires, se constituent petit à petit. En même temps, on voit apparaître et se développer les titres d'Etat, les rentes sur l'Etat, qui n'existaient guère avant Napoléon. Sous l'ancien régime, l'Etat s'adressait, pour obtenir des emprunts, à des banquiers, à des financiers, les « fermiers généraux », qui lui concédaient des avances sur les impôts futurs. C'était en quelque sorte le système que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « bons du Trésor » ; comme fonds d'État proprement dit, on ne connaissait à vrai dire que les « rentes sur l'Hôtel de Ville ». C'est donc à partir du XIX<sup>e</sup> siècle seulement que nous voyons, surgir cette fortune mobilière aujourd'hui menacée de tous côtés. Quelle est, à l'heure actuelle, la part de la fortune mobilière dans la fortune française ? C'est ce qui ressort du tableau suivant

REVENUS EN FRANCE EN MILLIARDS

année	CAPITAUX		REVENUS MIXTES			TRAVAIL	
	Valeur mobilière	Propriété bâtie	Agriculture	Industrie et Commerce	Prof. libér.	Salaires et trait.	Pensions et retr.
1913	4,5	2,6	8,4	4,00	0,6	15,7	0,5
1932	22,6	14,00	26,5	17,0	4,3	107,6	14,0
PROPORTION EN 1932							
	11 %	16,8%	12,8%	8,2%	2 %	152%	68
COEFFICIENT EN 1932 PAR RAPPORT A 1913							
	5	5,3	3,6	4,2	7	6,8	28

Ce tableau montre à la fois la répartition des revenus par catégories et leur évolution depuis la guerre.

Le revenu de la fortune mobilière est relativement peu important dans l'ensemble des ressources dont disposent les Français. Elle n'en constitue que 11 %, tandis que l'agriculture en constitue 12,8 % et les salaires et traitements plus de la moitié, avec 52 %. En comparant les chiffres de 1913 et ceux de 1932, on peut faire ressortir les changements qui se sont produits dans les rapports entre les différentes sources de revenus. Nous arrivons ainsi à des résultats curieux.

En ce qui concerne les valeurs mobilières, le revenu correspond à peu près au coefficient de diminution de la valeur de la monnaie. Il est à 5 par rapport à 1913. Il en est à peu près de même pour les revenus de la propriété bâtie. Mais par contre, certaines catégories de revenus ont considérablement augmenté d'autres diminué. Les revenus de l'industrie, du commerce et de l'agriculture ont diminué par rapport à l'avant-guerre. Par contre, les pensions et retraites ont augmenté dans une proportion prodigieuse. Elles sont par rapport à 1913, au coefficient 28. Elles comprennent sans doute les retraites de guerre, mais il faut bien considérer que cette source de revenus, si légitime qu'en soit l'origine, pèse sur tous les autres, aux dépens desquels ils sont fournis.

Il faut remarquer en outre que si nous trouvons aujourd'hui une fortune mobilière qui ne s'est pas accrue proportionnellement par rapport à 1913, cela est dû aux amputations formidables que cette fortune a eu à subir depuis la guerre, du fait de la carence partielle ou totale d'un grand nombre d'Etats ou d'entreprises. Un assez grand nombre d'Etats et d'entreprises étrangères ont répudié leurs dettes en tout ou partie, ou sont tombés en faillite. Il en est ainsi par exemple des milliards placés en Russie ou prêtés à la Turquie, à l'Autriche, aux pays balkaniques, à certains Etats de l'Amérique du Sud. En France, du fait de la dévaluation, les fonds d'Etat et les obligations ont vu leur valeur réelle diminuer des 4/5. Depuis la crise, des faillites retentissantes ont englouti plusieurs milliards. Telle qu'elle est actuellement, la fortune mobilière française capitalisée sur un revenu moyen de 4 % représenterait un capital de 5 à 600 milliards.

Mais qui détient cette immense fortune ? Nous touchons ici à un des aspects les plus paradoxaux du problème du capitalisme. Cette fortune mobilière si récente, si importante, si enviée, est néanmoins la plus démocratique de toutes. Or, lorsqu'on en parle, dans le grand public, il semblerait qu'elle n'intéresse que ceux qu'on appelle les riches. En fait, il n'en est rien. Elle est, de toutes les formes, celle qui est la plus divisée. La statistique des successions indiquée ci-dessous montre déjà la très grande division de l'ensemble des fortunes. Il n'y a eu en une année que sept successions dépassant 50 millions, 62 de 10 à 50 millions, environ 1.700 successions de plus d'un million. Par contre, 112.000 successions de 10 à 50.000 francs, et 113.000 successions de 2.000 à 10.000 francs. Il faut remarquer en outre que le tableau ci-dessous est emprunté aux statistiques fiscales, et qu'un très grand nombre de petites et même de moyennes successions ne sont pas déclarées, ou ne le sont que pour un chiffre bien moindre de leur importance réelle, tandis que les dissimulations sont beaucoup plus difficiles lorsqu'il s'agit de grosses fortunes plus visibles. Les successions de 10.000 à 500.000 francs représentent 49,6 % de l'ensemble des successions, par conséquent la moitié de la fortune française. Les successions de plus d'un million, 2,6 % environ seulement. Et ceci pour l'ensemble de la fortune française mobilière et immobilière.

Si nous cherchons quelle est la répartition de la fortune mobilière, nous la trouvons encore plus divisée. Mais comme cette fortune est représentée pour une notable partie sous forme de titres au porteur, il est fort difficile d'obtenir des chiffres précis. En ce qui

concerne les actions et obligations nominatives, on s'aperçoit que les deux tiers des propriétaires ne possèdent que de un à 10 titres. Pour les actions au porteur, on admet en ce qui concerne les actions de chemins de fer, que les propriétaires de un à 10 titres forment 83 % des actionnaires pour certains - réseaux, 92 % pour d'autres.

Pour l'aristocratique Banque de France, dont toutes les actions sont nominatives, la répartition est la suivante :

SUCCESSIONS	Nombre	Capital déclaré (en millions)	
de 1 à 500 francs ..			
de 5,00 à 2.000	51.298	8	0,4
de 2.001 à 10.000	113.460	2.535,5	3,9
de 10.000 à 50.000	112.76	630	15,9
de 50.000 à 100.000	24.911	1.667,4	10,4
de 100.000 à 250.000	14,769	2.146,9	13,4
de 250.000 à 500.000	4.668	1.581,4	9,9
de 500.000 à 1 million -	2.102	1.482, 2	9,3
de 1 million à 2 millions ..	1.002	1.409, 6	8,8
de 2 millions à 5 millions ..	522	1.530	9,6
de 5 millions à 10 millions ..	167	1..142, 6	7,16
de 10 millions à 50 millions ..	62	1.129, 8	7,07
au-dessus de 50 millions .....	7	642,4	4

#### Actionnaires possédant :

1 action .....	17.889
2 actions .....	9.021
3 à 5 actions .....	8.021
6 à 10 actions .....	3.533
11 à 20 actions .....	1.466
21 à 30 actions .....	581
31 à 50 actions .....	376
51 à 100 actions .....	169
plus de 100 actions ...	87
-----	
Total .....	41.143

Il y a plus de 54.000 actionnaires du Crédit Foncier et plus de 100.000 actionnaires du Bon Marché. En fait, les 3/4 des familles françaises, sinon plus, possèdent sous forme de quelques titres une partie minuscule peut-être de cette immense fortune mobilière, mais l'accumulation de ces petits magots forme la plus grande part des 600 milliards de titres qui circulent en France.

Les fonds déposés aux Caisses d'Epargne et à la Caisse des Dépôts et Consignations s'élevaient au 31 décembre

1932 à 34 milliards et ceux confiés à la Caisse Nationale des Retraites à 20 milliards. Cette toute petite épargne capitalisait donc plus de 50 milliards.

Comment se fait-il, dans ces conditions, qu'on paraisse acharné tout particulièrement contre cette fortune mobilière si démocratique ?

En se reportant au tableau général des revenus donné plus haut, on remarque qu'ils ont été divisés en trois catégories : revenus des capitaux, revenus mixtes, revenus du travail. Les revenus mixtes représentent tous les emplois où il faut certes du capital, mais où, en même temps, le propriétaire de ces capitaux doit fournir lui-même un travail personnel, comme dans les professions libérales, le commerce et la petite industrie, l'agriculture. Par contre, par revenus des capitaux, il faut entendre des capitaux qui, en quelque sorte, donnent ou paraissent donner des revenus sans travail aucun de leur propriétaire.

Il faut remarquer qu'autrefois, les revenus de capitaux n'exigeant aucun travail de celui qui les possédait étaient extrêmement rares. Même en ce qui concerne la propriété bâtie, il y avait relativement peu d'immeubles de rapport. La plupart des propriétaires d'immeubles les habitaient eux-mêmes ou pour la plus grande partie. Par conséquent, la propriété bâtie ne permettait que dans une faible mesure de vivre de ses rentes. La fortune mobilière, elle, a cette double particularité de permettre à ceux qui en sont propriétaires de ne s'en occuper que pour aller à la banque toucher des coupons, et d'autre part, contrairement à la propriété bâtie, de ne pas s'user.

La propriété bâtie, en effet, bien qu'elle constitue le revenu de capitaux n'exigeant aucun travail du propriétaire, s'use. Quand on achète une maison, la première question qu'on pose, c'est quel âge a-t-elle ? Car si elle est vieille, sa valeur diminue, et même parfois le terrain sur lequel elle est bâtie subit une dépréciation du fait que la maison existe. La fortune mobilière par contre, en principe, ne s'use pas. Et c'est cela qui est quelque chose de nouveau, qui n'a jamais existé avant que n'apparaisse la fortune mobilière moderne, et quelque chose qui est aujourd'hui en voie de disparition : *une fortune qui subsiste sans aucun travail et qui ne s'use pas.*

Ce sont là les deux caractéristiques de cette catégorie de capitaux ne pas s'user - n'exiger aucun travail, aucun effort, aucune intelligence de la part de celui qui en est propriétaire. Il est évident que si, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une personne avait possédé un nombre suffisant d'actions de la Compagnie des Mines d'Anzin et de la Banque de France par exemple, elle aurait pu depuis lors, ainsi que ses descendants, vivre sans rien faire. En fait, c'est un cas fort rare. La fortune mobilière disparaît fréquemment et rapidement par suite de mauvais placements, de dissipations, etc..., mais ceci est une autre affaire. Le principe n'en subsiste pas moins. La fortune mobilière est organisée de telle sorte qu'elle devrait ne pas s'user.

Si les hommes sont assez souvent dépensiers ou mal avisés dans leurs placements, il peut n'en pas être de même de sociétés dont la gestion contrôlée est plus prudente et mieux informée. Si ces groupes ou sociétés se mettent à accumuler au moins une partie de leurs revenus, elles arrivent très rapidement à posséder des capitaux immenses. C'est ce qui existe en Amérique, et c'est contre ces énormes fortunes mobilières que prétend lutter le président Roosevelt par son projet de loi tendant à confisquer un tiers des bénéfices non distribués des sociétés. La fortune mobilière, en s'accumulant, conduirait en effet rapidement, à des résultats absurdes. Tout le monde connaît le petit problème consistant à calculer les sommes que rapporterait aujourd'hui un petit sou placé à intérêts composés à la naissance de Jésus-Christ. Les mathématiciens affirment que ce pauvre petit sou rapporterait aujourd'hui des sommes telles qu'elles ne peuvent s'évaluer qu'en sphères d'or de la grosseur de la

lune. Mais tout le stock d'or existant sur la terre ne formerait qu'un cube de 10 mètres de côté. Ce rapprochement montre que l'accumulation de la fortune mobilière au delà de certaines limites conduit à des absurdités. Admettre la possibilité de son développement indéfini est une erreur de pensée analogue à celle que commettent parfois certains naturalistes, lorsqu'ils nous montrent par exemple tel microbe, qu'on ne découvre qu'avec le microscope puissant, mais qui se développe avec une rapidité extraordinaire. Chacun de ces êtres minuscules, se sépare en deux au bout de quelques minutes. Chacun des deux se sépare également en deux. Par conséquent, dit le naturaliste, cet animal ne meurt jamais et se multiplie toujours. S'il en était vraiment ainsi, au bout de quelques jours, la surface entière de la terre serait couverte sur plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur, de ces microbes, et après quelques semaines, leur poids serait supérieur à celui de la planète elle-même ! Pour expliquer que ce phénomène ne se produise pas, on invoque la sélection naturelle. Mais ce n'est pas là une explication, c'est plutôt un mot mis pour masquer une absence d'explication. En réalité, le monde est un organisme et dans un organisme vivant, une des parties, petite ou grande, ne peut croître infiniment. Nos cheveux poussent à raison d'un centimètre par mois. Une femme qui ne se couperait jamais les cheveux devrait donc, à 20 ans, avoir une chevelure de 2 mètres 40 de long, à 50 ans, de 6 mètres. Si d'aventure elle vivait 100 ans, de 12 mètres ! C'est absurde. Rien de ce qui est vivant ne se développe selon les séries mathématiques. La vie échappe aux mathématiciens.

Le monde est un organisme vivant. Les phénomènes économiques sont, eux aussi, des phénomènes de vie. Il existe pour eux un ordre interne qui fait qu'une fortune, quelle qu'elle soit, ne peut pas croître indéfiniment, qu'un petit sou placé à la naissance de Jésus-Christ ne peut aujourd'hui encore donner un revenu.

Que serait donc devenu le célèbre petit sou ? Il aurait fondu.

Si, dans un organisme vivant, une partie cherchait à croître indéfiniment, ou même simplement à subsister sans aucun changement, aucun renouvellement, cet organisme subirait un trouble grave, une maladie, et s'il ne trouvait pas en lui-même la force de faire cesser cette anomalie, il irait rapidement à la mort. Il en est de même pour l'organisme social. Il est impossible d'y rencontrer une institution, une entreprise, qui dure éternellement, qui ne s'use pas. Si une partie prétend se maintenir, une réaction se produit inévitablement, tôt ou tard. Ces maladies s'appellent dans le domaine économique, des crises, dans le domaine social, des révolutions. Les lois économiques sont analogues aux lois organiques, ce sont en réalité des lois organiques. La même erreur de pensée mène dans le domaine des sciences naturelles aux absurdités qui ont été citées, dans le domaine économique à la situation critique où se trouve aujourd'hui la fortune mobilière lorsqu'on imagine qu'elle devrait ne pas s'user. Mais tandis que dans le domaine des sciences naturelles ces erreurs ne mènent qu'à des drôleries qu'il est facile de réfuter parce que les faits montrent immédiatement leur absurdité, il n'en est pas de même dans le domaine économique et social. Les économistes n'ont encore jamais vu jusqu'à maintenant qu'en réalité les capitaux fondent, s'usent, disparaissent rapidement. La fortune mobilière et les entreprises ont été organisées sans tenir compte de cette loi essentielle, primordiale. Une réaction violente de l'organisme devenait donc certaine, inévitable, et c'est pourquoi nous voyons à l'heure actuelle que dans le monde entier, quel que soit le régime, et si injustifié que cela puisse sembler parfois, on s'attaque à la fortune mobilière.



Dans l'étude parue précédemment dans La Science Spirituelle sur le chômage des capitaux, nous avons vu qu'il devient extrêmement difficile à l'heure actuelle de trouver un placement rémunérateur et sûr, et que, dans tous les pays, sous des formes différentes, les capitaux inemployés s'accumulent. En France, on thésaurise. Dans les pays anglo-saxons, les comptes de banque s'enflent, et les placements se font à des taux infimes. Par contre, beaucoup d'entreprises industrielles manquent de capitaux. Il y a donc un trouble grave dans la fortune mobilière. La vie économique est intoxiquée par le cadavre de l'argent mort. L'Etat et les grandes entreprises plient sous le poids de capitaux anciens qui ont été utilisés, qui se sont usés et ont fondu, mais dont ils continuent à supporter la charge. Ce capital ancien devient de moins en moins productif, de moins en moins efficient. C'est un fait que l'on constate partout. Toute entreprise, si brillante soit-elle, a tôt ou tard besoin d'argent frais, et si elle a besoin d'argent frais, c'est parce que l'argent ancien a fondu, a disparu, est pourri. Comment cela se fait-il ?

L'argent qui a été apporté comme capital a été employé à acheter des immeubles, du matériel, à payer des ouvriers. On a produit des marchandises, et pendant un certain temps, cet argent se renouvelle et même s'accroît par les bénéfices, exactement comme le microbe dont nous parlions plus haut, vit et se développe. On pourrait croire que cette reproduction du capital initial doit continuer éternellement, comme on imagine que le microbe initial qui se divise en deux à un rythme rapide, sans jamais laisser de cadavre derrière lui, doit vivre éternellement en se multipliant. Pourtant, ce n'est le cas ni pour le capital, ni pour le microbe. En fait, au bout d'un certain temps, le capital a bien disparu. Cela ne ressort pas de la comptabilité parce que la comptabilité a été organisée en imaginant que le processus de conservation et de reproduction du capital doit être éternel. On sait bien sans doute que le matériel, les immeubles, etc... s'usent et disparaissent au bout d'un certain temps. On diminue leur valeur dans la comptabilité par un amortissement. Mais le capital, on ne le change pas. Sans doute, dans certaines sociétés connaissant une prospérité assez longue, rembourse-t-on une partie des sommes versées par les actionnaires, mais ceux-ci conservent le droit à une part des bénéfices et des réserves. Le fait que le capital initial a perdu sa force, son dynamisme, sa valeur fécondante, apparaît seulement d'une façon claire le jour où la société a besoin d'appeler un capital nouveau, de faire une augmentation de capital ou d'emprunter de l'argent d'une façon quelconque le jour où elle a vraiment besoin d'argent frais. Ce besoin apparaîtra évidemment... d'une façon plus ou moins rapide et plus ou moins aiguë selon le genre d'entreprise et la façon dont elle est dirigée. Mais il n'y a pas d'entreprise au monde ayant duré un assez long temps, qui n'ait eu besoin de trouver d'une façon ou d'une autre de l'argent frais. Si l'affaire est prospère, et que, par conséquent, les premiers actionnaires puissent dicter leurs conditions aux prêteurs éventuels, ils s'arrangent pour conserver la part la plus importante des bénéfices. Les nouveaux titres, sous une forme quelconque, ont moins de droits que les anciens. Mais néanmoins, si l'opération continue pendant un certain temps, l'entreprise se trouvera fatalement un jour accablée par le poids d'un capital qu'elle ne peut plus rémunérer normalement. Alors apparaît nettement que le capital primitif a disparu, s'est fondu, n'est plus qu'une charge morte pour l'entreprise.

Il faut songer que la Compagnie d'Anzin par exemple rémunère encore les sommes qui ont été versées pour creuser les premiers puits, vraisemblablement abandonnés,, ou acheter du matériel qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, est à la ferraille ! Le 3 % perpétuel français paie des arrérages en 1936 pour des sommes prêtées à Napoléon I<sup>er</sup>,

envolées depuis plus d'un siècle en fumée de canon... ! Malgré les conversions, malgré la dévaluation, le budget français ploie sous la charge de dépenses incompressibles qui comprennent pour une notable partie des arrérages de ces dettes anciennes. Il est évident pour le bon sens qu'une telle situation ne peut se perpétuer éternellement.

Il y a sans doute l'autre aspect de la question. Les porteurs de titres de sociétés privées ou de fonds d'Etat, qui sont, nous l'avons vu, très nombreux, comprenant certainement la majorité des Français, et pour la plus grande part, de condition très modeste, comptent sur ces revenus. Pourquoi en effet, ont-ils souscrit à ces émissions ? L'argent qu'ils ont ainsi apporté, ils l'ont économisé en renonçant aux jouissances qu'ils en auraient pu tirer, car l'épargne provient toujours d'une consommation retenue. S'ils ont consenti ce sacrifice, c'est pour une raison bien connue. « On veut avoir quelque chose devant soi ». Il y a là une tendance psychologique extrêmement importante, et qui domine les préoccupations de chacun. On veut avoir une réserve, s'assurer du pain pour ses vieux jours, pouvoir aider ses enfants à s'établir. Ce sont ces sentiments, devenus des réflexes presque instinctifs, qui ont produit l'accumulation de ces capitaux qui, après un siècle, malgré toutes les pertes qui les ont diminués, représentent encore aujourd'hui 5 à 600 milliards en France.

D'où cela vient-il ? Avant que n'apparaisse cette fortune mobilière que nous avons vue si récente, la chose était beaucoup moins facile. Au Moyen-Age, on devenait vieux comme de nos jours ; on avait aussi des enfants qu'on chérissait, et qu'on désirait voir établis. Pourtant la préoccupation de « mettre de l'argent de côté » n'était pas aussi pressante. Que s'est-il donc passé ? Une transformation sociale et psychologique. Au Moyen-Age, on vivait dans un ordre social organisé de telle façon qu'en échange des services rendus, on était assuré de recevoir à son tour une aide. Quand un homme devenu vieux ne pouvait plus servir, on lui assurait une subsistance honorable. Un vieillard vivait à la charge de ses enfants ou de son seigneur, ou d'une communauté religieuse. Aujourd'hui, les parents qui sont les plus intimement liés à leurs enfants déclarent volontiers : Je ne veux pas être à leur charge, *je ne veux être à la charge de personne*, je veux être indépendant - et dès lors j'acquies de ces valeurs mobilières à l'aide desquelles je puis toucher des revenus sans avoir besoin de travailler, de ces valeurs dont il n'y a qu'à aller toucher les coupons à la banque de temps en temps. Je veux cette assurance, je dois mettre de l'argent de côté pour *ne rien devoir à personne*. Toute la civilisation moderne reposant sur l'individualisme s'oppose à celle du Moyen-Age, où tout était arrangé sur la base d'un *échange de services* entre contemporains, ascendants et descendants. Un homme de cette époque se jugeait quitte envers ses enfants lorsqu'il leur avait assuré un état conforme à leur condition». Aujourd'hui, l'assurance qu'on veut pour soi-même contre tous les risques de l'existence (maladie, infirmités, vieillesse, etc...), on la veut assurer également à ses enfants. On craint légitimement pour eux les risques d'*un état social instable où tout s'achète*, et où on doit par conséquent posséder beaucoup d'argent si on ne veut rien devoir à personne. La liberté, l'indépendance, dans une époque de mercantilisme, s'achètent, et naturellement, on va s'efforcer de la posséder au moyen de ces valeurs qui, en principe, ne s'usent pas. La fortune mobilière est la seule qui permette d'être libre et affranchi de la dépendance de qui que ce soit. Celui qui fait du commerce n'est pas libre, non plus que l'agriculteur ou que ceux qui ont une profession libérale. Ce qu'il y a de magnifique dans la fortune mobilière, c'est qu'on ne dépend absolument de personne, on est absolument

libre, on n'est attaché à rien, on peut se faire payer ses coupons dans n'importe quelle banque du monde. C'est très commode, mais c'est justement trop facile.

La fortune mobilière est la conséquence et l'illustration la plus frappante de l'*ordre social moderne fondé sur le mercantilisme* (11). Au lieu d'un ordre social comme celui du Moyen-Age, fondé sur des *échanges de service*, où on devait quelque chose à quelqu'un pour tout ce qu'on possédait, hommages, aides, redevances, etc... il s'est créé une société où l'idéal essentiel est de « gagner honnêtement sa vie sans rien devoir à personne ». Mais on ne peut pas toujours travailler. Il faut donc économiser pour ses vieux jours. Est-ce possible ? Supposons que pour assurer une existence décente, il faille un revenu minimum de 5000 francs par mois, soit 6.000 francs par an. Cela représente un capital d'environ 150.000 francs. Pour un ménage, il faudrait 300.000 francs. Combien de personnes peuvent mettre de côté un capital de cette importance au cours d'une existence laborieuse ? Certes, bien peu. Pourtant, 500 francs par mois représentent un minimum de revenu. Mais assurer à chaque personne un capital de 150.000 francs paraît impossible. Pour 40 millions de Français, cela représenterait 6.000.000.000.000 de francs = six mille milliards de francs ! Dix fois la fortune mobilière actuelle. Toute cette fortune ne pourrait même pas servir à payer une rente de cette importance aux seules personnes incapables de travailler.

Il faut donc trouver une autre solution que la solution individuelle, que la solution individualiste.

Comme à la suite de notre étude sur le lien social, cette étude sur le capitalisme nous mène donc à cette conclusion que l'individualisme fondé sur le mercantilisme tel qu'il a été développé dans tous les pays de l'Europe occidentale depuis le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles, et qui s'est épanoui dans la conception économique et sociale du XIX<sup>e</sup> siècle, a porté aujourd'hui des conséquences telles qu'elles tournent à l'absurde.

D'un côté, nous voyons les entreprises les plus prospères et les Etats eux-mêmes accablés peu à peu sous le poids de rentes ou de dividendes qui doivent être payés pour les capitaux fondus, disparus depuis longtemps. D'autre part, des capitaux frais ne peuvent plus trouver d'emploi sûr et rémunérateur. parce que précisément la charge des capitaux anciens devient difficile à supporter et absorbe d'avance les bénéfices qu'on peut espérer.

D'un autre côté, chacun cherche à s'assurer la liberté au point de vue économique, c'est-à-dire la possibilité de vivre sans rien devoir à personne, d'être assuré contre tous les risques de l'existence, contre la vieillesse,, et de faire profiter ses enfants des mêmes avantages. C'est dans ce but qu'on épargne, qu'on économise, qu'on accumule petit à petit des masses énormes de capitaux, et qu'on veut les voir durer éternellement.

Ces désirs sont certes légitimes, mais le système économique et social qu'on a ainsi créé, tout particulièrement au point de vue de la fortune mobilière, a produit un état de faits et des institutions qui sont en contradiction avec des lois inéluctables en matière économique et sociale. Les trois principales des lois qui ont été ainsi violées par l'organisation sociale actuelle peuvent être caractérisées de la façon suivante :

- Les sociétés sont soumises aux lois qui régissent tous les êtres vivants. Elles ne peuvent pas comporter une richesse qui ne s'use pas, qui dure éternellement, parce que tout ce qui vit s'use et meurt.

11. Voir : *Le lien social*, « La Science Spirituelle », 15<sup>e</sup> année, n° 4-5. dans ce même cahier

- On ne peut assurer aux hommes la liberté en se fondant exclusivement sur une organisation économique. La liberté est un élément étranger aux facteurs économiques. C'est un élément d'ordre moral. C'est seulement dans le domaine du spirituel que l'homme peut et doit être libre. Au point de vue économique, il est toujours sous la dépendance des autres hommes et des lois naturelles. Vouloir s'affranchir de cette dépendance dans le domaine économique, c'est introduire un élément étranger dans ce domaine, et par conséquent le fausser.

- L'assurance contre, les risques inhérents à l'existence tels que la maladie, la vieillesse, ne peuvent pas être acquis par des moyens individuels, mais seulement collectifs : par la fraternité..

Ce dernier point a été aperçu d'une façon juste en son principe par un grand nombre d'esprits modernes. Le bon sens d'ailleurs le montre à tous. Mais on s'est tourné vers l'Etat, organisation politique, pour lui demander de prendre à sa charge ces assurances. On a créé des caisses de retraites, des assurances sociales, des secours, de chômeurs... Or ce n'est pas là le rôle de l'Etat qui devrait rester organisme purement *politique*. L'Etat ne crée pas de ressources. C'est l'économie qui les crée, l'Etat politique ne doit pas être un distributeur, pas plus qu'un créateur de richesses. Son rôle essentiel est seulement d'assurer entre tous les hommes l'égalité par la justice. L'assurance contre les risques ne peut être assumée que par *l'économique* dont la tâche est d'organiser une distribution fraternelle des biens, des richesses, qui ont été produits. L'économique doit réaliser la fraternité, ce que le politique ne peut faire (12).

L'idéal moderne de liberté qui s'est peu à peu développé chez tous les hommes depuis le Moyen-Age représente à un certain point de vue un développement moral et spirituel très grand. S'il porte aujourd'hui des conséquences néfastes, c'est que, surtout à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, cet idéal a été faussé. L'influence matérialiste a amené la plupart des hommes à faire reposer la liberté sur une liberté économique impossible à réaliser. Ils n'ont pas vu qu'au point de vue économique les hommes dépendent étroitement les uns des autres et qu'il est dangereux et mauvais de détruire ou de diminuer la solidarité à ce point de vue. L'égoïsme bourgeois est une des conséquences de cette erreur. La liberté n'est à sa place ni dans le domaine économique, ni dans le domaine politique. L'illusion d'une démocratie créatrice de bonheur est une conséquence de cette seconde erreur. Elle peut et doit s'acquérir uniquement dans le domaine du spirituel, et c'est celui où à l'heure actuelle elle est le plus rare.

Le devoir de fraternité qui doit dominer l'économique a été abandonné. On a prétendu substituer des droits (droit à l'assurance, droit à une pension ou une retraite) et on en a réclamé l'exercice au pouvoir public; en d'autre cas,, on a voulu en grever l'économique de telle façon qu'il ne peut plus en supporter la charge, comme dans le cas de la fortune mobilière éternelle. Les embarras budgétaires et la crise économique sont en grande partie des conséquences de cette troisième erreur.

L'organisation sociale moderne s'est donc développée jusqu'à un point où elle aboutit au paradoxe, à l'absurde. Chacun en a un sentiment vague et réclame du nouveau. On veut que ça change, qu'il y ait des améliorations d'ordre social, plus encore que d'ordre politique. Mais on se heurte alors à une nouvelle et grave difficulté : *être*

(12) Rudolf STEINER : Le triple aspect de la question sociale. Paris, Fischbacher, 7 fr. 50.

*capable d'imaginer des formes sociales nouvelles.* Cette incapacité d'imaginer ce nouveau qu'on désire est caractéristique dans tous les pays, et dans tous les partis politiques. Elle est la conséquence de la grande difficulté que tout le monde ressent à « penser » les phénomènes de la vie, les phénomènes du vivant, aussi bien au point de vue social qu'au point de vue des sciences naturelles. Cette incapacité à penser le vivant est la conséquence de la formation d'esprit matérialiste que nous avons tous reçue au cours de nos études, et dans laquelle nous vivons encore, qui nous est inculquée par le scientisme vulgarisé de tous côtés, par les livres, les journaux, les conversations. C'est de là que viennent les difficultés qu'éprouvent les partis politiques qui arrivent au pouvoir lorsqu'il s'agit de réaliser le nouveau qu'ils ont promis à leurs électeurs.

C'est pourquoi nous devons, au point de vue de la Science spirituelle, apprendre à penser très exactement - ces problèmes. C'est le seul but d'études comme celle-ci. Nous ne cherchons pas à proposer des solutions toutes faites, des remèdes ou des panacées universelles. Rudolf Steiner ne l'a jamais fait. Le rôle de la Science spirituelle est strictement celui d'une science. C'est à la politique, au sens le plus large du mot, qu'il appartient, de proposer des solutions. La Science spirituelle doit nous amener à penser avec la plus grande rigueur et la plus grande précision les phénomènes sociaux et économiques considérés comme phénomènes vivants.. C'est seulement quand ces phénomènes auront été ainsi pensés par un certain nombre d'esprits que les solutions pratiques qui peuvent être fort nombreuses, et différentes selon les peuples et les circonstances, apparaîtront. Si la Science spirituelle agissait autrement, elle ne ferait qu'apporter une théorie de plus parmi un grand nombre de théories contradictoires. Or, ce n'est pas de théories dont on a besoin actuellement, mais de cette forme de la « pensée vivante » qu'est l'imagination de formes économiques et sociales nouvelles.

PAUL COR07.E.  
*Avocat à la Cour d'Appel.*

## **L' " ORGANISME CLOS ", EN AGRICULTURE ET DANS LA VIE**

**EHRENFRIED PFEIFFER**

Une des plus récentes notions de la biologie moderne, et féconde non seulement pour cette science, mais pour toutes les activités humaines, est la notion de l' « ensemble ». Un organisme n'est pas seulement la collection de tous les éléments qui le composent. C'est plus encore. La fusion de ces éléments en un tout, en un seul et même être, aboutit à créer une forme de vie plus élevée que celle des composants. Ces composants peuvent être des individus indépendants, comme les abeilles d'une ruche. Dans ce cas, l'unité organique est créée par l'essaim tout entier, en vue duquel vivent les individus. L'essaim dans son ensemble constitue un « organisme clos ».

Goethe a déjà eu cette idée. Il l'exprime dans sa « Métamorphose des plantes ». Pour lui, le tout coordonne les divers éléments de l'être : la loi morphologique de l'ensemble se retrouve dans chacune des parties; chacune d'elles est une métamorphose du principe qui impose à l'ensemble sa forme.

La science moderne s'est exclusivement vouée à l'étude physico-chimique des phénomènes ; elle y a soumis jusqu'aux êtres vivants ; par là, elle a perdu de vue cette idée fondamentale. Et pourtant, l'infini fourmillement des faits et des êtres l'oblige à revenir vers une conception plus ordonnée, plus systématique. Conception qui certes est loin d'être encore répandue. Mais, au moins en ce qui concerne la pratique, tous les domaines de la science en ressentent déjà l'influence bienfaisante.

Le premier, en 1924, Rudolf Steiner a embrassé dans toute son ampleur cette pensée lorsqu'il a parlé de l' « organisme clos » en agriculture. Il dit : « Un domaine agricole répond vraiment à la réalité lorsqu'il prend la forme d'un tout, d'une individualité, d'un organisme clos ».

Le domaine agricole tout entier, tel que le constituent le sol, le climat, la flore, la faune, sans oublier la main du maître qui lui imprime son sceau personnel, doit donc être considéré comme un tout organique, une « individualité », comparable à l'organisme humain. Conception féconde s'il en fut, riche d'impulsions non seulement pour l'agriculteur, mais aussi pour les formes économiques et sociales de l'humanité tout entière !

Edifions en imagination cette individualité agricole. A la « base », le sol, plus ou moins fertile, portant les plantes. L'opinion générale est à ce propos que les forces nutritives soutirées au sol doivent toujours lui être rendues. C'est là-dessus qu'est basé l'emploi des engrais chimiques. Si nous nous conformons à notre principe de totalité, nous dirons que cette idée « la plante prend des forces au sol » suppose nécessairement son complément : « la plante donne des forces au sol ». Et en effet, la plante transforme profondément le sol tant par la vertu particulière de certaines racines, par des sécrétions, que par une action mécanique : croissance en profondeur, pénétration et aération de la terre par les racines capillaires, etc. La plante « ouvre » le sol ; sous l'influence de l'organisme végétal, des substances minérales insolubles ou difficiles à assimiler sont transformées en combinaisons solubles et assimilables. Les racines des légumineuses par exemple n'agissent pas seulement sur le sol par l'influence de leurs bactéries ; leur travail bienfaisant: d'aération, de pénétration du sol, est, selon Black

(dans son ouvrage sur la nature du sol), pour la luzerne 60 fois, pour les petits pois, 40 fois plus important que pour les céréales. De cet échange de forces dépend la fertilité du sol. L'étude physico-chimique ignore tous ces phénomènes, dont elle s'interdit ainsi l'utilisation, et parmi lesquels il faut compter par exemple l'activité des bactéries, le rôle joué par les vers de terre dans la formation de l'humus, etc.

En outre, la vie des racines de certaines plantes est favorisée par le travail produit par certaines autres ; par contre, il est des plantes qui se gênent dans leur croissance réciproque. Lorsqu'il s'agit d'organiser une individualité agricole, il est important de tenir compte de tous ces faits, des lois qui régissent l'assolement, et qui président à l'existence des plantes dans le temps, comme de celles qui déterminent leur vie en commun dans l'espace.

Ces dernières ont beaucoup plus d'importance qu'on ne le croit généralement. La répartition plus ou moins heureuse de la végétation d'une propriété, d'une région ou même d'un continent tout entier en dépend.

L'engrais chimique gave la plante. Elle grandit, grossit, croît dans tous les sens. Mais le sol et les racines perdent leur activité, deviennent passifs. L'équilibre des échanges entre le sol et la plante est rompu, le sol minéralisé. Il s'en suit un amoindrissement de la capillarité, c'est-à-dire de la faculté qu'a le sol de retenir l'eau, la plante de l'absorber. Il y a dix ans encore, on pensait, par l'emploi des engrais chimiques, arriver à intensifier la production agricole d'un pays jusqu'à obtenir son autarchie économique. On s'est aperçu entre temps que pour arriver à ce but, la substance la plus nécessaire à la vie de la plante, l'eau, fait défaut. Dans l'Europe centrale par exemple, les récoltes ont augmenté, mais les réserves en eau, nappes souterraines et lacs, humidité du sol, eau de pluie, ont diminué progressivement. Pis encore, certains symptômes qui donnent sérieusement à réfléchir se manifestent déjà : les dernières années révèlent une tendance très nette à la sécheresse: en outre, on observe depuis dix à quinze ans une diminution lente, mais continue, des réserves-d'eau contenues dans la terre. Ceci fut d'abord découvert par des architectes; ayant examiné les fondations d'églises bâties sur pilotis, ils s'aperçurent que ceux-ci se fendaient parce qu'ils étaient à sec ! On fixe à 1 m. 50 à peu près la baisse du niveau de l'eau de ces nappes, souterraines. Seules, les régions de climat maritime sont restées à l'abri de ce dessèchement.

La vie de la forêt est intimement unie à celle de l'eau dans la nature. La forêt est le maître par excellence en matière d'organisation agricole. La monoculture appliquée aux espèces d'arbres a eu pour résultat de les faire croître plus rapidement, trop rapidement, car le bois de ces arbres est beaucoup moins durable : il casse plus facilement et est beaucoup plus sensible à l'action des vers. Une maladie, ou une vague d'insectes nuisibles, survient-elle, et c'est toute la plantation qui est détruite en peu de temps. Le déboisement d'une assez grande surface entraîne le dessèchement du sol. Il devient très difficile de reboiser par la suite. Et quels ravages la tempête ne cause-t-elle pas dans une plantation à culture unique ! Les arbres y tombent comme des châteaux de carte !

D'elle-même, la nature nous enseigne qu'il faut mélanger les espèces. La grandeur, l'épaisseur, la nature différente de ses troncs variés rendent la forêt résistante à l'orage ; les maladies, les parasites y rencontrent des ennemis, ne peuvent s'y développer sans contrainte. Une espèce d'arbre favorise la croissance de l'autre - soit par son ombre, soit par la terre meuble qui s'amasse entre ses racines. Tous les arbres

prospèrent dans la compagnie du chêne ou sur un sol autrefois planté de hêtres, tandis que le pin, égoïste, ne permet à aucun de pousser à côté de lui ou après lui.

Enfin, la forêt est le grand réservoir d'eau. Elle attire les nuages, maintient l'humidité de la terre, régularise même la teneur en eau du sol de toute une contrée. Dans une prairie, la présence tous les 100 mètres d'une haie de 2 m. de haut élève la température du sol de 2 degrés centigrades. Quelle doit être alors l'influence bienfaisante sur l'humidité et la température du sol de plusieurs rangées d'arbres, d'un bosquet ou d'une belle forêt ! Le vent s'y brise, ce qui empêche l'assèchement du sol ou l'éparpillement de la couche sèche de la surface. Il faut tenir compte de tous ces facteurs lorsqu'on préside à l'organisation d'une individualité agricole.

On a bien appris à les apprécier à leur juste valeur dans les régions où les forêts ont beaucoup souffert du déboisement dans ces dernières années. Malheureusement, dans d'autres régions mieux favorisées, souvent peu éloignées, on est encore bien loin de cette sagesse. Pour réunir toutes les conditions nécessaires à la vie d'un organisme naturel, il faut voir plus loin que demain, et s'habituer à faire entrer dans le champ de son regard intérieur de longs espaces de temps. Un être vivant ne tombe pas tout fait du ciel comme les alouettes rôties du dicton ; il lui faut pour se former une longue période. Pour que toutes les conditions biologiques nécessaires à la formation d'un organisme agricole sain soient réunies, il faut du temps aussi. Notre présent n'est pas fait de notre hier ; il est le fruit d'un passé beaucoup plus lointain. Les mesures prises aujourd'hui par le cultivateur lui vaudront tout d'abord, demain, un petit succès, ou un petit insuccès. Mais dans 50 ans, des paysages, des régions tout entières en souffriront. On se demande souvent avec surprise pourquoi « tout d'un coup » tant d'averses tombent dans une région, parce qu'on a supprimé le régulateur de la forêt en déboisant trop ; ou parce que le niveau de l'eau souterraine a baissé depuis que, par crainte des inondations, on a canalisé les ruisseaux et les torrents. Certes, on a construit de bien belles digues de pierre et de béton. Mais l'eau qui ruisselait le long des pentes, entre les arbres, ou pénétrait lentement la terre, ne fait plus sentir son influence bienfaisante.

La France et l'Italie, à l'est la Palestine, offrent des exemples frappants à ce sujet ; le climat de ces pays est transformé par le déboisement. Des périodes de sécheresse sont intervenues. Les terrains s'érodent de plus en plus, l'eau de source diminue ; des déserts se forment, comme dans les régions montagneuses de Judée ou les territoires desséchés des Apennins et de la Champagne. Pour établir une « compensation », car la nature troublée cherche toujours à rétablir elle-même son équilibre, les régions où régnait autrefois un climat tempéré subissent les rigueurs d'un climat extrême : des périodes de sécheresse alternent avec des pluies trop abondantes, ainsi que cela se produit de plus en plus dans le sud et le sud-ouest de la France.

Il n'y a plus qu'une chose à faire reboiser rapidement, répartir des groupes d'arbres dans les paysages dénudés. Car les effets du déboisement s'étendent rapidement aux pays avoisinants. Le climat de la France influe sur celui de ses voisins septentrionaux et orientaux. La quantité de pluie qui tombe chez eux en dépend même. Les conditions biologiques d'un continent tout entier forment elles-mêmes un tout. La vie de la nature ne s'y organisera sainement que lorsque parmi ses habitants se seront répandues les opinions dictées par la sagesse et l'harmonie de la pensée.

Le continent nord-américain est un exemple particulièrement riche en enseignements. Entre les Montagnes Rocheuses et les régions fertiles du Middle-West, entre le Missouri et le Mississippi s'étend un immense territoire dépouillé de ses arbres. Il



était couvert autrefois d'une prairie dans laquelle s'encadraient des régions boisées. Tout fut transformé en sol cultivé ; les forêts furent détruites, la terre piétinée par le bétail fut mise à nu. On laboura, on hersa ; on planta des céréales indéfiniment, pendant des dizaines et des dizaines d'années, bref le sol fut si bien traité qu'il devient de plus en plus la proie de l'érosion, qu'il se transforme en poussière. Dans un article paru dans la revue *Das Goetheanum* le 12 novembre 1933, j'ai montré, en me basant sur les indications données par les publications américaines elles-mêmes, où étaient tombées la fertilité, la teneur en eau de ce sol. Au cours d'un voyage d'études en Amérique, nous avons eu l'occasion d'attirer l'attention des gens de métier sur le danger menaçant. Nous avons montré en particulier comment la méthode bio-dynamique fondée par Rudolf Steiner, tenant compte de tous les éléments vitaux d'un organisme agricole (ou forestier), utilisant l'engrais organique et intensifiant la vie du sol, prévient tout danger de monotonie, le durcissement du sol, l'érosion, la pulvérisation de la surface, et travaille en même temps à maintenir l'équilibre entre la terre et l'eau, Nous ne trouvâmes qu'un faible écho. On nous dit : Nous n'en sommes pas encore là - ou - qu'importe ce qui se passera dans 50 ans ! La crise agricole est là, c'est aujourd'hui que nous devons la surmonter, c'est aujourd'hui que les récoltes doivent monter (malgré la plaie de la surproduction ! Il y a là une contradiction que nous avons souvent rencontrée). L'été dernier, je fis au *Goetheanum* une conférence au cours de laquelle j'indiquai encore une fois les dangers qu'entraîne la monoculture, en m'appuyant sur de nombreux exemples. Comme une sorte d'approbation, je reçus le lendemain quelques coupures du *Times* du 9 août 1935, d'où j'extrais ce qui suit :

Sous ce titre « L'Homme destructeur » il est question de territoires jadis fertiles et aujourd'hui desséchés : « *Le phénomène qu'on voit s'établir aujourd'hui est le résultat direct de l'ignorance de l'homme, du manque de prévision avec lequel il maltraite le sol dont pourtant il doit vivre. Ce qui se passe, c'est qu'en exploitant le sol, l'homme le prive de ses protections naturelles; il en arrache la végétation, brûle ou rase la verdure, éreinte l'humus en tirant de lui plus d'éléments qu'il ne peut lui en restituer.. Dans une période de sécheresse, la surface du sol forme une poussière que le vent balaye, ce qui devient un désastre semblable à celui qui a ravagé toute une contrée des Etats-Unis au printemps... Dr O. E. Baker, une des autorités d'Amérique, en fait de géographie économique, estime que la surface dont l'humus a été ainsi emporté, depuis la fondation des Etats-Unis, correspond à la totalité des terres cultivées en Allemagne.. Pendant longtemps on n'a tenu aucun compte de ce danger... Les pertes déjà subies sont irréparables. M. Morne L. Cooke prédit que les Etats-Unis, à moins qu'il ne se produise un énergique changement dans la manière de traiter le sol, vont y perdre le bénéfice de cent ans d'existence virile pour une nation. Le fait brutal est que les Etats-Unis perdent leur terre arable avec une rapidité navrante. L'histoire bien connue des sols qui se fatiguent dans les Etats de l'est commence à se répéter pour l'ouest. »*

L'auteur de l'article constate donc, lui aussi, combien peu nombreux sont ceux qui prennent aujourd'hui le danger au sérieux. *Quousque tandem... ?*

L'exposé de ces faits n'aurait aucun sens si, depuis plus de douze ans, la méthode bio-dynamique, appliquant dans ses plus petits détails un « programme d'ensemble » n'avait pas fait ses preuves pratiques ; il est vraiment possible de transformer le sol, de lui rendre peu à peu ce que l'érosion, la diminution de son humidité lui ont fait perdre. Je connais des domaines agricoles situés dans des régions sablonneuses qui ont passé les dernières années de sécheresse sans en subir aucun dommage ! Mais il n'est point

de remède bouche-trou, à effet immédiat - comme on le demande partout à grands cris. - Les métamorphoses biologiques exigent du temps. C'est ce que montre très nettement le plan de reboisement de l'Amérique. Bouleversée, soulevée en poussière par des ouragans qui duraient des mois, toute une surface (de plusieurs centaines de kilomètres carrés) fut transportée par le vent des régions à prairies vers le Middle West. On décida d'élever une barrière d'arbres entre les régions de steppes et les domaines cultivés. On planta des milliers d'arbres, un travail gigantesque fut accompli. Et le résultat, deux ans après... tous les arbres étaient morts. Pourquoi ? Il fallait faire vite, n'est-ce pas, et c'est pourquoi on avait planté les arbres directement dans les régions désertiques.

Ce n'est pas ainsi que procède la nature. Lorsqu'elle élabore une forêt, elle plante d'abord des herbes, puis viennent les buissons, sous la protection desquels peuvent croître les pousses d'arbres. Les arbres des forêts sont habitués à passer leurs premières années dans l'ombre protectrice des grands. C'est ainsi qu'il faut procéder si l'on veut obtenir un résultat, ;et non pas appliquer abstraitement la théorie qu'on a élaborée dans son bureau. C'est le chemin de l'insuccès. L'autre est plus long, il demande 6 ans, 10 ans peut-être, mais il conduit sûrement au but.

Nous venons de voir que tout ce qui croît, tout ce qui se développe, a besoin de temps. Un des phénomènes les plus singuliers qu'on ait pu observer pendant l'édification lente du travail bio-dynamique, c'est la transformation subie par des hommes eux-mêmes qui, au cours de longues années, se sont attachés à le réaliser pratiquement. On n'exigeait d'eux rien moins que d'embrasser dans leur totalité les processus organiques naturels du sol à la plante, de celle-ci à l'animal et jusqu'à l'homme. Il fallait penser à longue échéance. Dans la mesure où l'organisme agricole se formait, où tous les éléments biologiques nécessaires étaient créés, mis en équilibre les uns avec les autres, l'homme transformait sa conception de la vie. Un domaine agricole demande environ quatre ans pour s'adapter à la méthode bio-dynamique. Pendant ce temps, le maître qui dirige s'unit de plus en plus intimement à la vie des plantes et des êtres vivants. Les mesures qu'il prend ne lui viennent plus des livres ; il tire ses connaissances de la nature elle-même. L'homme qui dirige un domaine devient ainsi un éducateur ; il est à la nature ce que le maître est à l'enfant; il a pour mission de favoriser le développement de ses meilleures facultés, et non pas d'obtenir rendement « sportif ». On peut observer aujourd'hui déjà que ce nouveau type d'humanité -dont les exemplaires sont encore rares - conçoit son travail selon une nouvelle éthique.. Les conditions purement matérielles de la vie viennent se joindre à un ensemble harmonieux, elles ne sont plus une fin en soi, on s'y soumet comme on paierait un tribut à la vie économique, mais l'homme s'élève au-dessus d'elles. Le sentiment de responsabilité qu'entraîne une telle conception, n'existe pas seulement à l'intérieur d'un seul organisme.. Tout ce que fait l'homme agit sur la nature, sur le climat d'un: pays tout entier : l'individu a donc conscience de faire partie d'un tout et c'est ainsi qu'il devient avec le temps digne d'appartenir à une communauté humaine supérieure.

E. PFEIFFER-

## CE QUI DIVISE LES HOMMES CE QUI LES RÉUNIT

Conférence de Rudolf STEINER faite le 9 janvier 1916 à Berne ( <sup>10</sup> )

Mes chers Amis,

Au fond, toute la Science spirituelle a pour but central de connaître l'homme dans sa nature, dans sa destinée et dans les efforts nécessaires qu'il doit faire pour la remplir au cours de l'évolution. Les incompréhensions auxquelles se heurte souvent la Science spirituelle sont dues en grande partie à ce que les hommes ne peuvent pas encore reconnaître les vérités fondamentales qu'il faut pourtant bien avoir regardées face à face pour arriver à comprendre l'essence de la vie et de l'homme.

Sur quoi repose le genre de science qui depuis quatre siècles a remporté des succès que d'ailleurs la Science 'spirituelle est la première à reconnaître ? Sur tout ce qui peut se manifester dans le monde physique. Or il est bien évident que l'on a d'abord confiance dans tout ce que l'on perçoit ainsi autour de soi et qui a l'aspect du réel. Et naturellement il est difficile de se rendre compte dès le premier coup d'oeil que cette réalité puisse avoir quelque chose d'illusoire, qu'elle puisse nous tromper. C'est là une des embûches qu'il faut avoir dépassées pour comprendre vraiment la Science spirituelle. Il faut avoir saisi que la réalité, telle qu'elle nous entoure, peut nous, tromper et par là même nous attirer sur une fausse piste. Cette conviction, nos travaux nous l'ont déjà depuis longtemps communiquée. Nous allons aujourd'hui partir d'une des acquisitions propres à la Science spirituelle. Sa méthode, c'est de comprendre d'abord les choses, et puis, lorsqu'elles ont été comprises, de trouver alors dans la réalité leur confirmation. Il faut ainsi comprendre d'abord des choses capitales, précisément avant de pouvoir les retrouver au dehors. Il serait facile de prouver que c'est là une méthode qui trouve de nombreuses applications dans le monde extérieur, et notamment dans le monde scientifique ; mais ce n'est pas notre tâche aujourd'hui.

Un de ces faits, qui est éminemment capable de nous tromper, si on le juge d'après les apparences, c'est celui de *la différence qui existe entre les hommes sur terre*. Le premier coup d'oeil sur les habitants de la terre nous porte à croire qu'au fond il n'y a pas deux hommes semblables. Tous les hommes diffèrent dans le monde physique ; c'est ce que nous pensons. Et il est tout naturel de prendre cette diversité des hommes sur la terre (quant à leur corps physique) comme un fait établi, et de se demander alors pourquoi ces différences existent

Une observation spirituelle de ce fait nous le révèle tout autre ; si nous ne tenions compte que de l'action des forces terrestres sur les formes physiques, il n'y aurait pas de différence entre les hommes sur la terre, mais ils auraient tous la même forme ! Les forces qui existent sur terre, et qui agissent sur l'homme physique, sont effectivement de telle nature que si elles étaient livrées à elles-mêmes, elles devraient donner à tous les hommes une empreinte physique identique. La cause en est que ce corps physique de l'homme a derrière lui la préparation nécessaire à cette conformité. Nous savons qu'il a été élaboré au cours des phases cosmiques de l'ancien Saturne, l'ancien Soleil et

---

<sup>10</sup>. Traduction française autorisée, d'après le texte original publié dans la II- année de la Revue *Das Goetheanum* Dornach, Suisse.

l'ancienne Lune (<sup>11</sup>). Tout y a été préparé, pendant ces trois époques, pour que les forces actuelles de la terre ne puissent avoir sur le corps humain une autre action que celles qu'elles exercent uniformément sur toute la surface du globe.. Ce qui a été déposé dans le corps physique de l'homme,. au cours de ces trois étapes cosmiques, l'a pour ainsi dire tellement blindé contre toutes les diversités, les différenciations ultérieures, que s'il n'était soumis qu'à l'action des forces terrestres, ce corps physique serait partout le même. Ainsi, la 'Science spirituelle part de cette donnée qu'une forme identique, transmise à l'homme par les forces de la terre, avait été prévue pour lui.

Si même nous songeons à la différence qui existe entre l'homme et la femme, ce qui vient d'être dit trouve également sa confirmation ; car cette différenciation n'est pas le résultat des forces terrestres. Elle a une toute autre provenance. Nous en venons donc à nous demander : quelle est donc la cause de la diversité qui existe entre les hommes ?

Nous savons depuis longtemps que l'homme n'est pas seulement fait d'un corps physique, mais qu'il y a derrière ce corps physique un corps éthérique (<sup>12</sup>). Or, l'observation spirituelle révèle que si dans leur principe physique tous les hommes sont identiques, ils diffèrent dans leur corps éthérique, pour cette raison même que sur le corps éthérique ne s'exercent pas seulement des forces terrestres. C'est une erreur de croire que des forces terrestres sont seules à agir sur ce corps ; en réalité, c'est du Cosmos, de l'Univers qu'agissent les forces qui le constituent. Nous avons donc à distinguer entre une influence terrestre qui tendrait à uniformiser les hommes et une action de l'univers qui différencie leurs corps éthériques. L'observation spirituelle permet de suivre cette différenciation des corps éthériques humains.

. Il y en a qui sont à la limite la plus extérieure, dont la forme est accentuée, extraordinairement tenace, et qui conservent cette forme presque autant qu'une forme physique. C'est l'une des sortes de corps éthériques qui existent. Une seconde présente au contraire une mobilité incessante, voltigeante, sans cesse en remous... Ces deux sortes de corps éthériques se montrent pourtant dans une lumière intérieure qui les apparente d'une certaine façon. Il en est d'une autre nature encore; ils présentent comme une sorte de miroitement intérieur ; ainsi ils ne sont pas d'une couleur uniforme. Une quatrième sorte de corps éthériques possède une couleur fondamentale, pour ainsi dire, qui se révèle dans toute leur substance, mais au cours du temps ils se transforment, sans qu'il y ait de cause extérieure à cette modification. Ceux-ci n'ont donc pas de reflets changeants, ne portent pas différentes couleurs ; leur teinte est uniforme ; mais cette coloration se transforme avec le temps ; ces corps éthériques changent comme le caméléon. Il y en a d'autres encore qui ont une forte tendance à devenir, à de certains moments, plus clairs, sous une impulsion intérieure ; d'autres encore ont une grande facilité à rendre l'harmonie des sphères. Enfin, certains corps éthériques, notamment ceux des hommes de génie, des grands inventeurs, présentent des forces qui sont étrangères à la terre.

Tandis que les six premières sortes de natures éthériques peuvent être rencontrées sur terre parmi les hommes d'un niveau moyen, la dernière sorte donne les natures exceptionnelles de ces poètes, ces artistes dont on dit « qu'ils ne sont pas de la

---

<sup>11</sup> . Voir Rudolf Steiner, *La Science Occulte*, Perrin, éd.

<sup>12</sup> . Voir Rudolf Steiner, *Théosophie*, Les Presses Universitaires, éd.

terre ». Il faut pourtant encore ici faire des distinctions. Ce n'est pas par un amour mystique du nombre « sept » que l'on distingue ces sept formes de corps éthériques parmi les hommes, mais parce qu'il faut bien distinguer. Car il n'existe que les types qui viennent d'être décrits ; et ces types sont au nombre de sept. Dans ces sept sortes de corps éthériques agissent des forces qui ne sont pas de la terre, mais du Cosmos. Or, le corps éthérique donne au corps physique sa forme; il en résulte le fait suivant : par les forces terrestres, tous les corps physiques seraient semblables, mais ils sont différenciés par le corps éthérique. Quant à la séparation entre les corps masculins et féminins, il faut en chercher l'origine dans le, corps.astral, dans les forces qui n'apparaissent qu'avec le corps astral, notamment pendant l'évolution qui s'accomplit entre une mort et une nouvelle naissance, au moment où le corps astral s'apprête à revêtir le sexe qui sera celui de sa prochaine incarnation, conformément à son karma..

Restons-en d'abord à l'étude des corps éthériques. Ils ont reçu du Cosmos leur forme et leur substance, et composent sept groupes qui vont différencier le principe uniforme qui vient de la terre. C'est là le fait qui ressort clairement quand on étudie les rapports entre le corps éthérique et le corps physique. Les différences qui apparaissent s'expriment dans *la diversité des races sur la terre*. Au fond, on peut ramener les races au nombre de sept, en raison même des différences éthériques ; et bien que certains types de races se perdent, et qu'on soit amené dans la science extérieure à en réduire le nombre, il y a pourtant en réalité sept grands types de races qui se partagent l'espèce humaine dans son ensemble. Ils n'ont pas pour origine les forces terrestres de notre évolution actuelle, mais les forces cosmiques agissant dans les corps éthériques.

Si l'on remonte vers les périodes écoulées de l'Atlantide, plus loin encore, vers la Lémurie, il nous apparaît que des impulsions ont existé dès le début qui auraient dû aboutir à d'autres résultats que ceux que nous constatons; ce n'est pas ainsi que la différenciation devait s'établir primitivement sur terre. Si tout avait suivi un certain plan, que nous allons examiner plus loin, ce corps éthérique à sept nuances différentes aurait produit sept modifications dans la forme extérieure de l'homme, mais *successives*. Les hommes de la cinquième période atlantéenne devaient recevoir une certaine forme ; une seconde forme serait apparue avec la sixième période, une troisième forme avec la septième période ; puis en continuant, une quatrième forme serait apparue à *la première période succédant à l'Atlantide*, une cinquième forme à *la deuxième* de ces périodes post-atlantéennes, une sixième forme à *la troisième*, une septième forme à *la quatrième* (époque gréco-latine). Voilà ce qui se serait passé. Les différences entre les hommes seraient apparues *les unes après les autres*. -Voilà en réalité ce qui était prévu.

Contre cela se sont dressés Lucifer et Ahrimane <sup>(13)</sup>. Ils n'ont pas voulu que la marche régulière de l'évolution humaine se poursuive normalement. Ils ont fait en sorte que les périodes chevauchent. Il était prévu primitivement qu'un type humain devait apparaître avec la *cinquième* époque atlantéenne, puis se transformer en un autre type. Lucifer et Ahrimane firent durer le type de la cinquième époque jusque dans la sixième, et à nouveau de la sixième jusqu'à la septième, et même au delà du déluge qui mit fin à l'Atlantide. La forme qui aurait dû se perdre fut ainsi conservée. Au lieu de la métamorphose qui était prévue, les types des races sont restés stationnaires, les nouvelles apparaissant à côté des anciennes, si bien qu'au lieu de se succéder, les races ont existé simultanément. C'est pourquoi les différences physiques ont existé

---

<sup>13</sup> . Voir *La Science spirituelle*, 8e année, no 7-8 : « Lucifer et Ahrimane, » par M. Resplandy

entre les hommes et se, prolongent jusqu'à notre époque, alors que tout aurait dû se passer comme je viens de le décrire. Nous voyons de toute part Lucifer et Ahrimane à l'oeuvre dans l'évolution humaine, et notamment dans l'action qui vient. du corps éthérique.

## II

C'est à l'époque atlantéenne, vous le savez, que les âmes sont peu à peu redescendues sur terre des planètes: où elles avaient séjourné. Rappelez-vous cette description donnée dans « La Science Occulte ». Avec le temps où les âmes redescendent ainsi vers la terre, commence véritablement pour l'homme l'incarnation terrestre. Toutes les individualités humaines auraient passé, au cours des temps, par les sept différentes formes: Nos moi auraient revêtu une certaine forme à la cinquième phase atlantéenne, puis une autre à la sixième, etc., jusqu'à l'épanouissement de la période grecque, parcourant ainsi successivement tous les types d'humanité. Le plan originel était que les hommes reçoivent ainsi la discipline nécessaire à leur moi, à travers ces sept types éthériques différents. Il se serait ainsi élaboré en fait une humanité terrestre *qui eût été le résultat de sept étapes successives* travaillant chacune à la perfection intégrale. Dès la cinquième période post-atlantéenne (la nôtre), les hommes, d'après ce plan, auraient été harmonisés sur toute la surface de la terre. C'est ce plan qu'ont fait échouer Lucifer et Ahrimane. Il ne restait plus aux Grecs qu'à rêver ce type idéal non incarné dans l'humanité, et qu'ils ont vu sous ses formes diverses la forme d'Appollon, celle de Zeus, celle d'Athéné, etc. Ils n'ont pu en voir l'unité, parce qu'il n'était précisément pas réalisé. Mais si l'on sent la sculpture grecque, on voit à quel point ils ont rêvé l'idéal humain total, sublime, intégral, qui aurait pu se réaliser à leur époque.

L'influence de Lucifer et d'Ahrimane a fait avorter, quant aux formes extérieures, le plan des dieux qui dirigent l'évolution terrestre. Les Esprits de la Forme avaient voulu que par la collaboration des divers esprits de cette hiérarchie se réalise physiquement un type d'homme parfait. Il ne reste plus aux Grecs qu'à en rêver et à l'exprimer dans leur art.

On est profondément saisi lorsqu'on se demande pourquoi donc les Grecs ont-ils atteint une telle perfection dans leur sculpture ? - Parce qu'ils ont eu l'intuition des déceptions causées aux dieux créateurs par Lucifer et Ahrimane. Ce qui serait né de la bonne activité divine, les Grecs l'ont senti, et ils voulurent du moins le couler en formes artistiques, puisqu'il n'avait pu se réaliser extérieurement. De là vient l'impression puissante et émouvante qu'exercent ces formes artistiques qui fixent, ce qui n'a pu trouver sa réalisation physique. L'art grec prend par là un sens tout nouveau, cet art qui n'a jamais pu se renouveler.

Mais en même temps, l'humanité était arrivée, par l'action de Lucifer et d'Ahrimane, à un moment de crise. Par leur influence, les races, au lieu de se succéder, vivaient côte à côte. Mais les formes dont les Esprits, les Hiérarchies de la Forme, avaient voulu féconder la terre, étaient arrêtées, paralysées. Elles ne pouvaient rien faire de plus que d'enflammer l'imagination grecque.. Les Esprits de la Forme se trouvaient en face d'un problème : fallait-il laisser le genre humain se diviser à tout jamais ? - En effet, si l'évolution terrestre avait continué de même, à partir de la quatrième époque post-atlantéenne (époque gréco-latine), l'humanité, sous l'influence de Lucifer et d'Ahrimane, se serait scindée: en sept groupes, en sept types humains aussi différents que le sont

entre elles les espèces animales, aussi étrangers les uns aux autres que les races d'animaux qui s'ignorent complètement. Ainsi, vers la fin de la période gréco-latine - et dès la cinquième, la nôtre, sept Types humains se seraient peu à peu formés ; le nom d'« homme » n'aurait plus convenu à aucun d'entre eux, il aurait fallu trouver sept dénominations différentes pour ces sept groupes d'êtres, et on n'aurait plus désigné par un seul et même nom tous les hommes à la surface de la terre.

Il fallait qu'à cette époque gréco-latine, quelque chose se passe dans le Cosmos, dans l'univers, qui écarte le danger menaçant l'avenir de l'évolution, le danger qu'un moment vienne où la terre, au terme de son développement, ne présente plus une seule race humaine, mais sept groupes différenciés comme les espèces animales, et au-dessus desquels aurait tout au plus plané l'idéal d'une forme grecque, d'une Zeus, d'un Apollon, idéal lointain d'une forme qui n'aurait jamais pu se réaliser sur la terre. Il fallait prendre une mesure préventive. Or, l'évolution *physique* était déjà trop avancée; on ne pouvait plus rien y changer; c'est à l'égard du corps éthérique qu'il fallait donc accomplir ce redressement. C'est en lui qu'il fallait introduire une impulsion opposée à la fragmentation des hommes en sept races.. Cette impulsion, conforme au plan universel, est destinée à conserver au *nom d'homme* son sens sur toute la terre, et même à lui en donner de plus en plus. Cette impulsion est celle du mystère du Golgotha. Nous trouvons ici: un nouvel aspect historique de la même chose. La première action tentée pour donner à la race humaine son unité fut celle des Esprits de la Forme qui agirent sur la formation du corps physique. Elle fut mise en échec lorsque l'influence de Lucifer et d'Ahrimane vint s'insérer dans l'évolution terrestre. Mais cet échec ne put l'anéantir dans sa totalité. Un fait survint, qui eut pour but de paralyser, de neutraliser l'action de Lucifer et d'Ahrimane. Le plan divin ne put se dérouler dans le corps physique tel qu'il avait été primitivement conçu. Il continua d'agir sur le corps éthérique, grâce à l'entité divine dont nous avons parlé si souvent, le Christ. Il s'unit à la forme humaine, au moment de l'évolution où la possibilité subsistait le mieux de fixer l'idéal d'une humanité parfaite.

A quoi correspond ce moment dans l'évolution

Tout ce qui s'oppose à ce que le corps physique réalise le type originel indifférencié, est particulièrement agissant pendant les sept premières années de la vie. C'est le temps où le corps physique est le plus plastique, le plus malléable. Cette action peut encore se poursuivre,, bien qu'amoindrie, de la septième année à la puberté et, sous une forme plus réduite encore, dans les périodes suivantes, tandis que se développent le corps astral et l'âme de sentiment. Puis vient le temps où ces forces extra-terrestres atteignent le point central de l'âme d'entendement, cette âme qui a fait son apparition à l'époque gréco-latine. Parvenues là, elles ne peuvent pour ainsi dire plus avoir aucune action. C'est le moment de la vie qui s'écoule entre vingt-huit et trente-cinq ans. Si l'on retranche de cette période deux années au début et deux années à la fin, on obtient la période de vie qui s'écoule exactement de trente à trente-trois ans. (Toute la part de vie qui s'étend après est à nouveau régie par des forces extra-terrestres.) C'est donc l'époque de la vie où seules les *forces terrestres* s'exercent sur l'homme ; et s'il n'y avait déjà comme différences entre les hommes que ce qui agit sur leurs premières années, et ce qui les reprend à la fin de leur vie, ils seraient déjà bien plus semblables les uns aux autres sur la terre.

### III

Ces trois années ont été tout spécialement utilisées par le Christ pour fonder entre les hommes, avec les forces terrestres, une communauté, grâce à l'élément de la terre conservé encore dans l'homme. Le corps du Christ fut préparé pour cela jusqu'à la trentième année, et de trente à trente-trois ans, le Christ prit possession de ce corps. Là où agissaient encore les forces terrestres, et où une déformation pouvait apparaître, l'évolution n'avancait plus. La mort physique apparaissait. Ainsi l'entité solaire du Christ est véritablement descendue dans la sphère terrestre et s'y est unie au corps éthérique de la terre, pénétrant ainsi toute l'aura terrestre dans laquelle depuis lors elle continue d'agir <sup>(14)</sup>. Son action sur l'homme doit éveiller celui-ci au fait que dans le Christ s'offre à lui l'être divin qui fut envoyé sur terre pour dissiper dans l'âme l'action de Lucifer et d'Ahrimane qui s'oppose au plan primordial et élève des barrières entre les hommes.

Dans la nature extérieure de l'homme, les entités spirituelles bienfaitrices se retrouvent avec Lucifer et Ahrimane. Mais ce qui devait être donné à l'homme dès l'origine physique de la terre, cette égalité humaine, *cette possibilité de ne porter qu'un seul et même nom sur tout le globe*, c'est ce que le Christ est venu apporter, non plus du dehors, mais du dedans même de l'être humain. Et c'est l'un des innombrables sens du mystère du Golgotha - : le don du Christ à la terre, si on le comprend bien, c'est le *nom de l'homme* rendu accessible à tous. Si le christianisme, dans sa vérité profonde, qui n'est encore qu'incomplètement révélée, mais le sera toujours plus par ceux qui s'attachent à cette parole - « Je serai tous les jours avec vous et jusqu'à la fin des temps terrestres », - si donc ce que le christianisme apporte aux hommes du dedans de leur être se réalise, le tort causé par Lucifer et Ahrimane à l'humanité sera neutralisé.

Il resterait à se demander : Pourquoi fallait-il donc un tel accroc dans l'évolution ? Cette question, que je serais tenté d'appeler enfantine, est souvent posée par ceux qui se croient plus intelligents que la sagesse universelle. Ils se disent encore : Si l'on croit à la puissance des êtres divins, peut-on admettre que dès le début de l'évolution ils n'aient pas éliminé l'influence de Lucifer et d'Ahrimane, afin qu'elle ne risque pas de détruire leur oeuvre ? - C'est peut-être de la sagesse humaine, mais, selon le mot de saint Paul, c'est de la « folie devant la sagesse divine ». Nous ne voyons jamais les choses que de notre point de vue, et une opposition nous paraît naturellement être l'image d'un mal absolu. Or elle n'est qu'un mal relatif. Si nous tenons compte aussi de l'autre face des choses, nous penserons autrement supposons que le plan divin primordial ait été réalisé sur la terre, et que l'époque gréco-latine ait fleuri normalement ; le beau type d'humanité harmonieuse, dont ont rêvé les Grecs, n'aurait pas été seulement modelé par le sculpteur, mais incarné physiquement, et toujours plus répandu sur terre; toutes les autres formes auraient disparu devant celle-là, peu à peu; les caractères d'un Apollon, d'un Zeus, d'une Diane, d'une Athéné, se seraient fondus dans une forme physique, et auraient pu revêtir le nom d'homme sous cette forme extérieure. Le nom humain aurait été porté identiquement par tous les hommes. Une race humaine, sous les traits de la beauté grecque, se serait peu à peu répandue sur la terre, et à notre

---

<sup>14</sup>. Voir : Rudolf Steiner, *L'Evangile de saint Jean et l'Evangile de saint Jean dans ses rapports avec les 3 autres Evangiles*, Edition la Science spirituelle. Paris.



époque on verrait déjà les approches du beau type grec uniforme qui aurait atteint sa plénitude au terme de la septième époque post-atlantéenne. La terre serait alors passée à d'autres formes d'existence. Mais... *les hommes ne seraient pas libres* ; c'est dans l'ignorance de la liberté, il faut bien le comprendre, qu'ils formeraient une seule communauté. Ils seraient forcés d'être partout les mêmes. Tout ce qui est venu les différencier, porter l'*un* à ne pas prendre l'*autre* pour lui-même, l'un à ne pas aimer l'autre comme lui-même, tout cela vient de cette différence des formes, Si vraiment tous les hommes étaient devenus semblables, conformément au plan primitif, le sentiment existerait sans doute qu'il *faut* aimer ses semblables comme soi-même ; il n'y aurait rien d'autre à faire; tout autre sentiment aurait été incompréhensible. Mais si l'on vous impose d'aimer, l'amour est automatique. Ce qui ne pouvait venir du dehors, car l'homme aurait aimé son semblable automatiquement, sans savoir pourquoi, contraint et forcé, put recevoir une impulsion de liberté du fait que la voie fut laissée libre aux forces antagonistes. Cette permission donnée aux forces adverses d'entrer en action, est donc bien dans le plan de la sagesse. Et l'on peut même dire : si l'on remonte plus en arrière - dans l'évolution, on voit se former cette opposition contre la progression régulière des forces divines, afin que la résistance ainsi créée permette, à un moment donné, à la liberté d'apparaître.

Voyez-vous, mes chers amis, du point où nous venons d'arriver, on comprend que les idées changent nécessairement quand on les élève du niveau physique à un autre plus élevé. Vous savez qu'en philosophie on parle d'*antinomies* et que Kant, par exemple, a prouvé qu'on peut aussi bien dire : « L'espace du monde est limité que : « L'espace du monde est illimité », K Le monde a un commencement » que : « Le monde n'a pas de commencement ». On peut aussi rigoureusement prouver l'un que l'autre. Pourquoi ? Parce que la logique s'arrête dès qu'on aborde ce que l'on ne peut plus saisir physiquement. Et il faudrait enfin comprendre que cette logique humaine s'arrête non seulement là, mais aussi lorsqu'on aborde d'autres formes d'existence.

Au sujet de l'opposition d'Ahrimane et de Lucifer, il ne faut pas s'en faire une idée grossière comme de la lutte d'un méchant homme contre un bon. Si les erreurs apparaissent, c'est toujours parce qu'on étend au supraterrrestre ce qui est- juste pour le terrestre. On se représente souvent Ahrimane et Lucifer comme des êtres mauvais, aussi mauvais que possible. Il faudrait savoir que des sentiments terrestres colorent toujours les idées, que nous nous faisons, mais perdent tout leur sens lorsqu'ils ne s'appliquent plus à la terre. Ne disons donc pas : Puisqu'il y a d'un côté les dieux du bien, et de l'autre les dieux du mal, il faudrait vraiment qu'il y ait dans l'univers un tribunal qui condamnerait une fois pour toutes Lucifer et Ahrimane et les mettrait hors d'état de nuire à l'oeuvre des dieux bons. Evidemment, sur terre, cela peut avoir un sens d'enfermer quelqu'un pour qu'il ne nuise plus; dans l'univers cela n'a pas de sens ; ces idées perdent toute signification. Les dieux bons ont eux-mêmes créé ces forces adverses, bien qu'à un temps bien plus reculé, pour produire le résultat qui vient d'être décrit. Pour que la liberté puisse apparaître, pour que l'homme puisse connaître l'amour autrement .que contraint et forcé par une règle extérieure à lui-même, pour que l'homme parvienne par ses propres forces intérieures à réaliser l'unité sous un même nom de tout ce qui est humain à la surface de la terre, les dieux ont accepté l'élément luciférien et ahrimanien. Ils ont consenti, pour ainsi dire, à ce que les hommes soient .fragmentés par les forces adverses, pour qu'ensuite, après cette fragmentation des corps physiques, ils puissent retrouver l'unité, et cette fois *dans la spiritualité et par le Christ*.

## IV

C'est également l'un des sens du Mystère du Golgotha : *l'unité s'établissant entre les hommes par les forces intérieures*. Les hommes deviendront toujours de plus en plus différents par leur extérieur; il en résultera des divergences croissantes par toute la terre et il faudra de plus en plus de force intérieure pour en arriver à l'unité. Il y aura toujours des luttes contre cette formation d'une unité entre les hommes. Nous voyons se former ces réactions. Ce qui n'était destiné qu'à une époque antérieure persiste à l'époque suivante ; ce qui devait se différencier à travers les temps s'oppose à la même époque. Les hommes composent des groupes divers, et tandis qu'ils conquièrent leur unité sur terre grâce à l'impulsion du Christ, les différences subsistent et causent sans cesse des chocs en retour, car le travail vers l'unité est lent et pendant ce temps les hommes qui ont été fragmentés se combattent jusqu'au sang dans la vie extérieure. Ces réactions viennent des temps anciens qui sont au fond *contraires* à l'impulsion du Christ.

Cette impulsion nous apparaît dans sa signification profonde : c'est le Christ qui sauve l'humanité de la dispersion en groupes. Si tous les hommes n'en tombent, pas tous entièrement d'accord, la cause en est justement que les anciens apports subsistent à côté des nouveaux. On ne peut comprendre cette communauté de la vie dans l'impulsion du Christ que par le fond le plus intime de son être. Depuis deux mille ans environ que le Christ est descendu sur terre, son impulsion s'est exercée sans être comprise. Il faut qu'un certain nombre d'êtres humains puissent concevoir, penser, ressentir ce qui est entré dans notre évolution au cours de l'époque gréco-latine ; mais il faut du temps pour cela ; on ne peut encore l'exiger pleinement de notre époque. Songez comme on est peu enclin de nos jours à reconnaître que cette quatrième époque post-atlantéenne a une si grande valeur pour toute l'évolution ! Il faut déjà, pour le comprendre, avoir acquis ce qu'enseigne la Science spirituelle.

Il faut avoir aussi compris l'importance des Esprits de la Forme, l'idéal humain intégral qu'ils voulaient réaliser en sept étapes successives, la division apportée, par Lucifer et Ahrimane, le Christ venant animer du dedans une force qui, en dépit de toute différence extérieure, doit répandre sur la terre le nom unique unissant tous les hommes jusqu'à la fin des temps terrestres:

Comprendre la place du Christ entre Lucifer et Ahrimane, c'est l'une des plus grandes tâches des temps qui viennent. Et il faudra bien que l'attention humaine s'éveille toujours plus au rôle joué par Lucifer et Ahrimane, à la force christique qui en triomphe et sauve la terre de leur emprise. Il faudra que sous cette forme la description en soit toujours plus évidente.

C'est pour cette raison que dans notre monument de Dornach <sup>(15)</sup>, à la place d'honneur doit figurer la statue du type d'humanité primitivement prévu et reconstruit intérieurement par le Christ, et il sera entouré de Lucifer et d'Ahrimane. Lorsqu'on verra cette figure centrale, on pourra se dire : Voilà ce qu'ont voulu les dieux bienfaisants et qui fut décomposé, fragmenté par l'apparition de Lucifer et d'Ahrimane; mais le Christ apparaît victorieusement et rétablit du dedans de l'âme humaine, c'est-à-dire en toute liberté, ce qui avait été primitivement conçu. Un témoignage de compréhension à l'égard de l'évolution humaine, voilà ce que doit être ce monument, ce qu'il doit offrir aux hom-

---

<sup>15</sup> . Le *Goethéanum*, Centre de l'Université libre de Science spirituelle fondée par Rudolf Steiner (N. d. T.).

mes; son but est de rendre visible, perceptible à l'époque qui vient, ,ce qui la concerne de la manière la plus pressante.

Certes, il y aurait bien des objections à faire. Ceux qui ont déjà vu notre oeuvre ont souvent dit : Une véritable oeuvre d'art vous saisit au premier coup d'oeil et n'a pas besoin d'être expliquée; tandis que pour comprendre la vôtre, il faut en connaître déjà la théorie. -Voilà ce qu'on entend dire. Mais si l'on réfléchissait un instant ! Représentez-vous un Turc qui n'a jamais rien appris d'autre que ce qu'il y a dans le Coran, qui sait seulement au sujet du christianisme que c'est ce qu'il doit combattre, et conduisez-le devant la « Madone Sixtine » sans un mot d'explication. Franchement, on ne comprend une oeuvre d'art que lorsqu'on participe au climat spirituel qui l'a inspirée. De ce point de vue, notre statue n'est claire que pour ceux qui en connaissent l'inspiration. Mais il en est de même pour les oeuvres de toutes les époques; elles n'ont de force artistique qu'au sein du mouvement d'idées dont l'inspiration spirituelle vit en elles. Pour comprendre la « Madone Sixtine » ou l' « Ascension » de Raphaël, il faut avoir une idée du christianisme; de même, si l'on veut comprendre quelque détail que ce soit de notre monument, il faut avoir en soi l'idée de notre mouvement spirituel. Alors l'oeuvre d'art parlera d'elle-même et il n'est plus besoin de l'expliquer, ni même de lui donner de nom.

L'un des vitraux, par exemple (<sup>16</sup>), décrit la scène suivante : en bas, un mort est couché dans son cercueil ; derrière lui serpente un chemin jalonné par différents êtres ; un vieillard, un adolescent, un enfant. Lorsqu'on connaît nos enseignements, on comprend qu'il s'agit du regard rétrospectif après la mort. Il faut naturellement le savoir. La scène agit alors; comme la « Madone Sixtine » agit sur celui qui en connaît le sens, mais n'agit pas sur le Turc ! Il faut tenir compte de cela.

Ce que j'ai surtout voulu rendre sensible, c'est que le Christ fut cet Esprit qui vint de l'univers nous apporter sous une forme spirituelle l'union qui avait été prévue sous une forme extérieure ; si le plan prévu s'était réalisé, tous les hommes seraient identiques et s'aimeraient comme des automates. L'une des lois fondamentales du plan physique, c'est que tout s'y manifeste en contrastes, en oppositions. Il est enfantin de penser que dès le début la création divine aurait pu nous envoyer le Christ ; le contraste entre la division extérieure et la réunion intérieure ne se serait pas formé. Or l'humanité doit vivre dans ce contraste. Si l'on comprend sous cet angle la venue du Christ, on voit toujours plus en lui l'Être qui donne une réalité intérieure à notre moi, et sauve l'humanité de la désagrégation. Partout où s'ouvre une compréhension pour cette force qui réunit les hommes, là s'exprime le christianisme. L'essentiel, dans l'avenir, sera moins de continuer d'appeler le Christ par son nom que de rechercher par lui la voie spirituelle vers une union entre les hommes, tout en comprenant que les différences extérieures s'accroissent.

Mais il faut aussi prévoir bien des réactions contre cette conception spirituelle du Christ. Ce qui est apparu simultanément, au lieu de se succéder, soulèvera longtemps encore des luttes contre l'union spirituelle des hommes. Il y aura des tourmentes, violentes et nombreuses; c'est le prolongement de l'opposition luciférienne et ahrimanienne contre l'impulsion christique. Ce qu'il en subsiste tend à donner à chaque

---

<sup>16</sup> . Ces vitraux ont été détruits dans l'incendie qui devait anéantir le premier Goethéanum six ans plus tard. Les modèles des vitraux, dessinés par Rudolf Steiner, ont été édités par la Librairie du Goetheanum. (N. d. T.)

groupement humain le goût de s'affirmer dans son caractère l'exclusion des autres groupes. Ce sera l'une des plus belles, des plus prodigieuses acquisitions de notre époque, si dès maintenant un petit noyau se forme qui ait le sens de l'unité entre tous les hommes. Il est impossible actuellement de dire des paroles définitives sur cette question. Dans l'état actuel des cœurs humains, on risquerait de provoquer des réactions tout opposées, allant jusqu'à renforcer les haines. Mais on peut du moins parler du principe christique comme de l'impulsion qui reforme l'unité spirituelle entre ce qui a été corporellement divisé ; et il *faut* en parler ; car il y aura toujours plus d'efficacité dans cette pensée. Il faut observer avec calme et courage cette division de la nature humaine et apporter au sein de toutes ces divergences une parole qui ne soit pas seulement un son, mais une force. Il est possible que des communautés, humaines soient en conflit sur terre les unes avec les autres, et que nous appartenions à l'une d'entre elles, nous pouvons toujours y introduire cet élément : « Non pas moi, mais le Christ en moi » ; et ce « Christ en moi » travaille à ce que le *rayonnement du nom de l'homme s'étende vraiment sur toute la terre.*

L'un des aspects pratiques, moraux, de notre Science spirituelle, est de rendre vivante, par la compréhension, l'action de notre *moi* ; mêlée à des groupes d'humanité qui se combattent, elle y introduit l'idée : « Non pas moi, mais le Christ en moi » ; ce qui n'est plus seulement valable pour une fraction, mais pour toute l'humanité.

Les grandes actions de l'esprit arrivent toujours à s'exprimer finalement en quelques mots très simples. Au fond le résultat de deux mille ans d'impulsion chrétienne peut se résumer en quelques paroles d'une grande simplicité. Mais elles sont le fruit d'un immense travail ; elles n'étaient pas là dès le début. Prenons conscience que nous appartenons de même à ceux qui travaillent pour qu'un jour en quelques paroles simples et directes on puisse résumer les vérités que nous avons aujourd'hui à répandre. Sans notre travail actuel, on n'arriverait jamais à cette simplicité. De cela nous pouvons être sûrs, bien qu'en aucune langue il ne soit encore possible aujourd'hui de former les quelques mots très simples qui résumeraient en un quart de page ce que veut la Science spirituelle. Lorsqu'on pourra le formuler, il s'y trouvera ce que j'ai précisément essayé d'indiquer aujourd'hui, l'importance du Mystère du Golgotha survenant à l'époque gréco-latine, et l'opposition entre le Christ d'une part, Lucifer et Ahrimane d'autre part. Ce tableau se comprimera en quelques mots qui pénétreront dans l'humanité future comme l'a fait par exemple cette phrase-ci : « Aime Dieu par-dessus toute chose et ton prochain comme toi-même. » Il a fallu de longs siècles pour acquérir ce que renferment ces mots ; et il en sera de même avant que l'enseignement d'aujourd'hui tienne en quelques formules. Alors il brillera aux yeux de tous.

Notre travail spirituel est nécessaire ; il faut acquérir lentement, dans le détail, une connaissance pour qu'elle apparaisse un jour comme évidente. A ce travail vous êtes conviés.

Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui. Cela touche au fond à la question du sens de toute l'évolution terrestre. Si des esprits contemplant la terre, depuis les autres plans, et demandent : « Quel est le sens de l'évolution terrestre ? » - ils en trouvent la signification dans le Mystère du Golgotha ; car tout ce qui se passe au cours de l'évolution ne s'explique que par lui. Le sens en rayonne dans l'univers entier et donne à tout ce qui émane de la terre sa signification fondamentale.

FIN

## NOTES

### ----- UNE NOUVELLE CONDAMNATION EN ALLEMAGNE

Le Ministère de l'Intérieur allemand a interdit la vente et la diffusion de tous les ouvrages édités par le Centre anthroposophique de Dornach, en Suisse. Désormais, il ne sera donc plus possible de faire entrer en Allemagne les ouvrages de Rudolf Steiner, ni de vendre ou de prêter ceux qui s'y trouvent. On ne comprend que trop facilement qu'une telle mesure soit prise par un gouvernement qui professe, par exemple, sur le racisme, des idées si opposées à celles que l'on trouve exprimées par Rudolf Steiner dans ce Cahier même. Quand on ne veut plus entendre la vérité, on en condamne l'expression.

Cette décision atteint très gravement le mouvement anthroposophique en risquant d'entraver ou en tout cas de diminuer l'oeuvre considérable de publication qui était accomplie par Mme Marie Steiner. Un grand nombre de conférences de Rudolf Steiner sont encore inédites et devaient être publiées au cours des années qui viennent.